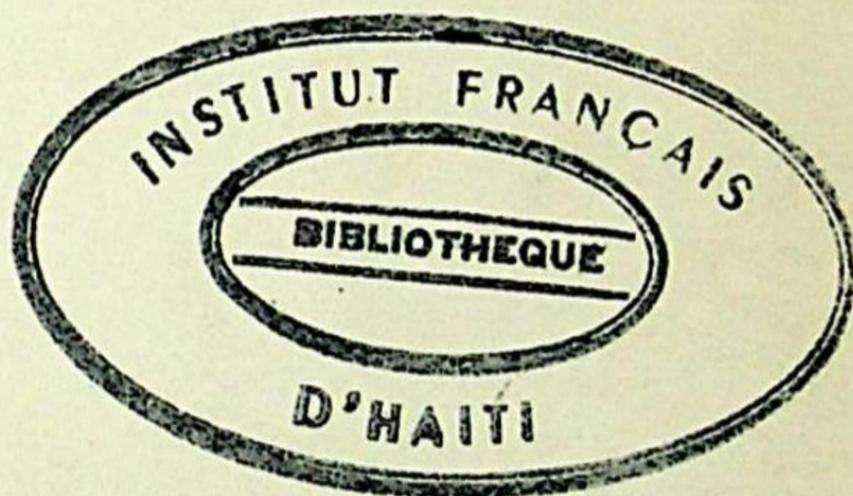
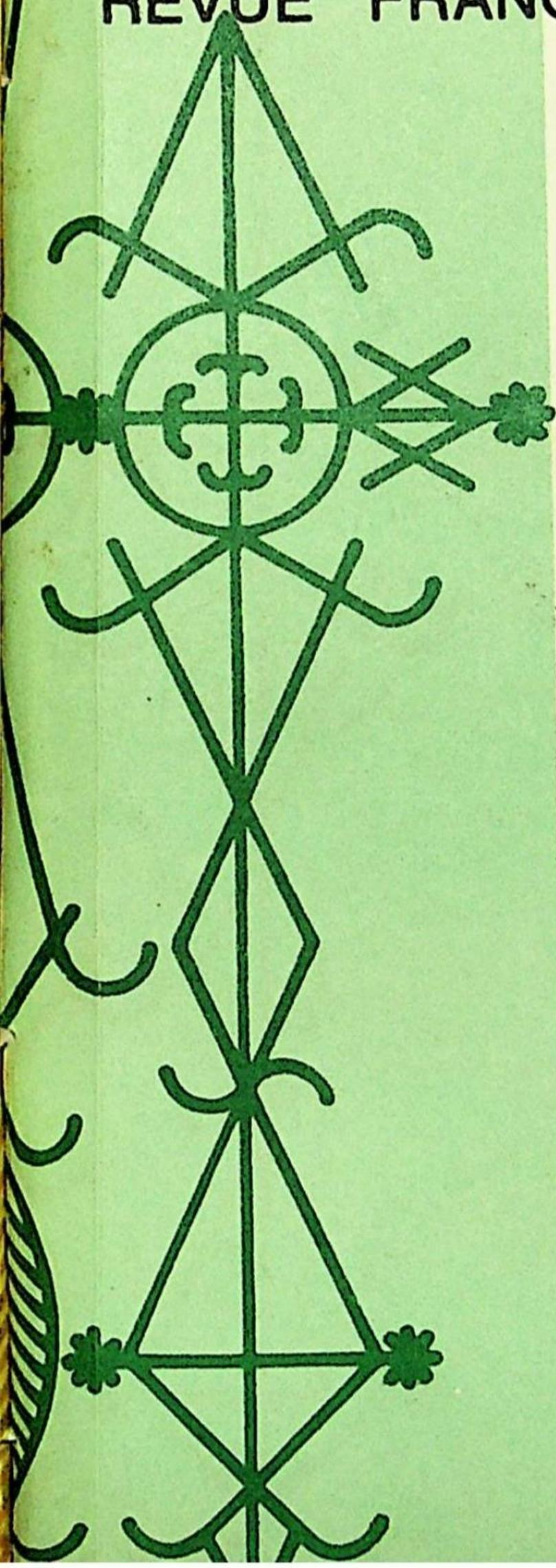


N° 140

OCT.-NOV. 1978

CONJONCTION

REVUE FRANCO-HAITIENNE



- * Associations paysannes traditionnelles et développement rural en Haïti.
- * Pour une lecture de «Dézafi»
- * Fulô, une jeune négresse Brésilienne
- * L'Histoire de Saint-Domingue aux Archives de France.

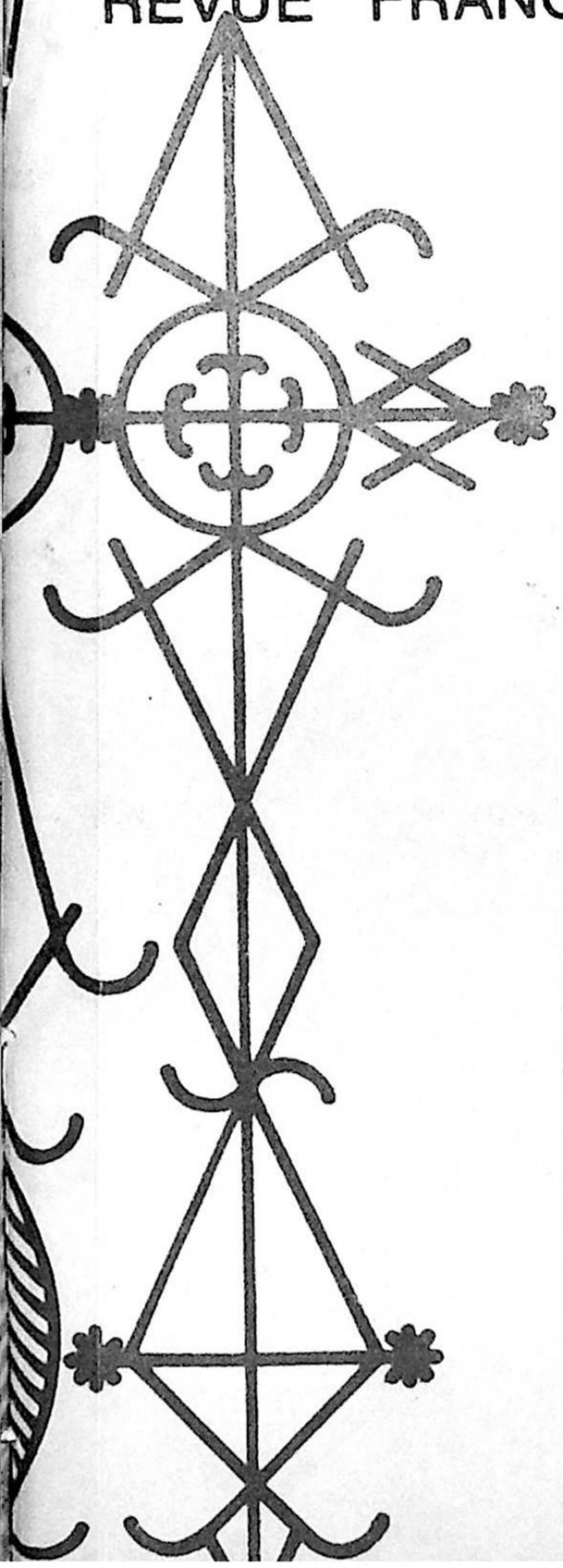
(sommaire complet page 2)

N. 140

OCT.-NOV. 1978

CONJONCTION

REVUE FRANCO-HAITIENNE



- * Associations paysannes traditionnelles et développement rural en Haïti.
- * Pour une lecture de «Dézafi»
- * Fulô, une jeune négresse Brésilienne
- * L'Histoire de Saint-Domingue aux Archives de France.

(sommaire complet page 2)



« EN DEVELOPPEMENT COMMUNAUTAIRE, ON PART DU MILIEU
TEL QU'IL EST, SANS TENTER DE LE BRISER, ON CHERCHE SA
TRANSFORMATION GRACE A LA PARTICIPATION DE TOUS ».

INSTITUT PERMANENT DE RECHERCHES
BIBLIOTHEQUE
« Organisations paysannes dans le développement
rural haïtien » P. 5 HAITI

(Photographie Lionel Ambroise, courtoisie Technicoleur)

CONJONCTION

Revue Franco-Haitienne
éditée par
l'Institut Français d'Haiti

Directeur:

Jacques Barros

Rédacteur en Chef:

Michèle Montas

Comité de Rédaction:

Gérard Dougé

Roger Gaillard

Rassoul Labuchin

Gérard Laurent

Fritz Pierre-Louis

Pradel Pompilus

Christian Raccurt

Rédaction-Administration :

Institut Français d'Haiti

Cité de l'Exposition

B.P. 131

Port-au-Prince, Haiti

Tél.: 2-2051

ABONNEMENT :

Un an (6 numéros)

Haiti : 8 dollars us.

Amériques : 12 dollars us.

Europe /

Afrique: 15 dollars us.

LE NUMERO :

Haiti: 1 dollar 50 us.

Amériques: 2 dollars us.

Europe/Afrique: 2doll.50 us.

NUMERO 140 SOMMAIRE.

NOTRE COUVERTURE : SOCIETE ET DEVELOPPEMENT

Calixte Clérisme..... 5

ARTS ET LETTRES

Christophe Charles 51

Michaëlle Lafontant Médard..... 55

Lilian Pestre de Almeida..... 101

.....115

HISTOIRE

Marie Antoinette Ménier..... 119

..... 139

CONJONCTION, Revue Franco-Haitienne

..... organisations paysannes dans le
développement rural.

..... cosmonautes du plaisir – prosies
pour une écriture nouvelle – I–

..... pour une lecture de dézafi

..... fulô, une jeune négresse brésilienne.
lecture et traduction

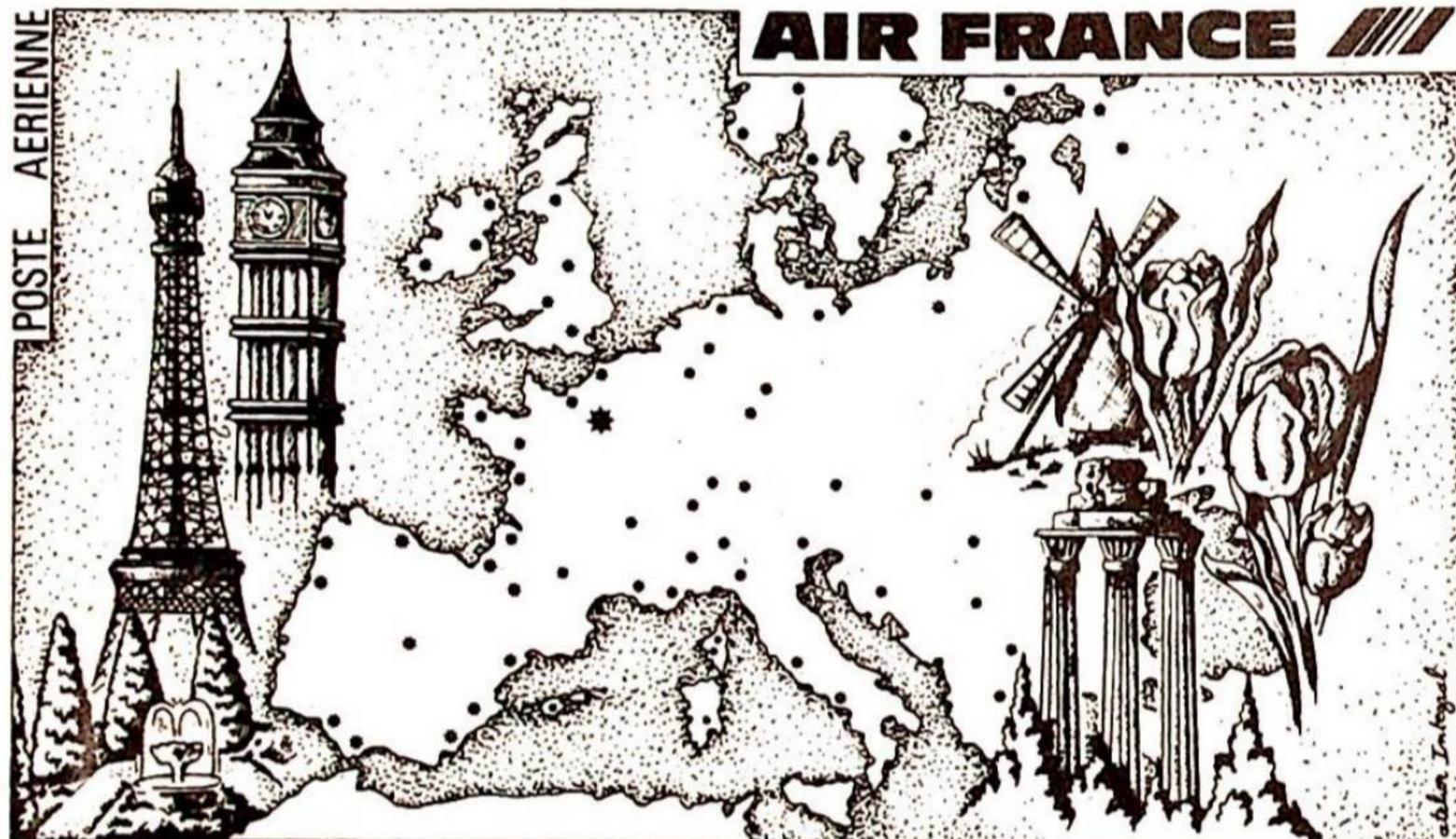
..... nouvelles parutions

..... les sources de l'histoire de la partie
française de l'île de saint domingue
aux archives de france.

..... vie culturelle

Par avion.

POSTE AERIENNE



Dans le monde, 130 agences, 315 points de vente Air France et 10 000 agents agréés sont à votre service.

Pour votre prochain voyage en Europe interrogez votre Agent agréé ou Air France tél. 21 700.

Des correspondances sont possibles le jour même de votre arrivée à Paris si vous choisissez de partir via Pointe-à-Pitre.

AIR FRANCE 

Le meilleur de la France vers le monde.

NOTRE COUVERTURE

Au cours de notre série de débats et tables rondes cette année sur un «développement économique à l'haitienne» (voir notre no. 138), à la salle de conférences de l'Institut Français, certaines questions débattues ont cerné de près les expériences de développement communautaire, existant souvent avec le support de l'aide externe, dans différentes régions du pays. Bernard Ethéart avait, il y a deux ans, présenté une première étude générale sur les mouvements communautaires dans Conjonction (no 129). Un autre sociologue, CALIXTE CLERISME, travaillant sur le terrain, au Projet Intégré de Santé et de Population du District Sanitaire de Petit Goave, prépare depuis trois ans une enquête sur les associations traditionnelles de travail (coumbite, escouade) et leurs liens avec les «groupements communautaires». Il analyse ici ces associations en fonction de leur éventuelle contribution à un développement rural haitien.

ORGANISATIONS PAYSANNES DANS LE DEVELOPPEMENT RURAL

par Calixte CLERISME

Par organisations paysannes nous entendons d'une part les mouvements d'action communautaire de type moderne comme les conseils communautaires, les groupements communautaires, d'autre part les associations traditionnelles de travail connues sous les noms de coumbite, escouade, société, etc ...

NUMERO 140

A une époque où le plan quinquenal 1976-1981 accorde la priorité au secteur agricole et que le mot d'ordre est lancé de « mobiliser toutes les forces vives de la Nation en vue du développement économique et social », nous voulons attirer davantage l'attention sur le rôle que ces organisations paysannes, en particulier les associations traditionnelles encore peu intégrées dans les programmes de développement, sont appelées à jouer dans la promotion agricole. Travaillant depuis quelques années à titre de sociologue rural à travers le District Sanitaire de Petit-Goâve dans un projet pilote de Médecine Communautaire, la préparation de cet article nous a porté à réfléchir efficacement sur notre propre action; nous espérons que nos considérations apporteront une certaine lumière à des planificateurs et techniciens penchés sur les problèmes du développement rural, du développement tout court.

Peu de recherches ont été réalisées jusqu'ici sur nos organisations paysannes. Pour ce qui concerne les associations traditionnelles en tant que telles, on peut citer parmi les auteurs qui ont abordé le sujet, Paul Moral dans le Paysan Haitien et dans l'Economie Haitienne; Marie Thérèse Vallès dans son livre intitulé Idéologies Coopératives et leur applicabilité en Haiti; Michel Laguerre dans Associations Traditionnelles de Travail dans la Paysannerie Haitienne (1975) (cette dernière étude touche principalement les cinq régions suivantes : Mirebalais, Léogane, Pont-Sondé, Fond-des-Nègres, L'île de la Gonave) - enfin l'anthropologue: Jan Turcan dans Associations traditionnelles des Paysans et leur Place dans le Programme de Développement Intégré de la Région de Petit-Goâve (août 1975).

Nous n'avons pas la prétention de présenter des recherches approfondies sur les organisations paysannes. C'est grâce à des sondages glanés ça et là à travers différentes sections rurales de Petit-Goâve et de Grand-Goâve de 1975 à nos jours que nous avons pu réunir une certaine documentation nous permettant de donner une idée de l'organisation et du fonctionnement des associations traditionnelles à travers la région. De plus nous avons eu l'occasion de participer souvent à des réunions de conseils communautaires et même de contribuer à l'organisation ou à la restructuration de certains de ces groupements à travers les communes de Petit-Goâve et de Grand-Goâve. C'est en grande partie le résultat de ces recherches exploratoires et expériences sur le terrain que nous ébaucherons dans cet article. Nous avons jugé bon d'ajouter nos réminiscences sur les organisations paysannes de la région des Cayes parti-

culièrement d'Arniquet dont nous sommes originaire en ayant soin d'actualiser certaines informations par l'intermédiaire d'un informateur clé.

Nous adopterons la démarche suivante dans le déroulement de notre exposé : après avoir évoqué brièvement certaines expériences du passé consistant en des Projets Gouvernementaux conçus et réalisés sans l'adhésion ni la participation des intéressés, nous parlerons de l'application du concept « développement communautaire », puis nous aborderons les associations traditionnelles en vue de suggérer leur intégration éventuelle dans les programmes de développement. « Car contrairement à ce que suggèrent plusieurs théories contemporaines du développement, nous ne croyons pas que le progrès doive nécessairement entraîner la disparition des formes sociales traditionnelles ».

Etant donné que ces formes traditionnelles sont réelles et profondément ancrées dans le milieu social, nous ne pouvons simplement les ignorer. Au contraire nous devons en tenir compte et éviter de les détruire.

« En développement communautaire on part du milieu tel qu'il est ; sans tenter de le briser, on cherche sa transformation grâce à la participation de tous ». (1)

EXPERIENCES MALHEUREUSES

L'expérience a révélé qu'il est difficile si ce n'est impossible de réussir un programme de développement en milieu rural si les habitants ne comprennent pas le rôle qui leur revient dans une telle entreprise et n'acceptent pas de le jouer. Certains gouvernements ont lancé de grands projets qui ont abouti à des échecs retentissants, parce que les intéressés n'étaient pas assez intimement associés à la réalisation des programmes. René Dumont dans *l'Afrique Noire est Mal Partie*, fait mention des gaspillages enregistrés en Afrique, du fait que les populations concernées par certains projets de développement n'étaient pas assez informées de l'oeuvre à entreprendre, ni n'avaient reçu l'éducation nécessaire en vue de leur participation effective aux programmes de Développement.

(1) T. J. M. Albertini : *Les Mécanismes du Sous-Développement* 6ème édition revue, P. 205

L'Etat Haitien a toujours cherché les moyens de fortifier l'agriculture, une de ces principales sources de recettes fiscales; mais les dispositions prises pour la promotion de l'agriculture étaient souvent dictées par les intérêts des grands propriétaires terriens ou des politiciens véreux intégrant les gouvernements successifs. On ne tenait pas assez compte de la promotion économique et sociale du petit paysan et de sa participation aux projets conçus.

C'est ainsi qu' Haiti a été elle aussi le théâtre de certains grands projets de développement régional qui ont abouti à l'échec.

Citons en exemple : 1 - La SHADA (Société Haitienne Américaine de Développement Agricole), commencée vers 1944, qui provoqua la destruction de milliers de jardins de café et de vivres alimentaires pour la plantation du caoutchouc et accentua l'érosion. Ce projet conçu pour faire face aux désastres de la dernière guerre mondiale, n'était pas du tout dans l'intérêt du paysan.

2. - Le Projet Marbial lancé par l'UNESCO en 1949 - 1950 dans le but d'instaurer l'éducation de base, l'éducation technique, domestique, l'apprentissage de nouvelles méthodes de culture et qui a été mal compris par les intéressés ... Tout l'appareil technique de l'UNESCO et des millions de dollars d'aide furent mis à la disposition de ce programme pilote appelé à améliorer les conditions des habitants de la vallée de Marbial et progressivement de toute la paysannerie haitienne.

Mais ce projet aboutit à un échec retentissant, à cause surtout de l'ignorance du personnel de l'UNESCO des moeurs et coutumes des paysans de la région et de l'indifférence de la population mal informée des objectifs du projet.

Mais si Marbial a été un échec pour Haiti, il a constitué une réussite pour l'UNESCO qui s'est servi des leçons de cette expérience pour concevoir la notion «développement communautaire» et orienter avantageusement des projets de développement à travers le monde.

LE DEVELOPPEMENT COMMUNAUTAIRE

Face aux dépenses inutiles de certains gouvernements en vue du développe-

CONJUNCTION, Revue Franco-Haitienne

ment par le moyen de projets parachutés dans des communautés, les Nations Unies se sont penchés vers 1950 sur le problème de la participation des populations à l'oeuvre de développement et progressivement ils sont arrivés à adopter la notion de Développement communautaire.

L'expression elle-même a été employée par les experts des Nations Unies en 1951 dans une conférence à Genève, pour désigner les processus par lesquels les efforts des populations elles-mêmes sont associés à ceux des autorités gouvernementales en vue d'améliorer les conditions économiques, sociales et culturelles des communautés, d'intégrer ces communautés dans la vie de la nation et de les mettre en mesure de contribuer pleinement au développement national (1).

Peu après, ce concept fut introduit en Haïti. Un des premiers mouvements d'action communautaire connu en Haïti a été l'expérience de Fermathe commencée en 1952 sous forme d'une association de planteurs encadrés par l'Agrologue René Laroche et M. Mouton, expert des Nations-Unies. Cette expérience qui a été un succès, fit tâche d'huile dans la région.

Après le cyclone Hazel en 1954, d'autres habitants se sont joints au premier groupement de planteurs, pour ouvrir un tronçon de route allant jusqu'à Fort Jacques. Et progressivement d'autres routes vicinales et des oeuvres de conservation de sol se répandirent dans la région grâce surtout à un programme de «food for work» introduit par le pasteur Wallace Turnbull. Et vers 1967 après le cyclone Inès, le Service Chrétien vint encadrer la zone de Bellevue la Montagne, incluant le projet de Fermathe pour réaliser ainsi un grand projet de Développement communautaire qui attire encore l'attention.

Progressivement, les mouvements d'action communautaire ont gagné presque tous les coins du pays.

Citons parmi les projets lancés par des organismes confessionnels: le Projet CRUDEM (Centre Rural de Développement de Milot), commencé en 1970; le Projet de Développement communautaire Chrétien de Laborde, initié en 1964

(1) Jean Rigotard : L'incertaine Bataille du Développement. Privat éditeur.

après le cyclone Cléo, le Projet Gébeau à Jérémie organisé par l'Eglise Méthodiste, le MODECOP (Mouvement de Développement Coopératif de Pilate), le Projet des Ménéonites dans la Plaine du Nord.

Parmi les Projets bilatéraux entre gouvernement haïtien et gouvernement étranger, mentionnons le Projet Chinois dans l'Artibonite à l'ODVA (Organisme de Développement de la Vallée de l'Artibonite), l'ODPG (Organisme de Développement de la Plaine des Gonaïves), l'ODN (Organisme de Développement du Nord), le Projet Israélien dans la Plaine du Cul-de-sac, particulièrement à Bas-Bohen; le DRIPP (Développement Régional Intégré de Petit-Goâve et de Petit-Trou de Nippes) financé en grande partie par l'ACDI (Agence Canadienne pour le Développement International). Signalons également les programmes de développements communautaires supportés par la HACHO (Haitian American Community Help Organisation) par le Service Chrétien, le PAM (Programme Alimentaire Mondial), la Fondation CARE, les Nations-Unies ...etc

Pour ce qui concerne les conseils communautaires en tant que tels, le nombre va croissant. Par exemple en 1974, il n'y avait que 7 conseils communautaires à travers la commune de Petit-Goâve, actuellement on y trouve près de 76; vers la même époque la commune de Grand-Goâve ne comptait que trois conseils, actuellement ils sont près d'une trentaine. Il faut dire que le DRIPP et le Projet Intégré de Santé du District Sanitaire de Petit-Goâve ont grandement contribué à l'éclosion de ces conseils.

En 1977, l'ONAAC avait reconnu environ cinq cent conseils communautaires à travers le pays. Or nous savons que ce nombre ne représente même pas la moitié des conseils actuellement en fonctionnement.

Les conseils communautaires ont commencé à prendre de l'extension à travers le pays surtout à la suite de la promulgation du code rural François Duvalier paru en 1963, encourageant la formation de conseils communautaires; et aussi après le remplacement de l'ONEC (Office National d'Education Communautaire) par l'ONAAC en 1967 (Office National d'Alphabétisation et d'action Communautaire). Une autre date importante dans l'extension des conseils communautaires à travers différents coins du pays est l'assemblée des Etats Généraux du 5 juillet 1971 à l'occasion de laquelle le Président Jean-Claude Duvalier lança un appel en faveur de la formation de Conseils Commu-

CONJONCTION, Revue Franco-Haïtienne

nautaires à travers les communes du pays et même dans les sections rurales, «en vue de la mobilisation de toutes les forces vives pour la grande coumbite du développement économique et social de l'arrière-pays.»

Aujourd'hui des conseils communautaires se rencontrent dans presque toutes les communes. A côté du chef de section et de ses aides et aussi des miliciens qui prolongent l'autorité gouvernementale se développent des groupements d'action communautaire dans nos campagnes les plus reculées. Le Conseil Communautaire est une association d'adultes qui a pour objectif le développement économique, social et culturel des communautés; il est constitué d'un conseil administratif formé généralement d'un président, d'un trésorier, d'un vice-président, d'un secrétaire et de plusieurs conseillers auxquels s'ajoutent les membres. Cette association est sensée être l'organe d'expression de tous les habitants de la communauté, où sont posés et résolus certains problèmes communautaires. Elle embrasse l'ensemble des aspects de la vie de la communauté : économique, familial, éducatif, récréatif, sanitaire etc. Par exemple, les conseils fédérés de 5ème et 6ème Grande Colline ont généralement en leur sein un sous-comité de vie au foyer, un sous-comité d'alphabétisation, un sous-comité agricole, un sous-comité de loisir, un sous-comité de santé. Chacun de ces sous-comités a, à sa tête, un président qui donne pendant la réunion du conseil un compte-rendu des activités de son sous-comité.

Certes, beaucoup de conseils communautaires n'ont pas encore atteint un tel niveau d'organisation. Mais les animateurs de l'ONAAC désignent ordinairement le conseil communautaire comme un petit gouvernement local qui cherche à se pencher sur les différents aspects de la vie de la communauté.

Préoccupés de résoudre les problèmes d'ordre communautaire en général, les conseils communautaires n'ont pas toujours une action importante dans le domaine agricole. Nous avons même constaté que certains conseils communautaires tout en se préoccupant de conservation de sol, de travaux routiers ou d'autres activités pouvant favoriser le développement agricole, ne cherchent guère à améliorer leurs méthodes culturales en partant d'un jardin communautaire par exemple. D'ailleurs beaucoup de membres de conseils communautaires ne travaillent pas la terre.

Par exemple, il existe dans la région de 5ème et 6ème Grande Colline des conseils communautaires très bien structurés et très dynamiques. Ils ont pu réaliser la construction d'une école dont le coût s'élève à quatre mille dollars environ; ils ont pu se constituer en conseil fédéral et réaliser des projets importants comme l'établissement d'un centre d'économie domestique, la formation d'une pharmacie communautaire; ils ont entrepris un programme de conservation de sol et ont actuellement le projet de tracer une route régionale reliant Meilleur à Grand-Goâve; mais ce n'est que depuis le mois de mars que deux de ces onze conseils fédérés ont décidé de réaliser un jardin communautaire en vue d'améliorer les méthodes culturales.

Il existe à Trou Chouchou un conseil qui a beaucoup fait parler de lui pour son dynamisme; il a en effet réalisé une route d'une dizaine de kilomètres; participé à des captages de source, réalisé la construction d'un dispensaire avec l'encadrement du DRIPP. Mais les réalisations de ce conseil dans le domaine agricole à part la formation de quelques pépinières pour le reboisement sont pratiquement inexistantes.

Nous connaissons peu de conseils communautaires qui s'adonnent en tant que groupement à une activité proprement agricole.

Cependant en plus du conseil communautaire, il existe le groupement communautaire constitué généralement de cinq à vingt membres qui s'entendent pour cultiver ensemble un lopin de terre, ou pour entreprendre d'autres activités d'ordre économique ou social. Parfois il travaille sous la supervision d'un moniteur.

«C'est ainsi qu'à Laborde, chaque groupement a son jardin communautaire, jardin qu'il a acheté ou affermé; la propriété du jardin étant la condition indispensable pour la création du groupement.

«Ce jardin est cultivé en commun et le profit tiré de la culture du jardin est divisé en trois parts, une qui reste dans la caisse du groupement, une qui est distribuée aux membres du groupement, mais que ceux-ci doivent également déposer en caisse d'épargne, une troisième, également distribuée aux membres avec liberté d'en disposer comme bon leur semble. Souvent ces jardins communautaires sont en même temps des jardins de démonstration où on

applique de nouvelles méthodes de culture afin que les paysans se rendent compte de visu des avantages de cette nouvelle méthode et soient encouragés à l'appliquer dans leurs jardins personnels». (Bernard Ethéart).

Le Projet DRIPP (Développement Régional intégré de Petit-Goâve et de Petit-Trou-de Nippes) encadre depuis quelques mois plus d'une quarantaine de groupements de planteurs organisés à peu près de la même manière que les groupements de Laborde.

Les groupements de planteurs du DRIPP sont formés de paysans d'une zone donnée qui ont été invités à se constituer en groupement en vue de bénéficier d'un encadrement technique. Quelques parcelles appartenant à ces planteurs sont sélectionnées pour l'organisation de jardin de démonstration qui doivent servir de champ d'application des méthodes culturelles modernes sous la direction des techniciens et agronomes du DRIPP. Les intrants agricoles et l'encadrement technique sont fournis gratuitement pour les premiers jardins de démonstration, mais les services ultérieurs devront être payés. Nous craignons que quelques personnes ne se retirent de l'association lorsqu'arrivera le moment de payer les services. A notre avis le DRIPP aurait dû exiger une certaine somme pour l'encadrement dès la première expérience. Les planteurs organisés en groupement entretiennent une caisse qui leur permettra de financer à l'avenir quelques projets communs.

Nous croyons que ces groupements de planteurs constituent une initiative heureuse qu'il faudrait répandre le plus possible à travers le pays; mais nous craignons que certains groupements ne se dissolvent à la longue par manque d'affinité d'un membre à l'égard d'un autre ou pour des divergences de point de vue sur quelques objectifs à atteindre.

Nous supposons que ces groupements constitués uniquement de membres d'un groupement traditionnel comme l'escouade seraient plus viable. Car l'escouade est une association d'entr'aide généralement constituée de personnes qui ont les mêmes besoins, les mêmes conditions de vie et qui ont entre elles une certaine affinité. Le groupe élimine périodiquement les éléments parasites et indisciplinés et le noyau restant, cohérent et intégré, a de fortes chances de résister à l'épreuve du temps.



Il faudra peut-être un peu de recul pour pouvoir se prononcer avec autorité sur les groupements de planteurs. Mais on peut avancer que d'une manière générale les mouvements d'actions communautaires ont déjà un impact très positif sur la paysannerie haïtienne; mis à part bien entendu, certains conseils communautaires ou d'autres programmes d'action communautaire dirigés par des individus ou groupes d'individus sans aucune formation technique en matière de développement ou des groupements formés uniquement dans le but de recevoir certaines aides, entre autre le food for work.

Nous n'avons pas la prétention de faire une évaluation des mouvements d'action communautaire, ce qui exigerait une longue étude, et une évaluation quantitative ne donnerait pas une juste idée de leur importance dans le développement économique, social et culturel du pays. Tout observateur objectif et perspicace admettra qu'à travers la paysannerie haïtienne, l'apathie et la méfiance des habitants sont en train de se transformer en un courant constructif fondé sur la confiance. Ce changement d'attitude est dû en grande partie aux mouvements d'action communautaire. La formule développement communautaire constitue une méthode d'éducation de base très efficace; elle tend à faire de l'individu l'acteur et l'artisan de son propre progrès. Les réalisations matérielles dues au développement communautaire : travaux d'infrastructure tels les routes de pénétration, les travaux de conservation de sol et d'irrigation ; les équipements institutionnels comme écoles, dispensaires, centres sociaux etc ... constituent déjà des facteurs importants pour le développement de nos bourgs et campagnes.

Mais nous ne cesserons de le répéter, à part les groupements de planteurs encore trop peu nombreux et quelques projets orientés vers l'agriculture, les mouvements d'action communautaire sous forme de conseils communautaires ne sont pas directement orientés vers le développement agricole, fondement du Développement rural; pour promouvoir l'agriculture il faut compter au moins dans une première phase avec les associations traditionnelles de travail profondément ancrées dans les moeurs paysannes.

LES ASSOCIATIONS TRADITIONNELLES

A – ORIGINE DES ASSOCIATIONS TRADITIONNELLES DE TRAVAIL

Il semble que des associations traditionnelles de travail existent sous des formes diverses dans la plupart des régions où l'exploitation des ressources naturelles dépend de la solidarité entre les hommes. Parlant de la communauté de travail, Henry Labouret écrit dans Paysan d'Afrique Occidentale, «ce n'est pas un phénomène africain mais bien humain, car il se produit sous des aspects semblables dans tous les continents où s'est développée une civilisation sédentaire. Le village y est toujours par essence et obligation, un groupe corporatif adonné à l'exploitation de la terre par une action conjointe.» (1)

Mais «notre travail collectif traditionnel tel qu'il est observé, est dans son essence un produit de notre héritage africain dont la survivance est conditionnée par notre structure économique. Même de nos jours où la pénétration européenne a modifié les faciès culturels, le travail communautaire, familial reste encore la caractéristique dominante de l'économie classique. Herskovits a signalé qu'on n'a jamais vu un individu travaillant seul au Dahomey. On est en général trois ou quatre quand on ne constitue pas un groupe connu sous le nom de Dokpwè» (2)

Certains de nos ancêtres africains avaient donc déjà l'habitude du travail collectif. C'est ainsi «qu'en Haiti, depuis des temps anciens, diverses sortes d'associations coopératives ont pris racine dans le terreau du système colonial. Les esclaves de St-Domingue cultivaient leurs parcelles en commun et ont mis sur pied des formes variées d'organismes de secours mutuels : com-bite, jounte, Douvanjou, escouade, barré - soué, carré - corvée, remponneau, etc ... Ces associations coopératives embryonnaires existent encore de nos jours». (3)

(1) Henri Labouret : Paysan d'Afrique Occidentale. Gallimard 9 édition, Paris, 1941 page 174

(2) Cité par Emmanuel C. Paul : in Panorama du Foklore Haitien, Page 213

213 – 214

Imprimerie de l'Etat, Port-au-Prince, 1966

(3) Edouard Francisque : Perspective du Développement en Haiti. Imprimerie Henri Des-champs – Port-au-Prince, Haiti Octobre 1968, Page 60.

Mais les formes de travail collectif ont subi d'importantes modifications depuis l'Indépendance. Après son éviction des plantations, l'ancien esclave devenu paysan se regroupa autour du noyau familial. La base de ce groupement était le lakou consistant en un enclos de quelques acres ou de plusieurs hectares au sein duquel vivait le patriarche d'une famille entouré d'un hameau de plus de 10 maisons parfois, groupant autour de sa demeure les familles de sa progéniture. Le travail collectif des terres s'est ainsi organisé surtout sur une base familiale.

«A partir du XIX ème siècle, notre système d'héritage et aussi l'institution du plaçage et d'autres facteurs ont provoqué le morcellement progressif des terres, détruisant peu à peu la structure du lakou. Les liens familiaux se distendent peu à peu. Des relations de voisinage remplacent progressivement les relations familiales. Les structures actuelles des associations de travail prennent lentement forme».

Malgré l'éclatement du lakou, le travail collectif traditionnel s'organise et s'exécute par des sociétés ou associations formées strictement dans ce but, lesquelles prennent les noms de «coumbite», «Sol», «Société», «taré», «Corvée», «Escouade», «Counabè», «Groupe de Notables», «Bataillon», «Ron» (ronde). «Prété jounin» (Prêt de journée), «Acheté jounin» (Achat de journée). (1)

Ces différentes formes d'associations traditionnelles existent à travers les différents coins du pays avec des modifications régionales bien entendu.

B – GENERALITES SUR LES ASSOCIATIONS TRADITIONNELLES DE TRAVAIL

Nous voulons donner ici une brève description des groupements traditionnels de travail parmi les plus connus et recouvrant dans une large mesure la plupart de nos associations traditionnelles en tenant compte des particularités régionales. Citons le combite, l'escouade, le mazinga, la colonne, la société, le job.

(1) Emmanuel C. Paul : Panorama du Folklore Haitien déjà cité Page 205.

1. – Le combite est un système d'entr'aide que le paysan utilise principalement pour le travail des champs. D'après les Nations-Unies dans Enquête sur les Terres et les Eaux dans le Développement de l'Artibonite et du Nord-Ouest, le combite est un «travail agricole collectif, rémunéré par un repas plus copieux qu'à l'ordinaire et arrosé de clairin».

Ce système se cristallise en un groupement de paysans qui se réunissent pour une tâche précise et se dispersent, le travail terminé.

Ce groupement n'est pas monté ou constitué au préalable, mais est formé généralement de gens qui viennent se rencontrer dans le champ du propriétaire.

Michel Laguerre relève que Paul Moral confond à tort combite qui est une association éphémère avec les associations permanentes. En effet Moral écrit «Les combites présentent des formes très diverses. Ils se nomment suivant les cas ou les régions : vanjou ou douvanjou - c'est le combite des premières heures du jour - diné-manchette, désert, corvée, ronde, chaine, colonne ou ramponneau». (1)

De son côté Marie Thérèse Vallès place sous le terme générique de combite toutes les associations de travail existantes en faisant la distinction entre «Société Combite Permanente et Société Combite Ephémère».

Pour notre part nous utilisons le terme combite pour désigner un travail éphémère réalisé par un groupe de personnes réunies sur invitation. Cependant nous avons remarqué que dans la région de Petit-Goâve certaines personnes emploient parfois ce terme dans le sens de groupement permanent de travail bien que la majorité l'emploie dans le sens où nous l'entendons. Il semble que cette confusion s'observe à travers divers coins du pays. Il ne faut donc pas trop en vouloir à Paul Moral qui a voulu sans doute traduire une réalité. Ailleurs, dans l'Economie Haïtienne par exemple il parle du combite comme d'une association éphémère. Signalons que le mot combite n'est guère usité

(1) Paul Moral cité par Michel Laguerre in : *Associations traditionnelles de travail dans la Paysannerie Haïtienne*. Août 1975 Page 3

dans la région des Cayes ou du moins d'Arniquet où l'on parle plutôt d'invitation.

2. — L'escouade est généralement reconnue comme une association quasi permanente ou permanente groupant de 5 à 20 personnes. C'est essentiellement une association d'entr'aide. Les membres bénéficient tour à tour d'une journée de travail. Certains habitants peuvent acheter le service du groupement.

L'escouade prend, selon les régions, différentes dénominations, par exemple, dans la région de Petit-Goâve, elle s'appelle encore cordon, ronde, parfois cou-nabé; elle se nomme acheté-jounin à travers plusieurs régions et mazinga dans le Nord-Ouest, ramponneau dans le Nord.

3. — Le Mazinga

«Le mazinga est un groupe permanent variant entre 3 et 20 personnes. Les mazingas sont payés par le bénéficiaire de la journée de travail au pris approximatif de 1 gde 25 par jour par personne. Ils réclament ordinairement du propriétaire une avance de 0 gde 25 par tête d'homme pour pouvoir se payer la nourriture de la journée. Après chaque journée de travail, le salaire intégral de tout le groupe est remis à un seul d'entr'eux, et de la sorte il s'établit une rotation qui semble avoir pour effet principal de pallier à la faiblesse de la rémunération per diem. Il semble que le nombre optimum de membres des mazingas est de dix hommes. On a constaté que plus ils sont nombreux, moins ils travaillent». (1)

4. — «La colonne d'aujourd'hui tend de plus en plus à prendre la forme d'une simple entraide entre voisins : cinq ou six cultivateurs, dix tout au plus, travaillent ensemble pendant une matinée ou un après-midi. Ainsi chaque paysan peut bénéficier à tour de rôle de l'assistance de ses compères les plus proches, soit pour le «désert» d'un jardin plus étendu que les autres et encombré de pierrailles et de «rajets», un fourré inextricable, saclé quitté-laissé par le sarclage, soit pour une récolte de maïs ou de petit-mil, soit encore pour l'édi-

(1) *D'après nos propres observations et d'après Paul Moral cité par Jan Turcan dans Associations traditionnelles des Paysans... déjà cité...*



fication de la terrasse qui portera la maison ou le gros oeuvre de la dite maison». (Paul Moral)

5. — «La Société est une association permanente pouvant compter de 50 à 180 membres. Elle est organisée sur le modèle de l'armée et du gouvernement civil. L'observation de Métaux est correcte lorsqu'il dit que le goût des paysans pour les hiérarchies compliquées et les titres sonores se donne libre cours dans le cadre des sociétés. Leur inspiration est toute militaire et politique, chaque société est, en miniature, une petite armée ou une petite république qui, comme au temps des bayonnettes est largement pourvue d'officiers et de fonctionnaires de haut rang.

Dans les sociétés, les membres bénéficient de façon rotative du service des autres membres. Mais aussi, les sociétés louent leurs services moyennant paiement en argent ou en nature (boisson, nourriture) à ceux qui en ont besoin». (1)

6. — Le djob ou en payant est un travail collectif ou non payé à la tâche

C— LES ASSOCIATIONS TRADITIONNELLES DE TRAVAIL DANS LES REGIONS DE PETIT—GOAVE ET DE GRAND—GOAVE

A part le Mazinga, les différentes formes d'associations citées plus haut se retrouvent dans les régions de Petit-Goâve et de Grand-Goâve. De plus on y trouve le counabè, le méra, le notable; à notre connaissance ces trois derniers termes ne sont guère employés dans d'autres coins du pays.

Le counabè est une association quasi permanente travaillant dans les champs au son de la musique. Comme la Société, il est organisé sur le modèle de l'armée et du gouvernement civil, mais la différence réside surtout dans l'or-

(1) Michel Laguerre in : *Associations traditionnelles de travail déjà cité Page 4 - 5*

ganisation musicale : dans le counabè, les instruments de musique sont faits principalement de bambou; alors que la musique de la Société s'exécute surtout à base de tambour «4 baguettes» ou «2 baguettes».

Les dix à trente membres de l'association travaillent les uns pour les autres, ils peuvent aussi vendre leur journée de travail à une tierce personne.

Dans les environs de la ville de Grand-Goâve, le terme counabè désigne plus précisément une bande de réjouissance populaire se réunissant le samedi soir pour danser sous la tonnelle; ce serait l'équivalent du terme vaudou dans le Nord spécialement du côté de Milot. Cette bande participe également aux manifestations politiques en organisant une sorte de carnaval nocturne, apparenté au rara, plus précisément à la «coudjaille».

8. – Le méra désigne généralement, dans les régions de Petit-Goâve et de Grand-Goâve un groupement travaillant de six à neuf heures A.M. environ avant la réunion de l'escouade, du combite ou du counabè. On nomme également méra un groupement de travail qui dure seulement quelques heures, à n'importe quel moment de la journée. Ainsi le méra tend à se confondre parfois avec l'escouade. On distingue le méra sur invitation et le méra escouade; cette dernière forme est un groupe plutôt permanent. Des membres d'une escouade peuvent s'entendre pour organiser une escouade méra qui travaille de six à neuf heures A. M. dans le jardin avant la réunion de l'escouade.

9. – Le notable: Le terme notable est peu usité, semble-t-il, à travers les régions de Petit-Goâve et de Grand-Goâve; à Trou Chouchou il désigne un groupement qui travaille ordinairement dans l'après-midi de quatre heures à six heures ou jusqu'au coucher du soleil. Ce serait l'équivalent du méra dans l'après-midi. D'autres informateurs de Trou Chouchou nous ont fait remarquer qu'on emploie aussi ce terme dans le sens d'un petit groupement travaillant très tôt le matin à partir de cinq heures par exemple.

Soulignons qu'à Trou Chouchou le chef de section s'appelle généralement Notable.

Si les termes counabè, méra, notable sont plus ou moins propres aux régions de Petit-Goâve et de Grand-Goâve, il n'en reste pas moins vrai que ces

formes d'associations ont dans une certaine mesure leur équivalent sous d'autres noms à travers différents coins du pays; par exemple le méra serait à peu près l'équivalent du douvanjou le notable du dézè (deux heures), et le mazinga se pratiquant avec la musique serait comparable au counabè ou à la société.

Somme toute, il paraît que la plupart des associations traditionnelles se retrouvent à travers nos différents Départements géographiques avec parfois des noms différents ou ayant subi des réinterprétations culturelles.

LES ASSOCIATIONS TRADITIONNELLES, LEUR PLACE DANS LE DEVELOPPEMENT RURAL

Nous croyons que les groupements traditionnels de travail particulièrement l'escouade pourront jouer un rôle important dans le développement d'Haiti à condition d'être encadrés.

Pour étayer ce point de vue, nous nous appuyerons surtout sur les associations traditionnelles des régions de Petit-Goâve et de Grand-Goâve, des Cayes et du Nord-Ouest, sur lesquelles nous avons effectué des études exploratoires. Nous nous limiterons aux principaux types d'associations: Combite - escouade - counabè - société. Nous parlerons surtout de leur organisation et fonctionnement.

Le combite

Nous ferons état spécialement des combites de la région de Petit-Goâve et de Grand-Goâve. Généralement le combite commence à travailler vers dix à onze heures dans ces régions, car certains invités participent au méra ou s'occupent de quelques travaux domestiques avant de s'y rendre.

Michel Laguerre a fait cette même constatation dans ses zones d'enquêtes sur les associations traditionnelles.

NUMERO 140

Mais dans la région de Petit-Goâve, il arrive qu'un propriétaire demande expressément aux invités de lui donner combite avec méra. Dans ce cas le combite commence très tôt vers six heures a.m. Il convient alors de servir la collation (déjeuner) aux invités et de leur donner un repas copieux vers la fin du travail, tandis qu'on ne sert qu'un repas important dans un combite sans méra. Dans les deux cas on distribue de temps en temps du clairin aux invités.

Le propriétaire peut lancer lui-même toutes les invitations, ou bien il peut demander à quelques invités d'emmener avec eux d'autres personnes ou même une escouade ou un counabè. Le nombre des invités dépend du travail à accomplir et de l'influence du propriétaire. Chaque invité vient avec son instrument de travail.

Généralement le propriétaire confie la direction du travail à une personne. Dans le counabè il y a un dignitaire qui s'appelle gouverneur en chef. S'il y a un counabè présent, c'est naturellement le gouverneur de ce groupement qui assure ce rôle. C'est au gouverneur que les invités s'adressent pour avoir du clairin, de l'eau, du feu, et c'est lui qui distribue la nourriture; parfois le propriétaire s'absente pour s'occuper d'autres choses à la maison, et laisse le contrôle du travail au gouverneur qui fait éventuellement des remarques aux paresseux, aux indisciplinés et retardataires. C'est aussi le gouverneur qui donne le signal d'arrêter le travail.

Le système combite présente bien des inconvénients : par exemple il n'y a pas un contrôle strict du travail et on ne peut pas sanctionner trop durement les invités. Et certaines personnes s'amusent à demander du clairin de temps en temps, elles se saoulent et donnent un travail de mauvaise qualité ou créent du désordre empêchant aux autres de bien travailler. D'un autre côté certains invités donnent volontairement un mauvais travail s'ils ne reçoivent pas suffisamment de clairin. C'est ainsi que certains planteurs qui organisent des combites dans un but économique sont parfois déçus.

Le combite est une association qui n'est généralement pas à l'avantage du petit planteur. On constate que ce sont ordinairement les grands planteurs et les habitants d'un certain prestige social qui organisent des combites, tels les chefs de section, les spéculateurs en denrée, les gros nègs, les hougans, etc.

Et comme l'a fait remarquer Michel Laguerre «Le paysan haïtien a une idée bien nette de la stratification sociale dans la communauté où il vit. Il voit la communauté se divisant en basse classe, classe moyenne et classe des gros-nègs (grands habitants).

A l'intérieur de ces trois classes, il y en a qui participent à ces combites en qualité de travailleurs (basse classe), il y en a d'autres qui y participent et qui en organisent aussi parfois (classe moyenne), et il y en a d'autres finalement qui en organisent, mais ne participent pas aux combites des autres (grands habitants)» - Tout ceci porte à douter de l'affirmation de Jan Turcan à savoir que «la réciprocité existe à la 10^{ème} section (de Petit-Goâve) pour toutes les combites alors qu'elle est totalement inexistante à Violet». (1)

Nous réaffirmons que le système combite n'est généralement pas avantageux pour le petit planteur. D'après un informateur-clé, le système combite est parfois plus exigeant à l'égard des petits paysans, afin de faire la leçon à ces derniers et leur montrer qu'ils ne sont pas en mesure de satisfaire les membres d'un combite à l'instar des grands habitants.

On sait que les petits paysans ont peu de terre; quelques centièmes de carreau parfois - encore moins les moyens financiers nécessaires à l'organisation d'un combite. Cependant le «méra-invitation» qui est un combite mitigé s'adapte relativement bien aux conditions du petit-planteur. Car il s'organise ordinairement avec peu de personnes et il semble qu'il n'est pas nécessaire de faire de grandes dépenses pour la nourriture. Quant au combite il coûte parfois très cher.

Un ancien chef de counabè de la région de Petit-Goâve, nous a assuré que généralement un combite coûte plus cher qu'une escouade. Il y va du prestige du propriétaire de bien recevoir les invités. Il y a dans le counabè et la société un dignitaire qui s'appelle Général de Division. Si, dans le combite, il y a un counabè ou une société, c'est au général de division de faire si-

(1) Jan Turcan : Associations Traditionnelles des Paysans et leur Place dans le Programme de Développement Intégré de la Région de Petit-Goâve. Août 1975 page 13

gne au membre du groupement d'accepter la nourriture après y avoir goûté lui-même. Si le repas n'est pas à son goût, il se fâche et donne à sa troupe le signal de se déplacer sans rien manger. Celui qui désobéirait à cette consigne serait sévèrement puni. Et le propriétaire inconvenant doit craindre d'être « barré ».

Le barrage

D'après ce que nous avons compris, le barrage constitue, dans une certaine mesure, un mécanisme pour porter le propriétaire à bien recevoir les invités, en d'autres termes à faire de grandes dépenses pour satisfaire les membres du coumbite.

Barrage punition

Les convives insatisfaits dont nous avons parlé plus haut attendront que le propriétaire ait un travail agricole à faire, pour le « barre » : un beau matin vers trois ou quatre heures, ils encerclent sa maison en chantant et en dansant, et avant même qu'il n'apparaisse, ils se saisissent d'un cochon, d'un cabri et de produits alimentaires (maïs, petit-mil) dans la cour et annoncent à ce propriétaire qu'ils vont travailler pour lui à tel endroit; il doit accepter l'offre et aussi consentir les dépenses en nourriture et en boisson imposées par la bande dépassant parfois cinquante personnes. S'il régimbe, on l'emmènera de force. La troupe peut passer toute la journée à travailler, mais les dépenses du propriétaire seront énormes. L'anthropologue Jan Turcan rapporte dans son étude exploratoire sur les Associations Traditionnelles de Petit-Goâve, que « le paysan barré doit donner de la nourriture en grande quantité, ce qui l'oblige parfois à tuer un ou deux cochons et même un boeuf ».

Michel Laguerre rapporte qu'on organise parfois des barrages pour punir un membre d'une société qui arrive en retard au travail par exemple.

Barrage récompense

Mais on peut « barrer » quelqu'un pour le récompenser d'avoir bien reçu les invités ou d'avoir acheté et payé intégralement plusieurs journées de travail. Dans ce cas, ce propriétaire donnera ce qu'il veut, même on lui demandera

de ne pas faire de grandes dépenses et le groupement lui donnera un très bon travail.

Barrage concours

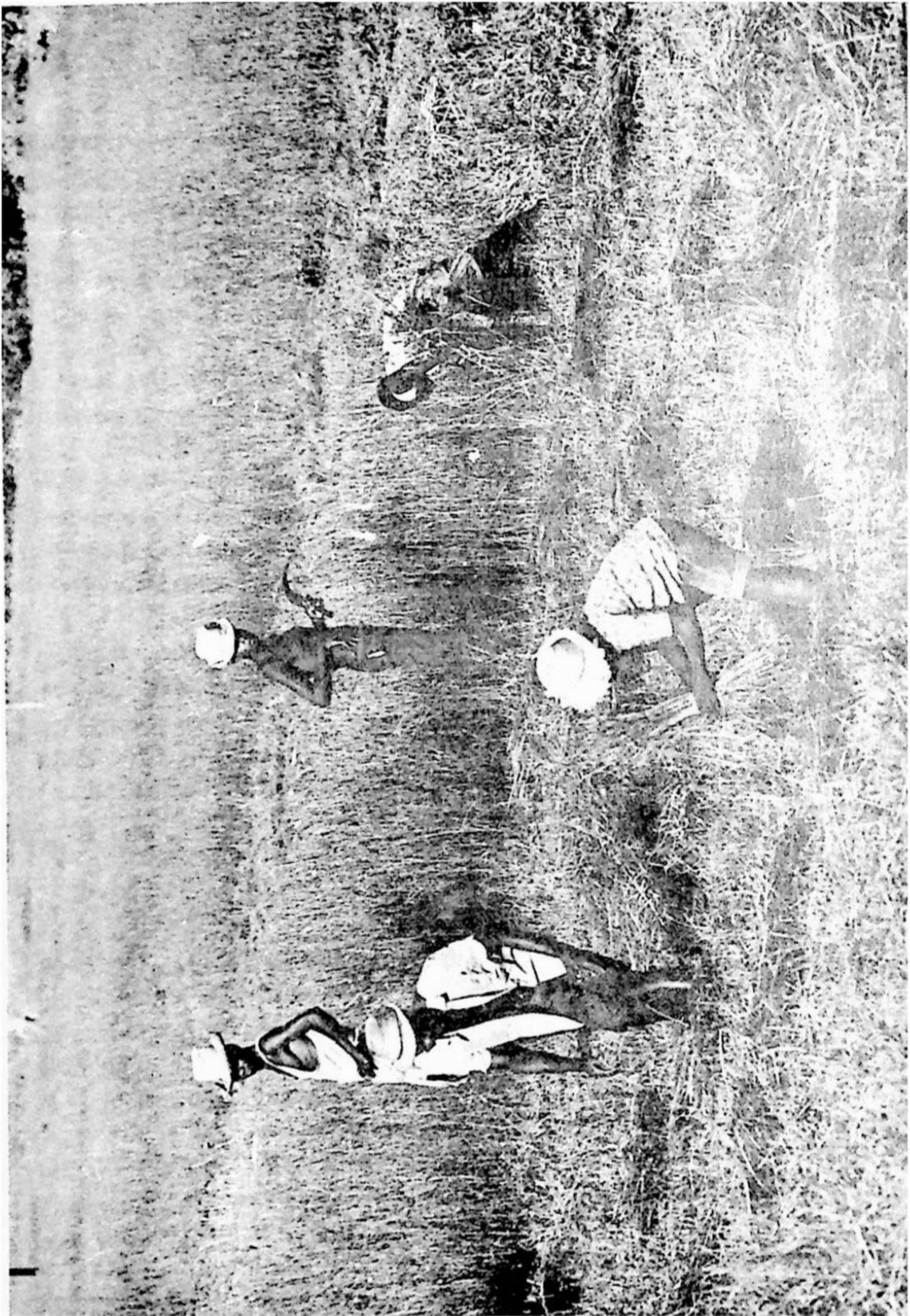
Il arrive qu'un habitant n'arrive pas à trouver une escouade pour travailler toutes ses terres, la nouvelle se répand et ce paysan peut se voir barrer par des amis et une escouade ou un counabè. Dans ce cas, ce propriétaire s'organise comme il peut pour recevoir ses amis. Jan Turcan n'a saisi que cette dernière forme de barrage, dans son étude sur les Associations paysannes de Petit-Goâve.

Parfois on va barrer un paysan plutôt nécessiteux qui n'a pas les moyens de payer une escouade pour travailler ses terres. Dans ce cas, ce propriétaire n'est obligé de rien donner. Mais ordinairement, il assiste le groupement au travail et s'organise pour lui donner quelque chose à manger ou à boire selon ses moyens. Quand c'est un counabè qui organise ce barrage, le «président de soutien» de l'association (dignitaire chargé de venir en aide aux membres du counabè) peut apporter quelque chose aux membres du groupement pendant le travail. Il faut dire que cette dernière forme de barrage n'est pas très pratiquée. Le système barrage en soi, tend à tomber dans le domaine du folklore, surtout dans les régions exposées au courant moderne. Mais il se pratique encore dans les mornes reculées de Petit-Goâve et de Grand-Goâve. (Rappelons que la plupart de ces informations concernant le barrage nous ont été fournies par un ancien chef de counabè de neuvième Palmes, section rurale de Petit-Goâve).

L'escouade

Contrairement au combite qui est éphémère, l'escouade est une association saisonnière ou permanente d'entraide mutuelle. Chaque membre a dans un cycle donné un jour de travail qui lui appartient, et il peut demander au groupe de venir travailler dans son jardin ou dans celui d'une autre personne. Quand le groupe travaille chez une personne, le membre à qui appartient le jour de travail touche le salaire de la journée.

Nous avons appris d'un informateur-clé que c'est le chef de l'escouade



qui est généralement contacté par des planteurs pour la vente d'une journée de travail. Et c'est également ce chef qui reçoit l'argent après le travail. De sorte que celui qui achète une journée de travail peut ignorer à quel membre de l'escouade va l'argent. Ce qui est une protection pour ce membre qui serait un peu gêné de prendre l'argent d'un planteur qui lui a rendu beaucoup de services ou qui est un ami ou un parent.

Comme l'a souligné Michel Laguerre, «l'escouade est un groupement démocratique où les membres sont pratiquement égaux et ont en principe les mêmes droits et devoirs». Ils doivent se comporter en gens honnêtes et disciplinés; chacun dans le groupe a le droit de donner son opinion sur les comportements répréhensibles des autres; chacun aussi doit se soumettre aux décisions du groupe. Chacun doit se présenter au travail à l'heure fixée sous peine d'encourir des blâmes ou même des punitions. Par exemple on peut procéder pour telle journée donnée au renvoi du retardataire qui ne bénéficiera pas de la réciprocité pour cette journée manquée.

En principe l'escouade n'a pas de membre d'honneur. Le chef de l'escouade reçoit comme les autres membres une seule journée de travail dans un cycle donné.

Le groupement travaille ordinairement du lundi au jeudi, le vendredi et le samedi sont réservés pour le concours ou bien pour la corvée ou le combite. Le concours est une forme de combite organisé au profit d'un membre de l'escouade, le plus souvent le chef. Le concours est en principe gratuit, mais le bénéficiaire s'organise pour donner un peu de nourriture et du clairin aux travailleurs. Nous parlerons plus loin des counabès et des sociétés qui organisent souvent des concours pour les membres d'honneurs. D'une façon générale les membres des associations traditionnelles offrent des concours à des autorités ou des gros habitants dont ils espèrent avoir une certaine protection. Ceci fait penser au «système de patronage» qui selon Jan Turcan «colore la société paysanne et la vie sociale haïtienne toute entière».

Généralement l'escouade n'a pas plus qu'une vingtaine de personnes; de sorte que chaque membre puisse bénéficier au moins d'une journée de travail par mois. Et nous avons noté qu'à travers quelques sections rurales comme quatrième Fond-Arabie de Petit-Goâve et septième Gérard de Grand-Goâve

des escouades tendent à se constituer de peu de membres, trois à quatre parfois. De sorte que chaque personne puisse bénéficier d'un jour de travail par semaine. Ces escouades de taille restreinte s'adaptent mieux aux conditions des petits paysans qui ne peuvent pas embaucher une main-d'oeuvre nombreuse et qui d'ailleurs n'ont souvent que quelques lopins de terres à cultiver.

Le travail de l'escouade commence ordinairement vers neuf ou dix heures pour finir vers trois ou quatre heures. Le salaire moyen par personne et par journée de travail est fixé à une gourde cinquante à Trou Chouchou pour les hommes et une gourde vingt cinq pour les femmes. Il semble que ces salaires représentent le prix moyen de la main-d'oeuvre agricole à travers les Communes de Petit-Goâve et de Grand-Goâve. Mais le salaire varie selon les fluctuations du prix de certains produits alimentaires comme le pois, le maïs. Et ce prix de la journée de travail est généralement plus bas dans les mornes que dans les plaines et les zones relativement proches des villes. C'est ainsi que Jan Turcan a trouvé que la rémunération est de deux à trois gourdes par personne et par jour à la douzième section qui est proche de Petit-Goâve et de quatre vingt dix centimes pour les hommes et soixante centimes pour les femmes à la dixième section située dans les mornes reculés de la dite commune.

Quand l'escouade travaille dans le jardin d'un de ses membres, ce dernier est tenu de fournir un peu de clairin et parfois de la nourriture à ses camarades. D'après quelques informateurs de Trou Chouchou, généralement ces dépenses n'excèdent pas trois dollars pour une escouade d'une dizaine de membres. Certains membres d'escouade s'entendent pour ne pas dépenser beaucoup quand ils travaillent les uns pour les autres.

Cette description de l'escouade met en évidence le sérieux de cette association. «Le coopérativisme qui est né en 1846 en pleine époque industrielle du besoin des économiquement faibles de s'entr'aider pour résister à la puissance du capitalisme n'est qu'une systématisation de cette institution coutumière».
(Emmanuel C. Paul)

LES ESCOUADES DANS LA REGION DES CAYES

Dans la région des Cayes les escouades sont encore plus proches de la coopérative : en plus de leur bonne organisation à l'instar de celle des régions de Petit-Goâve et de Grand-Goâve, ces escouades des Cayes particulièrement d'Arniquet sont pourvues d'une caisse d'épargne.

En dehors des journées de travail qui leur reviennent à chacun, les membres de l'escouade peuvent vendre leurs forces de travail à une tierce personne. Et dans ce dernier cas on distingue deux types de journée : «Jounin manchette» où l'argent est versé tout de suite après le travail ou quelques jours après; et «jounin l'Etat» où le bénéficiaire de la journée de travail ne payera que vers la fin de l'année.

Il semble qu'on n'accorde de jounin l'état qu'à des habitants qui répondent d'en acheter plusieurs au cours de l'année et surtout on ne vend ces journées qu'à des paysans reconnus honnêtes et qui sont en mesure de payer leur dette. On comprend aisément que ce sont donc les paysans les plus aisés qui bénéficient de ces avantages.

Vers la fin de l'année, le chef de l'escouade recueillera l'argent des «jounin l'état». Et le montant obtenu servira pour l'achat d'un boeuf ou de cabris qu'on abat généralement le 31 décembre. Chacun des membres recevra une certaine quantité de viande et fera ripaille pendant quelques jours.

L'habitude de l'épargne donc existe déjà dans ces groupements. Dans un programme d'éducation, il conviendrait de porter les escouades à utiliser plus rationnellement l'argent de leur caisse d'épargne. Par exemple cet argent pourrait servir pour l'amélioration des outils. Mais il serait bon de conserver dans une certaine mesure la tradition de réjouissance à l'occasion du 31 décembre et des premiers jours de l'année. On ne peut que progressivement changer les traditions qui ont généralement la tête dure.

Il est de coutume d'envoyer un morceau de viande respectable aux personnes qui avaient acheté et payé plusieurs «jounin l'état»; ce geste s'appelle

«attribution» - mot emprunté sans doute au français. Cette pratique teintée d'un certain paternalisme pourrait être éliminée progressivement. Après «Les-Rois», (Epiphanie) certaines escouades se réunissent généralement un dimanche pour la «réflexion» ou «réfection»-la prononciation est douteuse de toute façon; il s'agit d'une critique générale du comportement des membres au sein du groupement tout au cours de l'année écoulée. Des reproches sont alors adressés à certains; on peut même procéder à la radiation des plus répréhensibles. Et le lendemain ou quelques jours après, l'escouade recommence à travailler.

Généralement les escouades de la région des Cayes travaillent toute l'année, cependant l'équipe peut chômer certains jours si aucun membre n'a de travail agricole et qu'aucun planteur ne sollicite le service du groupement.

LES SOCIÉTÉS ET LES LEVEÉS DE LA RÉGION DES CAYES

Les sociétés de la région des Cayes répondent en grande partie à la description que Michel Laguerre a faite des sociétés de l'île de la Gonâve et de Fond-des-Nègres. Cette association est basée sur un modèle mixte de l'armée et du gouvernement civil, elle a aussi une hiérarchie avec, tout au bas de l'échelle, des soldats.

La société compte un grand nombre de membres, parfois cent à cent cinquante, elle comprend aussi bien des membres fonctionnels que des membres d'honneur. Elle se base comme l'escouade sur le principe de rotation et de vente et du don de ses services.

Dans la région des Cayes la société a une caisse. Comme l'escouade elle distingue des jounin-machèt et les jounin-l'état. Elle organise de grandes bamboches à partir du 31 décembre en tuant un boeuf ou même deux.

La société travaille au son du tambour; elle possède un tambour très long appelé «timbal». Il existe depuis plus de vingt ans peut-être la société Dangol à Arniquet. C'est une association très prestigieuse.

Dans la région d'Arniquet, alors que (l'escouade travaille du lundi au jeudi, la société fonctionne le vendredi et le samedi. De sorte qu'une personne peut faire partie à la fois de l'escouade et de la société. Généralement les sociétés commencent à travailler très tôt le matin pour finir jusqu'à quatre ou cinq heures. Elles consomment beaucoup de clairin. Mais nous n'avons pas de précision sur les prix actuels de la journée de travail dans la région des Cayes. Cependant ces prix ne doivent pas être très différents de ceux de la région de Petit Goâve.

Le Dangol, comme d'autres sociétés se transforme en Mardi-gras pendant la période des carnivals.

Il existe la levée qui est pratiquement similaire à la société surtout en ce qui concerne le nombre de participants et les jours de travail vendredi et samedi. Mais il semble que certaines levées travaillent sans musique.

LE COUNABE ET LA SOCIETE DE LA REGION DE PETIT-GOAVE.

Dans les hauteurs de Petit-Goâve, par exemple au 9ème Palmes, il existe encore des sociétés répondant à l'organisation complexe présentée par Michel Laguerre. Elle est composée d'un président, d'un empereur, d'un secrétaire, d'un laplace, d'un général de la guerre, d'un président de combat, d'un président soutien, d'un gouverneur peuple, d'un général de Division, d'un major tambour, d'une reine visiteuse etc ...

Les rôles de ces dignitaires répondent à peu près à ceux des sociétés de la Gonâve et de Fond-des-Nègres présentées par Michel Laguerre.

Il semble que depuis les derniers cyclones, les sociétés tendent à disparaître dans la région de Petit Goâve. Elles comportaient, dit-on, beaucoup de membres et répondaient à de grands travaux.

Mais le counabè est encore bien connu à travers les communes de Petit-Goâve et de Grand-Goâve, où les habitants emploient, indifféremment parfois, les termes escouade et counabè. Nous avons appris que certaines escouades se font appeler counabè, parce que le terme escouade a une résonance parfois

péjorative - («sé vòlè ki fè escouade»). Ce qui surtout distingue le counabè de l'escouade, c'est que le premier travaille avec musique et a une organisation complexe rappelant celle de la société; alors, que l'escouade fonctionne sans musique et n'a qu'un chef d'escouade et des membres.

L'organisation complexe du counabè tend, paraît-il, à se simplifier; tel titre employé dans une zone donnée commence à disparaître dans une autre. Mais d'une manière générale la hiérarchisation suivante est encore maintenue: Dans le cadre du counabè, il y a d'abord le président ou chef suprême qui est responsable du groupe et le représente, et cherche à placer les journées de travail; le gouverneur qui dirige les travaux et distribue nourriture et boisson pendant le déroulement du travail; le président soutien qui assiste les membres nécessiteux, vient en aide au groupement en fournissant parfois du clairin pendant certains travaux; le général de Division qui est le meneur du groupement; la reine visiteuse qui visite le counabè au travail et l'encourage en lui apportant de la nourriture ou du clairin. tous ces dirigeants sont pratiquement des membres d'honneur qui ne travaillent pas; seuls les membres appelés peuple exécutent les travaux.

«Les dirigeants sont nommés par l'assemblée des membres réunis un dimanche et proclamés au son du tambour». Ils bénéficient dans un cycle donné d'une journée de travail appelé «concours» où ils ne donnent que du clairin et un peu de nourriture aux membres du groupement.

Il y a aussi dans le counabè «le groupe en chef batterie composé au moins d'un tambourineur, de quatre «major vaccines». Quand il s'agit d'un combat, ces personnes ne travaillent pas; ils jouent de la musique pendant le déroulement des travaux, mais dans un counabè régulier, ils travaillent parfois et font de la musique après les travaux. Le counabè se déplace alors en dansant et en chantant pour aller continuer la danse chez un membre d'honneur ou chez le propriétaire du travail achevé. Cependant les membres de la batterie de musique ont droit eux aussi à leur journée de travail.

Dans la région de Petit-goâve, les counabès n'ont pas de caisse. L'argent d'une journée vendue est généralement remis tout de suite après les travaux à celui à qui appartient la journée de travail.

Mais à partir de Janvier certains counabès se transforment en bande de mardi-gras et plus tard en rara. Une partie de l'argent qu'ils recueillent pendant la période de rara est mis en caisse. Une tranche de cet argent encaissé servira à acheter des ornements pour le rara l'année suivante et une partie est conservée pour organiser une grande bamboche pour «bay rara mangé». Chaque trois ou quatre ans, les raras organisent pareilles bamboches, si la caisse le permet. Et en principe chaque sept ans on doit «donner à manger au rara» en organisant une grande fête durant plusieurs jours où l'on tue un boeuf et d'autres animaux. Cette pratique, semble-t-il, tend à disparaître, mais d'après certains informateurs elle s'observe encore à travers certaines sections rurales de Petit-Goâve, dit-on; à onzième Ravine Sèche, près de Petit-Goâve par exemple et au neuvième Palmes.

Certains mazingas du Nord-Ouest se transforment également en rara, paraît-il. Tout au moins certaines personnes de la région participent au rara dans un but économique. En atteste le fait suivant : tandis que nous étions à Bassin-Bleu pour la semaine sainte de 1971, le dimanche de Pâques nous avons vu venir plusieurs bandes de rara; nous avons interviewé un des chefs de bande qui nous a révélé qu'il venait de «battre» tous les mornes des communes de Port-de-Paix et de Bassin-Bleu du mardi au samedi saint pour ne recueillir que seize gourdes qui allaient être partagées entre les vingt six membres de sa bande; et il a ajouté avec une note de découragement que certains membres comptent sur cette recette pour s'acheter des grains pour les prochaines semailles.

Cette présentation de nos associations paysannes donne une idée des conditions de travail de nos ouvriers agricoles. Ces derniers sont loin de réaliser le salaire minimum porté depuis septembre 1977 à huit gourdes. Et compte tenu du rendement moyen de nos terres, ils seraient déficitaires les propriétaires qui appliqueraient ce salaire minimum. Pour améliorer la situation il faut aller à la racine du mal : améliorer l'outillage agricole et les techniques culturales. A part les groupements de planteurs encadrés par le DRIPP, les associations traditionnelles de Petit-Goâve et de Grand-Goâve utilisent des outils très rudimentaires. L'outillage consiste surtout en machette, houe, serpette, couteau digo, piquois. Peu de paysans emploient les engrais chimiques. L'engrais organique, préparé par des paysans eux-mêmes avec des excréments d'animaux et des déchets est utilisé dans quelques régions par exemple à cinquième et sixième Grande Colline. L'érosion ravage les terres. La plupart

de nos ouvriers agricoles sont mal nourris; certains ne prennent qu'une tasse de café, une mangue ou une patate boucanée avant de se rendre au travail. Le méra donne à certains l'occasion de prendre un peu de nourriture avant la réunion de l'escouade, ce qu'un membre d'escouade a traduit en nous répondant récemment «sé méra ki pèmèt nous soutni nan eskouad la» (C'est le méra qui nous permet de tenir le coup dans l'escouade).

Il est donc impératif d'améliorer les conditions de vie de l'ouvrier agricole et l'encadrer techniquement si l'on veut augmenter sa productivité.

Nos ouvriers agricoles ont fait de leur mieux pour organiser leurs associations de travail, qui leur permettent de survivre; mais il faut que le pouvoir public les aide à améliorer leur organisation de travail et leurs méthodes culturelles pour vivre.

C'est grâce à la restructuration et à l'encadrement technique de nos associations traditionnelles de travail que la production agricole augmentera, ce qui entrainera le relèvement progressif de nos campagnes. Comme conséquence de cet encadrement technique, les planteurs qui feront appel aux ouvriers agricoles verront s'accroître le rendement de leur terre, à cause de l'amélioration des techniques culturelles et d'un autre côté, les travailleurs agricoles pourront augmenter le prix de leur journée de travail, compte tenu de l'accroissement du rendement de la terre. Ainsi on assistera à un véritable développement parti de la base.

LE NOMBRE D'ASSOCIATIONS A TRAVERS LES SECTIONS RURALES

Pour arriver à concevoir un programme d'encadrement des groupements traditionnels, il faut avoir une idée de leur nombre et de leur distribution à travers une région donnée. Nous supposons qu'il y a au moins une escouade par habitation à travers nos sections rurales, l'habitation comprenant deux cent à sept cent personnes environ. Jusqu'ici nous ne connaissons aucune étude faite sur le nombre de nos associations traditionnelles à l'exception de l'étude de Jan Turcan qui a donné une petite idée du nombre de groupements existant à travers certaines sections rurales de Petit-Goâve.

En 1976, nous avons pu avec l'autorisation du Commandant du District Militaire de Petit-Goâve, demander à quelques chefs de section des communes de Petit-Goâve et de Grand-Goave d'énumérer pour nous les différents types d'associations traditionnelles de travail existant à travers leur section en leur remettant une fiche sur laquelle il devait porter les résultats. Nous savions que cette énumération se ferait assez facilement; car une étude sommaire sur l'organisation politico-administrative des sections rurales de la région nous avait permis au préalable de nous rendre compte qu'il y a à travers la plupart des sections rurales de la région, un chef de quartier pour une population de deux cent à deux cent cinquante personnes. Aussi avons-nous demandé aux chefs de section de passer l'ordre à leurs différents chefs de quartiers de faire l'énumération des groupements existant dans leur secteur respectif.

Voici les résultats obtenus :

Nombre de groupements traditionnels de travaux à travers quelques sections rurales de Petit-Goâve et de Grand-Goâve

<i>Sections Rurales</i>	<i>GRAND-GOAVE</i>			<i>PETIT GOAVE</i>		
	<i>1ère Tête à Boeuf</i>	<i>3ème Mous-sambé</i>	<i>7ème Gérard</i>	<i>1ère Plaine</i>	<i>2ème Plaine</i>	<i>3ème Trou Chouchou</i>
<i>Escouade</i>	250	25	30	250	200	200
<i>Counabè</i>	3	0	0	3	0	4
<i>Méra</i>	350	0	5	?	100	100
<i>Notables</i>	200	0	0	0	0	50
<i>Autres</i>	50	0	0	0	0	0
<i>TOTAL</i>	853	25	35	253	300	354

Il ressort de ce tableau que le nombre de groupements est relativement élevé à travers une section rurale. Première Tête-à-Boeuf compte environ deux cents cinquante escouades et trois cents cinquante méras, et deux cents notables; il faut dire que les méras et les notables sont généralement formés par les membres d'escouades. Mais il y a des personnes qui travaillent dans des méras ou notables sans faire partie d'une escouade. Nous avons quelques réserves sur le nombre un peu élevé des groupements traditionnels de première Tête à Beauboeuf, nombre que nous n'avons pas pu personnellement ^{du} vivifier.

Le nombre restreint d'escouades (25) à travers troisième Moussambé s'expliquerait du fait que cette section est relativement peu peuplée et a une population très dispersée. De plus une bonne partie de la section est semi-aride. Beaucoup de ses travailleurs agricoles émigrent chaque année vers des zones plus prospères, comme la vallée de l'Artibonite, Léogâne et certains vont couper la canne-à-sucre en Dominicanié.

Les mêmes explications s'appliquent à septième Gérard qui compte seulement trente cinq escouades. C'est une section où environ les 3/4 de la superficie sont semi-désertiques et le flux migratoire y est très élevée.

Le nombre relativement élevé de groupement à travers première Plaine, deuxième Plaine et Trou Chouchou laisse croire que les associations traditionnelles se pratiquent même dans des zones assez avancées sur le plan économique. Car première Plaine et deuxième Plaine sont des sections relativement favorisées sur le plan économique et fortement exposées au courant urbain.

En considérant le nombre relativement élevé des associations traditionnelles, nous avons été amené à nous poser cette question : combien de membres de ces groupements traditionnels font partie des conseils communautaires ? Très peu croyons-nous. Par exemple, nous avons demandé récemment aux présidents des onze conseils communautaires de cinquième et sixième Grande Colline, commune de Grand-Goâve s'ils comptent des membres d'escouades au sein de leur conseil. Tous ont répondu par la négative. Nous avons posé la même question au conseil de Daneau (commune de Grand-Goâve) qui compte une centaine de membres, la réponse a été encore négative. Le conseil de Daneau a voulu me faire croire que les membres d'escouades ne veulent pas faire partie du conseil parce qu'ils pensent que les réunions et les travaux

CONJUNCTION, Revue Franco-Haïtienne

communautaires pourront parfois contrarier leur horaire de travail. Cette explication est plus ou moins acceptable pour le conseil de Daneau qui tient deux réunions par mois, le mercredi. Mais beaucoup de conseils communautaires, ceux de cinquième et sixième Grande Colline par exemple font leur réunion le dimanche et organisent une journée de travaux communautaires par semaine, ordinairement le vendredi ou le samedi, jours où les escouades ne fonctionnent pas.

Les membres des associations traditionnelles seraient-ils des marginaux dans leur communauté ? L'attitude de certains conseils communautaires à l'égard de ces ouvriers agricoles nous incline à répondre par l'affirmative. Généralement les membres des conseils communautaires se recrutent parmi les couches supérieures et moyennes des communautés. Et les représentants de la strate inférieure ont-ils honte de se tenir en compagnie des grands qui sans doute développent des mécanismes pour écarter ces parias. C'est un problème grave et qui mérite d'être considéré de très près.

Nous connaissons cependant des conseils communautaires qui ont des escouades en leur sein. Citons en exemple le conseil de Colbert près de Fauché, de quatre vingt membres environ, parmi lesquels il y a deux escouades d'une douzaine de membres chacune. Ces escouades ont pré-existé au conseil. Les conseils communautaires d'Arniquet (Cayes) collaborent très bien avec les groupements traditionnels de travail. Parfois ils organisent ensemble des travaux communautaires. Mais nous connaissons des conseils communautaires qui montrent une attitude de grand patron face à des membres d'escouades, lorsque le Conseil compte une escouade en son sein. C'est pourquoi il faudrait être très prudent en appliquant la conclusion de Jan Turcan à savoir que les « associations traditionnelles de travail sont en partie utilisables dans le cadre d'un projet comme celui du DRIPP, sous réserve d'être encadrées par des structures plus modernes tels les conseils communautaires ». On peut vouloir contribuer au relèvement d'une communauté donnée en encadrant les associations traditionnelles de travail par les conseils communautaires et accentuer au contraire l'inégalité, fortifier des groupes de pression qui augmenteront l'exploitation des démunis.

CONCLUSIONS ET RECOMMANDATIONS

Les mouvements d'action communautaire ont certes créé dans nos campagnes un esprit de progrès et d'évolution favorable à l'accélération du changement. Et certaines réalisations matérielles dans le domaine de l'infrastructure et de l'équipement institutionnel sont à l'actif de ces mouvements.

Mais si nous considérons le conseil communautaire en tant que tel, nous trouvons qu'il n'a pas apporté de grandes améliorations dans la production agricole après un quart de siècle. Son but ultime c'est d'arriver à se constituer en coopérative, mais la plupart de nos conseils communautaires n'ont pas encore atteint ce stade.

Or «le but majeur du développement rural dans les pays en voie de développement doit consister à obtenir que l'homme ait la pleine maîtrise de la terre, afin d'en tirer le maximum de ressources, dans une plus grande variété de produits; ceci suppose de meilleures connaissances techniques et le désir de les mettre en pratique (évolution des structures), l'accroissement des efforts (volonté de travail), de plus grands moyens financiers (investissement par l'épargne, accès au crédit)». (1)

C'est pourquoi il faudrait porter les membres des conseils communautaires à former entr'eux des groupements de planteurs et des animateurs polyvalents orienteraient progressivement ces groupements vers la coopérative agricole.

Et une attention spéciale doit être accordée à nos associations traditionnelles de travail qui sont déjà orientées vers la production agricole. Ces associations connues sous des noms divers selon les régions, peuvent être réparties en quatre types : le combite, l'escouade, le counabè et la société.

Chacun de ces types d'association présente des avantages et des inconvénients. Le combite se prête très bien à des travaux périodiques nécessitant beaucoup de bras. Mais il présente des inconvénients comme de ne pas être en mesure d'assurer de la qualité et de la quantité du travail.

(1) Jean Rigolard : dans *l'Incertaine bataille du Développement Privat*, Editeur 1959 P. 142

La société permet d'employer en même temps beaucoup de personnes travaillant généralement au rythme du tambour ou de la musique. Mais le prix de la journée de travail de la société dépasse les possibilités des petits planteurs, et la rotation des journées de travail dues à chaque membre est lente; de plus la société compte un grand nombre de parasites (les membres d'honneur).

Le counabè compte également des membres parasites.

L'escouade est le groupement qui s'adapte le mieux à un système d'entraide entre petits exploitants : la cohésion entre les membres de l'escouade, les habitudes de travail en commun et la semi-permanence de l'organisation prédestine cette association à fournir les éléments de base de mouvement pré-coopératif. «C'est le type de groupement capable d'aider à résoudre bien des problèmes auxquels font face les masses paysannes : manque de crédit, absence de système d'irrigation, problème de transmission de nouvelles techniques. » (Michel Laguerre).

Il conviendrait de restructurer ces escouades et en faire des groupements de planteurs comme ceux dont nous avons parlé plus haut.

«Un projet d'encadrement d'escouade serait ainsi lancé. Ce projet reposerait sur le principe d'une animation progressive des escouades, et autres groupements similaires. Il commencerait par la sensibilisation des paysans spécialement des escouades pour déterminer les formes de développement les plus susceptibles d'améliorer des méthodes de cultures traditionnelles tout en permettant l'introduction de techniques plus avancées. Son but ultime serait d'amorcer un auto-développement, qui, une fois mis en route, se renforcerait par les améliorations des techniques agricoles acquises et par les techniciens locaux dont le projet aurait permis la sensibilisation et la formation. La mise sur pied de groupements coopératifs à partir des escouades toucherait tout autant l'amélioration de l'élevage, l'animation féminine, l'artisanat, que la commercialisation des produits agricoles. Le projet aboutirait donc à la création de coopératives de commercialisation, d'achat, ou de production de même qu'à la création de coopératives d'épargnes et de crédit appuyant le dévelop-

pement d'une population émergeant d'une économie de subsistance . (1)

Mais l'établissement de systèmes coopératifs solides et efficaces dépend essentiellement de l'évolution et de l'éducation des populations. Les pauvres en particulier , ne peuvent profiter des coopératives à moins d'en comprendre le fonctionnement et d'être en mesure d'y participer pleinement. (Professeur Laidlaw).

C'est pourquoi les moniteurs agricoles auraient un rôle de premier plan dans le relèvement progressif des escouades. Une des tâches essentielles des moniteurs et animateurs consisterait à faire en sorte que les agriculteurs saisissent d'eux-mêmes l'intérêt du changement. Il faut qu'ils soient conduits à des choix nouveaux de leur propre initiative. Cela ne signifie pas qu'il ne faut pas les aider. Mais l'aide qu'on peut leur apporter ne doit pas se présenter seulement sous la forme d'un apport de capitaux, mais surtout sous celle d'un concours de compétence et de volonté. Et cela sur le terrain même, c'est-à-dire qu'il ne faut pas hésiter à descendre jusqu'aux petits villages, jusqu'aux escouades. En fait, les grands innovateurs anglais en matière agricole vivaient parmi les paysans. Ils avaient avec eux un contact quotidien. (Gilbert Rullières)

Des jardins de démonstration réalisés sur les parcelles de terre de quelques membres d'escouades constituent les principaux moyens d'éducation à utiliser par le moniteur.

Ce moniteur essayera de détecter des leaders au sein des escouades et travaillera d'une façon spéciale à leur formation. Certains de ces leaders devraient être envoyés de temps en temps à des congrès et sessions d'études d'une quinzaine de jours. Et de retour dans leur groupe, ils seront fiers de transmettre à leurs camarades les connaissances qu'ils ont acquises. Ces leaders convaincus et instruits arriveront plus facilement à convaincre leurs coéquipiers qu'un agent venu de l'extérieur.

Le nombre de moniteurs à affecter à une zone donnée devra être déterminé par l'Agronome de District et ses agents d'extension agricole.

(1) Ces idées sont tirées d'un exposé de M. Michel Dupuy, Président de l'Agence Canadienne de Développement International, au colloque du Conseil de la coopération du Québec, le 21 décembre 1977.

L'encadrement systématique des escouades nécessiterait donc de grands débours au gouvernement, et peut-être l'apport de l'assistance étrangère.

On suivrait l'évolution des escouades en vue d'arriver progressivement à des fédérations locales au niveau d'une section rurale par exemple et des fédérations régionales au niveau du district agricole. Ces fédérations régionales au niveau du district agricole, animées par des animateurs polyvalents et des techniciens de différents services, créeront une ambiance d'émulation et de progrès parmi les escouades. Le sentiment d'appartenance à un tissu de relations sociales galvanisera les membres.

Le développement agricole forme un tout, il ne suffit pas seulement d'augmenter la production et de donner à manger aux habitants, il faut aussi améliorer leurs conditions de vie. C'est pourquoi différents services pourraient intervenir dans le cadre des escouades fédérées pour apporter leur contribution au passage de nos masses à une vie plus humaine. Par exemple : L'ONAAC assurerait l'alphabétisation des membres des escouades, la Division d'Hygiène Familiale apporterait les soins de protection materno-infantile aux membres des escouades et à leurs familles etc ... L'IDAI, Institut de Développement Agricole et Industriel, et le BCA, Banque de Crédit Agricole assureraient un système spécial de crédit aux escouades. Notons que l'IDAI préfère maintenant accorder des crédits à des groupements plutôt qu'à des individus. Cet organisme a lancé depuis quelques mois une expérience pilote d'encadrement de certains groupements de planteurs dans les régions de Petit-Goâve et Miragoâne.

Et progressivement on assistera à une montée partant de la base; mais cette évolution sera lente et ne se fera pas sans incident de parcours, le milieu traditionnel ne se laisse jamais transformer du jour au lendemain, car les moeurs et les coutumes profondément ancrées dans la mentalité des paysans sont toujours difficiles à éliminer ou à modifier. Mais si nous acceptons que tout être humain est éduicable nous devons espérer que nos associations traditionnelles pourront arriver peut-être après dix à vingt ans, au stade de coopérative et leurs membres auront grandement contribué à l'intégration de l'arrière pays à la nation entière.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- 1 — ALBERTINI J. M. *Mécanisme du sous-développement les éditions ouvrières 1969*
2. — CLERISME CALIXTE *La coopérative Coeurs-Unis dans le relèvement socio-économique de Bassin-Bleu*
Mémoire présenté à la Faculté d'Ethnologie pour l'obtention de la licence des sciences anthropologiques et sociologiques. Juillet 1972
3. — CLERISME CALIXTE *Rapport d'exploration de 5ème et 6ème Grande Colline.*
Projet de Santé et de Population. Petit-Goâve Juillet 1975
4. — CLERISME CALIXTE *Etude exploratoire sur l'organisation politico-administrative de quelques sections rurales du District Sanitaire de Petit-Goâve.*
Projet Intégré de Santé et de Population. Petit-Goâve.
District Sanitaire de Petit-Goâve.
5. — DUPUY MICHEL *Le mouvement coopératif et la coopération au développement.*
Notes pour une allocution de Michel Dupuy, Président de l'Agence Canadienne de Développement International au colloque du conseil de la coopération du Québec, Montréal 21 novembre 1977
6. — DUMONT RENE *L'Afrique Noire est mal partie*
Edition revue et corrigée en 1969
Edition du Seuil Paris Ve
7. — LEVANTE MICHEL *Agriculture et sous-Développement*
Revue d'économie politique — Mars - Avril 1969
8. — LAGUERRE MICHEL *Les associations traditionnelles de Travail dans la Paysannerie Haitienne — Institut Interaméricain des Sciences Agricoles de*

CONJUNCTION, Revue Franco-Haïtienne

9. — MORAL, PAUL *l'OEA. Août 1975*
Le Paysan Haitien — Editions Fardin
Port-au-Prince — Haiti 1978
10. — MORAL, PAUL *L'Economie Haitienne — Imprimerie de l'Etat*
Port-au-Prince — Haiti 1959
11. — PAUL, EMMANUEL *Panorama du folklore haitien -*
Présence Africaine en Haiti — Imprimerie
de l'Etat — Port-au-Prince — Haiti 1962
12. — RIGOTARD, JEAN *L'Incertaine bataille du Développement —*
Privat, éditeurs . — Paris 1959
14. — TURCAN, JAN *Associations traditionnelles des paysans et*
leur place dans le Programme de Développe-
ment Intégré de la région de Petit-Goâve
Août 1975.
15. — RULLIERE GILBERT *Commentaire sur Agriculture et Sous-Dé-*
veloppement - Revue d'économie politique
mars - avril 1969
16. — VALLES MARIE
 THERESE *Les idéologies coopératives et leur applica-*
bilité en Haiti
P. 6 : Maisonneuve et Larose
11, Rue Victor Cousin Paris (Ve 1).

Calixte Clérismé
 Sociologue

SALVITAE®

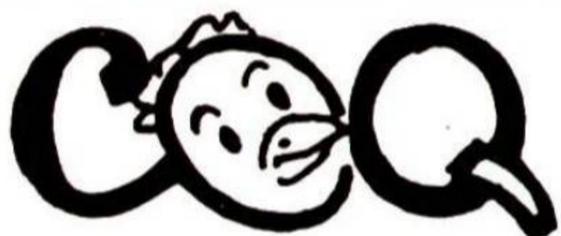
NEPHRITE CYSTITE PROSTATITE URETRITE

Le SALVITAE neutralise promptement l'urine acide, caractérisée par une sensation d'ardeur, réprime le désir fréquent d'uriner, soulage toute irritation et inflammation de la Vessie et des Reins, enlève et dissout toutes les matières solides qui se trouvent dans l'urine, et a un effet diurétique et antiseptique à la fois curatif sur les canaux urinaires.

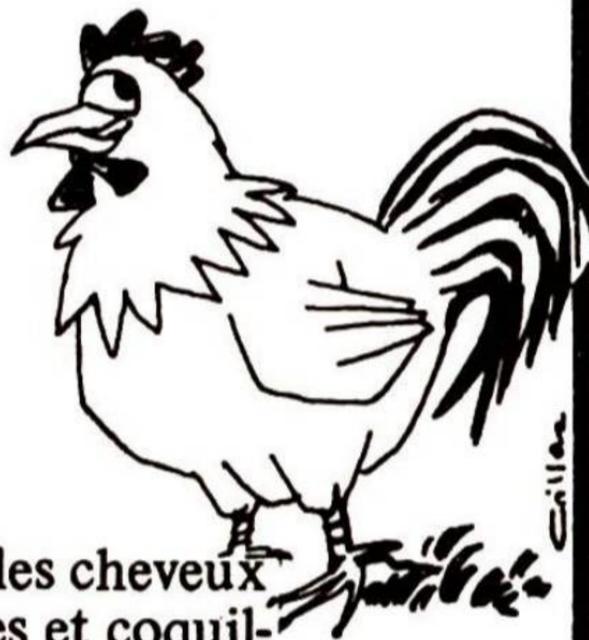
Dose : Une cuillerée à thé dans un verre d'eau
toutes les quatre heures.

JOSEPH NADAL & CO.
distributeur Exclusif

LES PATES ALIMENTAIRES



Vous offrent:



le macaroni, le vermicelle gros et moyen, les cheveux d'ange ou fidelini, les nouilles, les coquilles et coquillettes, le spaghetti, les coudes, les lettres et chiffres -
Rondelles :

En carton de 6 livres - En sachets de 3 et 1 livres -
PRIX AVANTAGEUX

MAISON N.ACRA FILS & Co

50 années d'expériences au service d'une clientèle toujours satisfaite. Vêtements sur mesure — Uniformes chaffeurs, garçon d'hôtel ... etc. Le plus grand assortiment de chemises, pantalons, pyjamas et sous vêtements d'Haiti.

NOS CLIENTS NE CONNAISSENT PAS ENCORE
L'INFLATION !

REGIE DU TABAC

Voilà enfin des Cigares merveilleux

COURONNE

POPULAIRE

PALME

VEVEY

CREME



A VOTRE SERVICE

TOUS LES SERVICES DE LA

BANQUE
NATIONALE
DE PARIS

INTERETS SUR COMPTES D'EPARGNE : 7 1/2 %
SUR DEPOTS A TERME JUSQU'A 8 %

Rue du Quai, Port-au-Prince Boite Postale :2323

Tel. 2-3966 - 2-3969

bureau de change : Aéroport François Duvalier
Agence du Cap-Haitien, 17 Boulevard Tel : 2-0800 l.

VALERIO CANEZ & CO.

Port-au-Prince, Haiti W.i.

Cable: VALCANEZ Telephone: 2-0636 Boite Postale: 243

DISTRIBUTEUR DES PRODUITS

GENERAL ELECTRIC

International

General Electric Co Inc.

Filtres et Accessoires pour piscine de Miller Associates - Miami

Radios

Hi - Fidelity

Freezers

Réfrigérateurs

Cuisinières Electriques

Chauffe-Eau

Moteurs

Appareils de climatisation

Appareils Rayons - X

Appareils Thérapeutiques

Stérilisateurs

Metabolor

Tables et Lampes d'opération

Matériel Electrique

Lustres et Appliques Electriques

E.I. Dupont de Nemours

& CO. INC.

Films de Rayons - X

Produits Chimiques

Biaupunkt-Werke

Radio-Phono Radio Auto

Winpower Mig. Co.

Générateurs Diesel et Gazoline

The Permunt Co.

Appareil de Purification d'eau

Ampex Corporation

Magnetophone Stéréophonique

UN STYLE, UNE DIMENSION

A LA MESURE

DU BUDGET DE TOUTE FAMILLE

LES REFRIGERATEURS GENERAL ELECTRIC

VALERIO CANEZ ET CO: distributeur pour Haiti



L'ILE DU SOLEIL
QUI JOINT
AU CHARME DU VIEUX MONDE
TOUT LE PITTORESQUE
INCOMPARABLE DES TROPIQUES

des vacances agréables
Une cure de repos près de la mer
où à la montagne
Des excursions toujours intéressantes :

HAITI
LA REPUBLIQUE DE LANGUE
FRANCAISE DU NOUVEAU MONDE

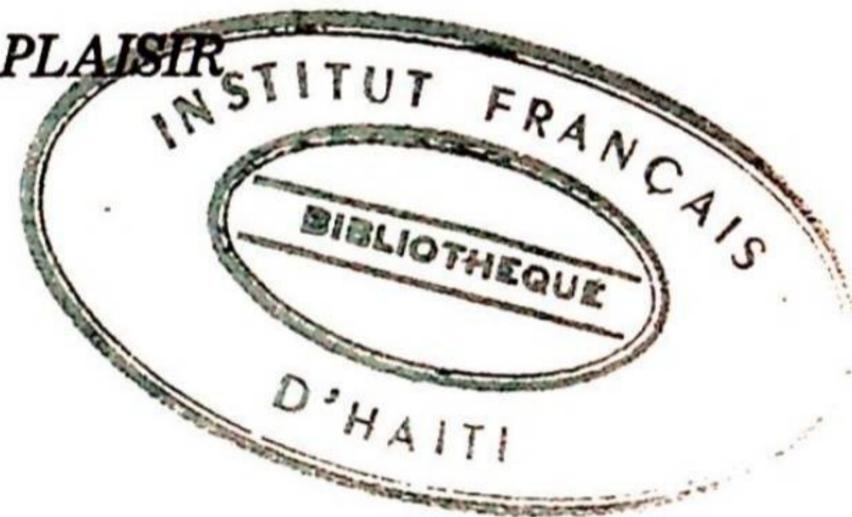
Pour tous renseignements :
Le Département du Tourisme
Port-au-Prince, Haiti

Christophe Charles :

PROSIES POUR UNE ECRITURE NOUVE

I

COSMONAUTES DU PLAISIR



L'avenue Magny un dimanche de carnaval les motocyclettes dévergondées les seins de Pharnélise lunes mûres prêtes à tomber sur ma tête et m'éclabousser de leurs sangs bleus Port-au-Prince ce matin une grouillade au ralenti et les gens filent se faufilent comme des spermatozoides les voleurs de banques les saltimbanques le marathon de l'obscène les saintes y touchent les saintes nitouches ceinture de chair et seins-oiseaux lèvres-pulpes lèvres-poulpes éjaculent dans leurs culottes à l'unisson alunissons cosmonautes du plaisir nous sommes les baroudeurs de la joie donne ô madone ton corps crispé ô Donne Pharnélise de mon coeur Je veux prendre ta chair nue dans ma bouche d'enfant frustré ce matin de carnaval les voitures font un bruit d'enfer à l'avenue Magny et je rêve Christoxygène

UTILISEZ LES CHAISES
"THONET"
DE QUALITE SUPERIEURE
EN VENTE A LA "TIPCO"
PLACE GEFFRARD

Achetez à la S H E I C A ou à la T I P C O : Mosaïques,
Céramiques, les plus jolis coloris.

Machines à coudre LA MADONA parmi les toutes meil-
leures sur place.

Plus de «black out» grâce aux lampes à Kerosène 200,
350 et 500 bougies en vente à la TIPCO, Place Geffrard.

A NEW YORK



MET EN SERVICE L' AEROGARE
LE PLUS
EFFICACE DU MONDE
VOUS NE FAITES QU' Y PASSER
AVEC L' AEROGARE PAN AM
VOUS EVITEZ KENNEDY AIRPORT

V



le Centre d'art

BERCEAU DE L'ART HAITIEN

vous invite à visiter son Exposition de Tableaux
et d'objets d'art.

Un accueil sympathique est réservé à chaque visiteur.

D' AVANCE BIENVENUE A TOUS

Grillea.

AGENCE DE VOYAGES

55, Avenue Marie Jeanne,
Cité de l'Exposition
Port-au-Prince, Haiti

IBO TOURS

Commerçants, Etudiants, Résidents, Touristes pour un service rapide, pour un voyage sans problème, voyez IBO TOURS où un personnel courtois et entraîné vous aidera à éliminer tous vos soucis.

IBO – TOURS : Compétence – Sérieux – Rapidité.

la Boite à Musique

RAOUL DENIS

149, RUE DANTES DESTOUCHES:

Le plus grand choix de musique enregistrée sur disques, cassettes, cartouches :

- Musique Classique, de danse, de folklore et de variétés (Haitienne, Française, Américaine, latino-Américaine)
- Poésie, Théâtre, Diction
- Instrument de musique Yamaha : Pianos, Orgues Guitares

Appareils de reproduction sonore de grandes marques.



POUR UNE LECTURE DE

« DEZAFI »

S'il fallait désigner un écrivain de l'année, le choix se porterait sans nul doute sur le romancier et homme de théâtre Frankétienne dont la controversiale pièce en créole «Pèlin Tèt» a tenu l'affiche pendant une vingtaine de représentations, à guichets fermés. Nous nous proposons de publier dans notre numéro double de décembre des extraits de cette troisième oeuvre créole de Frankétienne, la plus populaire et la plus engagée de l'auteur d'Ultravocal. On y retrouve des thèmes chers à Frankétienne : l'exil, la zombification et la mystification organisée d'un peuple, thèmes qu'on retrouve aussi dans le premier roman créole de l'auteur, «Dézafi». Une jeune critique, Michaëlle Lafontant Médard propose aujourd'hui une interprétation intéressante, très personnelle et qui sera probablement très discutée, de ce roman dont l'expression puissante, touffue, foisonnante est encore inégalée en littérature créole.

PAR
MICHAELLE LAFONTANT MEDARD (1)

La littérature haïtienne d'expression créole n'a pas toujours bénéficié de la grande vogue qu'on lui connaît aujourd'hui. Il fut un temps où ils étaient rares, ceux qui osaient affronter les foudres du Bovarysme culturel et s'adonner à la production d'oeuvres en vernaculaire ! Lors, les talents et les capacités intellectuelles semblaient ne pouvoir se manifester que par le truchement du français et se mesuraient seulement par la maîtrise avec laquelle on maniait cette langue.

Hommage soit rendu aux pionniers de la littérature créole — Jules Faine, Fernand Pressoir, Félix Morisseau Leroy, Frank Fouché, Rassoul Labuchin qui jetèrent la première pierre dans l'aventure (combien hasardeuse et audacieuse à l'époque !) que représente la bataille pour augmenter le prestige de la langue nationale populaire ! La floraison d'oeuvres littéraires en créole à laquelle nous assistons doit beaucoup à ces pionniers qui ont su rester fidèles à leurs convictions dans un contexte souvent réprobateur, hostile.

(1) Auteur de deux recueils de poèmes «Brume de Printemps» (Port au Prince, Imprimerie Rodriguez, 1964) et «Pour que renaisse ma Quisqueya» (Port au Prince, Imprimerie Gaston, 1968), d'une nouvelle poétique «Le Ficus» en collaboration avec Rassoul Labuchin (P au P. Imprimerie Théodore, 1971). Michaëlle Lafontant Médard est aussi, sous le pseudonyme de Marguerite Deschamps, l'auteur de deux textes critiques «A la découverte de Rassoul Labuchin, poète du réalisme merveilleux» (1974) et «Clés pour Charades Haïtiennes de Roger Gaillard» (1975)

CONJUNCTION, Revue Franco-Haïtienne

«Dézafi», le premier né de la littérature romanesque créole s'inscrit dans le cadre des efforts déployés par tous ceux qui ont misé sur le triomphe et l'épanouissement de notre langue populaire. Et la lecture de «Dézafi» que nous proposons au lecteur se veut un modeste apport à la grande bataille que mènent ceux qui pensent que la défense du patrimoine culturel d'un peuple passe par la valorisation de sa langue populaire.

RESUME DU TEXTE

La sécheresse n'a point élu domicile sur les terres de Bois-Neuf et nulle querelle de famille ne divise les habitants. Pourtant, cette communauté égrenne son chapelet de misère dans la fraîcheur des paysages et la fécondité du sol. Quelle plaie ravage la face de ce coin de paradis perdu ?

La mort étend ses racines tentaculaires sur tout ce qui vit. Sintil, autour du poteau-mitan de son péristyle qui abrite toute une armée de zombis, règne en maître. Tout est soumission autour de lui. Le fouet de Zofer, son second, terrasse sans pitié toute velléité de contestation, tandis que Siltana, sa fille, a l'interdiction formelle de distribuer aux zombis un seul grain du sel libérateur (1).

Toute la population de Bois-Neuf subit les cruautés de Sintil. Mais la grande armée des zombis vit l'expérience sanglante dans toute sa rigueur. Siltana évalue la dureté de la situation en voyant souffrir Klodonis, son élu, zombifié lui aussi par Sintil. La fille du houngan finira par lui prodiguer le sel qui le libérera. Klodonis délivrera aussi les autres zombis, ses frères d'infortune et tous se porteront avec le concours des habitants de Bois-Neuf à la recherche de Sintil qu'ils extermineront.

Contrairement à la légende biblique qui fait de la femme la responsable du pé-

(1) Dans la mythologie vodou, le sel a la propriété de ramener à la réalité les zombis, les morts vivants.

... originel, ce sont les portes d'un monde libérateur que Siltana ouvrira à l'humanité souffrante de Bois-Neuf, tout comme le Prométhée de la Légende trahissant la gente céleste prodiguait au genre humain le feu rédempteur. Mais on ne lui en saura pas gré !

L'ancien monde de l'oppression symbolisé par Sintil et son clan disparaît : un homme et une femme, deux enfants, se trouvent à la tête de la source pour présider à la naissance d'une nouvelle génération d'hommes, maîtres de chaque goutte de leur sueur.

STRUCTURE DU ROMAN

Le roman se divise en trois parties et à l'intérieur de chacune d'elles le développement revêt deux dimensions. Parallèlement à l'intrigue proprement dite, prend corps un monologue intérieur, à double volet : d'une part, la voix de la résignation et d'autre part, la voix de la révolte intériorisée qui cherche à percer au grand jour. L'extériorisation de la révolte se concrétisera avec la «résurrection» de Klodonis et automatiquement la voix intérieure celle de la révolte l'emportera. Dès lors, dans le roman, le verbe ne présentera plus qu'une dimension. Le monologue deviendra clameur. Ce qui mijotait dans l'ombre éclatera en pleine lumière.

Dans le texte, le monologue est conçu comme une nécessité impérieuse :

*«Nap viv youn tan san lanvè, san landouat. Pou mémoua, nou doué palé
at: let-nou lan chak kalfou anvan nou piké dévan».*

(Nous vivons un temps sans dessus-dessous. Pour ne pas perdre mémoire, nous devons nous entretenir avec nous-même à chaque carrefour, avant de poursuivre notre route).

PREMIERE PARTIE.

«Dézafi kayé, kò misik frapé. Nap chèché sou ki pié pou nou dansé»

(La joute se prépare. Les musiciens sont en scène. Nous cherchons une voix d'accès).

Description de la réalité concomitante au Dézafi où prédomine Sintil. La routine de la vie quotidienne endort les consciences et crée une accoutumance à tout ce qui asservit l'homme et le ravale au niveau de la bête.

La première situation à laquelle nous sommes confrontée : celle du chef de cité, Sintil. Il nous apparaît encadré de Siltana (sa fille) et de Zofer (son aide de camp). Cette trinité qui a droit de vie et de mort sur les zombis, sur la population de Bois-Neuf, n'évoque-t-elle pas la Sainte alliance : **Pouvoir -- Eglise -- Armée ?**

La présentation de ces trois personnages nous renseigne sur la **hiérarchie** existant au sein de la trinité. Le Chef, Sintil «*Karé kò-li sou youn fotèy*» (p.14) Siltana ... «*chita adouat, sou youn chèz pay*» (p. 14) Zofer «*Kampé tou rèd ak youn fouèt Kach*» (p. 14).

Sintil s'installe dans un fauteuil. Siltana s'assied à sa droite sur **une chaise** de paille; et Zofer reste debout, tout droit, avec un fouet à la main.

L'expression «*KARE KO -LI*» signifie «se mettre à son aise, s'installer dans son fief, prendre des airs d'arrogance», nous indique bien que Sintil est investi d'autorité. De plus, Sintil trône dans un fauteuil, siège commode, et aussi siège des «ayant-droits». Il incarne donc le Pouvoir...

Siltana ne se situe pas sur le même échelon que Zofer. Le verbe «*Chita*» fait ressortir sa place plutôt intermédiaire entre Sintil et Zofer. En effet, si elle n'est pas installée à son aise dans un confortable fauteuil, elle bénéficie au moins de «*Youn chèz pay*» (une chaise de paille). C'est elle la gardienne préposée au maintien de l'obscurité dans l'âme des morts-vivant.

Zofer, le troisième personnage de la Trinité semble condamné à rester «*Kampé*» (debout) et en plus «*Tou rèd*», ce détail soulignant sa position figée, posi-

tion n'admettant aucune molesse. Il a donc la rigidité propre à l'Instrument de répression (L'armée) indispensable à la survie et à la sécurité du Pouvoir.

CARACTERE AUTOCRATIQUE DU POUVOIR DE SINTIL

Le pouvoir de Sintil ne souffre aucun partage. Siltana et Zofer quoique représentant chacun une force dans le système de domination, sont subjugués par la toute-puissance du houngan. S'ils occupent par rapport aux zombis une position privilégiée, ils demeurent de simples instruments manipulés par Sintil. D'ailleurs, celui-ci n'affirme-t-il pas :

«Sèl toro lan savann-nan sé mouin» (p. 15)

(Je suis le seul taureau qui fait la loi dans cette savanne)

Et face à ses dicta, Siltana et Zofer acquiescent toujours par un servile «*Oui papa*», «*Oui mèt*» qui s'apparente au «*Oui ouan*» des zombis. Cela ne met-il pas en évidence le caractère autocratique du pouvoir de Sintil ? Ce trait explique d'ailleurs la trahison de Siltana, comme le silence complice de Zofer à propos des amours clandestines qui s'ébauchent au sein du hounfort. La suprématie d'un élément de la Trinité sur les deux autres crée un climat de tension devant déboucher sur l'effondrement de l'ensemble.

Le pouvoir autocratique de Sintil porte dans son sein les germes de son auto destruction. Siltana n'hésite pas à avouer son insatisfaction à Klodonis pour le convaincre de sa sincérité :

«Map soufri, mouin bouké ak Sintil. Mouin bouké ak Zofer...» (p. 139)

(Je souffre. J'en ai marre de Sintil. J'en ai marre de Zofer).

Le dégoût s'installe si fort en Siltana qu'elle arrive à proposer une alliance à Klodonis :

«Nou lan lanfè. Moin bouké. Annou chapé poul nous ansan-m. An-nou alé louin ! An-nou téri lòt koté ! Louin, louin» (p. 283).

(Nous sommes dans un enfer. J'en ai marre. Fuyons ensemble. Allons-nous en au loin. Allons ailleurs ! Loin, loin).

Ne pourrait-on pas relever aussi une certaine insatisfaction chez Zofer ? Le sentiment d'avoir été frustré de privilèges auxquels il croit avoir droit et dont Sintil est le seul à profiter : *«Sé dat m-ap férayé nan lakou-a. Mouin toujou rété bèk sèch...» (p. 287)*

(Ça fait longtemps que je me tue à la besogne, ici. Sans jamais récolter la moindre miette).

Ces divergences au sein de la Trinité Sintil-Siltana-Zofer expliquent le silence complice de Zofer, et le geste précipité de Siltana qui en libérant Klodonis, sape les fondements du pouvoir tyrannique et arbitraire de Sintil.

Parallèlement au drame de Bois-Neuf, se déroule un autre drame : celui de Gédéon et de sa vieille et mystérieuse maison.

Nul doute que la maison de Gédéon se situe à Port-au-Prince (p. 21) dans un des quartiers environnant l'Eglise du Sacré-Coeur (p. 32) Cette antiquité s'incruste entre un manguier préparant ses premières fleurs (renouveau) et un gros mapou dont les feuilles tombent une à une (déchéance). Au fond d'une vieille cour, sous l'action des vents, la vieille maison penche tantôt à droite, tantôt à gauche. De plus, le maître de céans est un vieillard qui n'est pas des plus commodes. D'ailleurs, comment s'attendre à la bienveillance dans un cadre si lugubre :

«Piès lamp pa janm lumin,.. tout pòt ak fenèt toujou byin fèmin» (p. 23)

(Jamais une lampe allumée; les portes et les fenêtres toujours bien closes).

Dans cette maison, tout comme à Bois-Neuf se déroule un drame : Rita, es-

clave de Gédéon y mène une vie misérable à laquelle elle voudrait bien échapper. Témoins, les rêveries auxquelles elle s'adonne sur le chemin du marché de la Croix-des-Bossales. Son enfance frustrée cherche un échappatoire :

«Gin défoua, Rita gadé timoun parey-li kap joué nan lari. Kè-li pran ponpé»

(Parfois, le coeur de Rita se met à palpiter, en voyant les enfants de son âge jouer dans la rue).

Les lettres des pancartes qu'elle ne déchiffre pas lui semblent un monde féérique où règne la majestueuse Simbi. La déesse des Eaux l'acceptera-t-elle dans son royaume paradisiaque malgré son ignorance ?

«Apran trasé vèvé sou papier. Lè sa-a m-a mété-ou sou do-mouin, m-a minnin-ou lan palè-mouin»

(Apprends à lire et à écrire. Alors je te mettrai sur mon dos et t'introduirai dans mon palais).

Tout comme les zombis de Sintil souffrent de la privation de sel, Rita aspire à la connaissance des vèvé écrits, sa seule chance puisque l'ignorance constitue un obstacle à la découverte d'une stratégie menant à la victoire.

«Ou ta sispann gadé lan boutèy noua, ou ta konnin sou ki pié pou dansé»
(p. 60).

(Si tu sortais de l'ignorance, tu saurais que faire).

Aux misères de Rita succèdent l'exode de Gaston et la zombification de Klondonis. A Bois-Neuf, Gaston récolte les remontrances de sa tante Louizina qui se plaint de supporter seule les travaux du ménage (p. 45) Gaston aspire à un mieux être, mais il croit que son bonheur est ailleurs (p.46-47). La chance lui souriant, Gaston gagne au jeu de dés et prend le chemin de Port-au-Prince, croyant trouver la solution de ses problèmes. Son arrivée à la capitale produit sur lui l'effet que

l'absorption du sel provoquera sur Klodonis : le vertige. Il voit d'un coup la différence entre deux mondes : celui des ayant -droits et celui des démunis (p. 103) Comme ces derniers, il connaîtra le chômage, la faim. Une ouvrière lui enlèvera ses dernières illusions : Port-au-Prince est loin d'être le paradis qu'il croyait (p. 124-125). Alors, Gaston rêve de retourner à son point de départ, Bois-Neuf (p. 137). Mais, en fait, il refuse d'y revenir puisqu'il se pose des conditions chimériques :

«Tounin youn jou lan pay-li, ak bonkou lajan, al viv tankou zotobré»

(Retourner un jour dans son pays avec beaucoup d'argent pour vivre comme un chef).

Avant la présentation de Klodonis, les zombis étaient pour nous des anonymes. L'auteur nous fait vivre à travers ce personnage la première expérience de zombification, exprimée avec détails dans le texte. Nous suivons Klodonis de sa sortie du cimetière à son entrée au péristyle. Il sort d'une tombe pour entrer dans une autre. Les moyens utilisés pour abrutir les morts-vivants nous sont présentés avec crudité : la torture, la privation de sel, l'interdiction de la parole articulée.

DEUXIEME PARTIE

«Kokinn dézafi-Parôl alagouj-Parôl andaki».

(Extraordinaire joute. Enigmes et révélations).

Alors que la première partie du roman ne comprend que de vagues allusions au dézafi, la seconde au contraire, en fait sa toile de fond.

Dézafi grandiose dont les dix rencontres (dix boulay) s'échelonnent entrecoupées par les tranches des différentes intrigues ébauchées dans la première partie du roman.

NUMERO 140

Première rencontre. - Sintil s'installe en maître et Seigneur dans sa gaguère. Un peuple grouillant s'y précipite aussi. L'atmosphère n'est pas saine, les normes du jeu n'étant presque jamais respectées :

« *Yo sitiré amatè karé pintadi-n lan gagè-a gin lésé grinnin* » (p. 152)

(On tolère dans la gaguère les amateurs qui trichent. Il y a du laisser aller).

D'ailleurs les lieux sont piégés :

« *Pouagraté lan gagè-a. Nous pa rété anplas pou nou pas pran nan lak* ». (p. 154)

(Du pois qui gratte dans la gaguère. Nous ne restons pas en place pour ne pas donner dans le piège).

Deuxième rencontre.— Les joueurs se lancent dans de gros paris. On s'excite à l'intérieur et à l'extérieur de la gaguère.

Troisième rencontre.— Bagarres. Mais le découragement n'atteint pas l'audacieux :

« *Baptisman sou Kariann pa fasil anfalé* » (p. 160)

Les constructions assises sur le roc ne s'effondrent pas facilement.

Quatrième et cinquième rencontre.— Perte de nombreux amateurs. Débâcle générale :

« *Nou té joué sou mové kòk, nou motifié* » (p. 179)

(Nous avons misés sur un mauvais coq; nous nous en repentons).

Sixième rencontre. - La persévérance.

Septième rencontre.— Pagaille générale. La balance penche d'un autre côté :

« *Yo fésé youn choukèt larouzé atè* » (p. 197)

(On vient de faire mordre la poussière à un garde champêtre).

S'agirait-il d'une simple désunion dans le camp ennemi.

« *Amatè matlôt jouré lan mitan gagè. Younn ap détripé lô*t » (p. 202).

(Des amateurs rivaux s'apostrophent au milieu de la gaguère. Ils s'entre-

déchirent).

Huitième rencontre.— La lutte continue. D'ailleurs, ça n'a rien d'étonnant !

«Dépi nou fèt, nap défèt né gagann, n-ap démaré kòd zorin. Lè nou bouké, nou boukanté plas younn ak lòt. Konsa nou pran souf» (p.220).

(Depuis notre naissance, nous confrontons des difficultés. Quand survient la fatigue, nous ne faisons que changer de place l'un avec l'autre. Ainsi nous nous reposons).

Neuvième rencontre.— Protestation contre les coquineries.

Le deuxième chapitre prend fin au commencement de la dixième rencontre dont on ne nous dit pas grand chose.

Saurons-nous par la suite le dénouement de ce dixième tournoi ?

Dans ce chapitre, s'il y a parfois des allusions à Rita-Gédéon, Pin Kris-Gaston, l'intrigue se concentre à Bois-Neuf, théâtre où se joue la destinée des principaux personnages du roman.

TROISIEME CHAPITRE

«Trois ponyin sèl ap fonn lan youn bòn m dlo cho»

(Trois poignées de sel mijotant dans une marmite d'eau chaude).

Le Dézafi se poursuit mais le drame touche à sa fin. A Bois-Neuf comme à Port-au-Prince. Le martyr de Rita s'achève avec la mort de Gédéon. Gaston perdant son seul soutien Pin Kris, reprend le chemin de Bois-Neuf qui est alors en pleine crise. Jérôme enfin libéré lance aux Bois-Nouveaux un message de Lumière.

CARACTÈRE DE L'INTRIGUE

Dès les toutes premières pages du roman, le lecteur est introduit dans un monde terrifiant où l'être humain se trouve perdu dans des labyrinthes insondables. Une voix s'élève pourtant au milieu de ce cimetière de vivants pour témoigner au nom de la multitude silencieuse :

*«Kilès pami-nou kap viv tout bon ? Kilès ?
Koté nou pralé ? Ki bò nou vlé alé ?»*

(Lequel d'entre nous vit réellement ? Lequel ? Où allons-nous ? Savons-nous où nous voulons aller au juste ?)

Ce coryphée, organe de la conscience collective s'interroge :

*«Kilès ki tanàé sa nou dit ?
Kilès ki chèché konprann sa nou vlé di»»*

(Qui arrive à capter notre message ? Qui cherche à déchiffrer l'énigme ?)

Dans le langage du coryphée nous avons noté une opposition profonde entre le «nou» et le «yo».

Le «nou» où se trouve inclus le coryphée représente une population ayant des revendications propres, précises.

«Youn division mounn tout kalité, anfourayé jé klè lan youn rèv san lanvè san landouat».

(Une population se perd dans un rêve macabre sans queue ni tête).

Le «nou» charrie l'examen de conscience des opprimés :

«Nou pèdi lan chémin kouasé»

(Nous nous sommes perdus en chemin difficile).

L'inefficacité de l'action est ici soulignée : *«Nous plédé babié. Nous palé ak tèt-nou lan youn tan kaliko»*

(Nous marmotons. Monologuons. En un rien de temps, notre monologue devient délire).

Cette déficience provoque une action préventive rendue possible par la timidité des moyens d'approche du «nou» :

«Yo pito di nou manké pliziè fèy, yo présé fèmin bouch-nou».

(Ils préfèrent affirmer que nous sommes fous et s'empressent de nous faire taire).

Le réquisitoire de la souffrance, des injustices du «nou» éclate en trémolo :

«Lavi kòché-nou»

«Nou dépalé. Epi nou fèmin bouch-nou»

«Nou rédi travay épi nou pa mangé»

«Nou dòmi anba pon»

«Nou banann. Nou pa jouin youn lossiè».

(La vie nous a écorché vif. Nous délirons et puis nous fermons la bouche. Nous travaillons et n'avons rien à manger. Nous dormons sous les ponts. Nous sommes perdus. Nous ne récoltons rien du butin).

Le coryphée dénonce l'auteur de tant d'injustices, de son doigt accusateur, il nous signale le «yo» :

«Yo déchèpiyé kay-nou»

«Yo aprann bay panzou»

«Yo krabinnin nou»

«Yo rapé mangé lan bouch-nou»

«Yo digué-nou»

«Yo bimin-nou»

«Yo frapé-nou lan maling-lan»

(p. 25-26-72)

(Ils mettent notre maison à sec.

S'emparent de nos biens

Nous massacrent.

Profiteurs.

Ils nous bousculent.

Nous battent.

Nous frappent en plein dans la blessure).

Que symbolise donc ce «yo» destructeur qui comme la tête-sans-corps de la légende ne sème que misères sur son chemin et impose partout la loi du Talion ? La force brutale ? Nous sommes tentés de conclure par l'affirmative en considérant de près les phrases suivantes :

«Yo fè maji ki pa rété ak magi. Sintil fè maji rèd pou zotobré» (p. 31)

«Choukèt larouzé toufounin vòlè poul (p. 31)», «yo chaviré figu youn vòlè poul ak sàbò».

(Ils font de la magie, de la grande magie. Sintil travaille durement pour les Chefs).

(Un garde-champêtre écrabouille la tête d'un voleur de poules. A force de giffles, ils finissent par abimer le visage d'un voleur de poules).

Jusqu'à la page 136, l'intrigue est fragmentée, entrecoupée par le monologue intérieur du coryphée narrateur. On se demande quelle relation existe entre Sintil et les zombis Gédéon et Rita jusqu'au moment (p. 35) où on découvre que Rita est originaire de Bois-Neuf. Alors, tout s'éclaire. Et quand nous voyons Gaston prendre le chemin de Port-au-Prince, nous ne pouvons nous empêcher de l'associer à Rita dans l'expérience malheureuse qu'ils vivent en milieu urbain.

Le récit non linéaire par rapport à l'espace et aux lieux décrits, l'est pourtant par le sens de l'évolution des personnages.

Le narrateur nous promène surtout à Bois-Neuf mais aussi à Port-au-Prince, dans les quartiers populaires et à Delmas. De plus, nous relevons des allusions à l'île de la Gonâve et à Nassau. Il y a donc diversification des lieux et de l'espace où évoluent les personnages, où se situe l'intrigue.

Mais, tous les personnages évoluent du présent vers le futur. Nous voyons se dérouler l'existence de Sintil, de l'époque de sa toute-puissance à celle de sa dé-

chéance; nous suivons Alibée de son indifférence jusqu'à son dynamisme; Jérôme de sa claustration à sa délivrance...

Le retour au passé n'existe pratiquement pas, s'il faut excepter quelques rares réminiscences de Klodonis, de Zofer et de Gaston.

Chez Gaston par exemple, l'évocation du passé se réduit à ces mots :

«Gaston sonjé Ravin-Sèch».

Pour Zofer, cette évocation bien que timide contient une appréciation du passé et du présent :

«Sé jodi m-ap sèvi fanmi-an san reproch. Sé dat m-ap férayé nan la-kou-a. Mouin toujou rété bèk sèch» (p. 286-287)

Dans le délire précédant sa «dézombification», Klodonis recouvrant enfin sa mémoire, revit son enfance, son adolescence, comme aussi les derniers moments de sa lucidité avant de tomber dans le piège de Sintil.

LES PERSONNAGES ET LEUR REALITE

Mince se révèle l'épaisseur psychologique de la plupart des personnages du roman. Beaucoup d'entre eux ne présentent aucun intérêt par eux-mêmes et ne semblent exister que pour permettre à l'auteur de développer ses thèses, de donner un support à son symbole : la zombification.

SINTIL : Il est l'un des rares personnages du roman que l'on pourrait contester quand à ce que le romancier aurait voulu qu'il soit. Nous savons que Sintil est un houngan de la main gauche . Il ne parle que pour donner des ordres soit à Siltana, sa fille; soit à Zofer, son second, soit à Klodonis le nouveau zombi du péristyle, soit à l'assemblée des zombis.

Dans son hounfort, Sintil ne préside à aucune cérémonie et les rares gestes rituels qu'il accomplit auraient pu ne pas être notés parce que détachés du contexte de la cérémonie vodou. Sintil avale trois gorgées de tafia avant de parler aux zombis, avance et recule devant le poto-mitan en secouant l'asson. Après la capture de Klodonis, Sintil pénètre dans le hounfort, secoue l'asson, trace des vèvé devant la porte et s'en revient avec le visage transformé (p. 133).

La fonction de Sintil, houngan, se réduit donc à bien peu de choses. Il est présenté comme un être continuellement lucide que nous ne voyons jamais possédé par un loa, un mystère quelconque. La vie dans le hounfort se résume aussi à presque rien. Zofer, Siltana et les zombis sont les seuls personnes qui y vivent apparemment. Où sont les hounsi ? Les tambours existent-ils dans ce hounfort ?

C'est seulement par d'autres personnages que nous apprenons quelques unes des actions de Sintil. Alibée nous rapporte que le houngan a tué boss Odilon et le fou Oktilis ; Kamélo, que Sintil a ordonné à Zofer de semer du poivre dans la gaguère (p. 116). Même en qualité de père, Sintil nous semble irréel, ses sentiments paternels se confondant avec ceux de l'amant. Nous sommes renseignés sur un fait important du comportement de Sintil. Il nourrit pour Siltana un amour incestueux :

«Sintil s'approcha de Siltana. Il lui caressa les cheveux, joua du doigt dans ses oreilles, lui prit le visage et l'embrassa sur la bouche. Un long baiser. Le baiser de la peur. Il la pressa sur son coeur. Sintil la fit asseoir sur un divan de bois d'acajou». (Traduction de la p. 99).

Le second indice de l'inceste semble plus convainquant :

«Elle avait perdu le sommeil. Chaque fois que Sintil s'approchait de son lit pour la caresser, c'était pour elle une misère, une souffrance indicible. Elle geignait, prétextant des douleurs au ventre (comprenez : douleurs de la menstruation). Elle se raidissait. Sintil était fou de colère. Sintil ne pouvait rien comprendre à cela». (Traduction de la page 138).

Pour refuser l'acte qu'elle réproouve sans doute depuis l'arrivée de Klodonis au hounfort, Siltana simule d'affreuses douleurs au ventre.

La population de Bois-Neuf, les zombis, jusqu'à sa propre fille, Siltana, perçoivent Sintil comme un personnage nettement négatif. Prêtre obsédé, Sintil ravit aux habitants de la contrée leurs femmes. Il fait aussi la loi dans le Dézafi du village, utilisant coquinerie sur coquinerie pour léser les intérêts des paysans.

Le personnage est donc appréhendé par l'auteur en tant qu'opresseur plutôt qu'en qualité de prêtre du vodou. Serait-ce choix délibéré ou plutôt approche maladroite qui laisse dans l'ombre ce qui eût pu donner plus de relief à l'ensemble ? Ne sommes nous pas obligés de prendre Sintil et ses pratiques de zombification uniquement comme un symbole : celui d'une communauté muselée et réduite à l'impuissance par le fer et le sang. Il nous semble tout de même qu'une exploitation plus approfondie du vodou eût favorisé la vérité du symbole et donné ainsi au roman une dimension socio-culturelle plus large, augmentant ainsi son intérêt.

Si le hounfort nous semble nettement désaffecté, si les cérémonies du culte ont été soigneusement évitées, si nous ne sentons planer au sein du péristyle l'ombre d'aucun esprit tutélaire, si malgré l'asson, les poisons et les procédés de zombification, nous avons du mal à accepter Sintil comme houngan, les coordonnées psycho-sociologiques de cet état sont pourtant clairement notifiées.

Dans les campagnes surtout, la dignité de houngan s'accompagne parfois de celle plus profane de propriétaire terrien non-absentéiste. Les rapports paternalistes existant entre «gran-don» et paysans sans terre s'en trouvent sacralisés par l'exercice des fonctions de grand-prêtre du vodou. De ce fait, s'établissent presque spontanément, un élargissement des limites de la famille qui d'ailleurs se caractérise par la polygamie pour assurer la pérennité de la domination de classe.

Une preuve que Sintil appartient au monde des propriétaires : la monopoli-

sation qu'il fait de l'eau :

«Dlo lan lacou Sintil / . zombi gayé lan jadin-li / tout lòt abitan Bouanèf ap valé pousiè». (p. 163)

D'autres romans haïtiens exposent clairement le même problème. Dans «L'Héritage Sacré» Jean-Baptiste Cinéas donne des précisions sur le statut économique du célèbre houngan de «Trois-Miracles», Accélon Balthazar «l'incomparable - l'infaillible». «Trois-Miracles est le fief des Balthazar» (p. 19) «Ils purent acheter leur liberté et devenir propriétaires de ce domaine» (p. 52) où de générations en générations se transmet le privilège de régner sur le hounfort et de dominer le «lacou» rassemblant l'immense famille assurant l'exploitation des terres.

Jacques Stephen Alexis soulignait de son côté l'appartenance de classe de Papa Bois D'orme — vieux houngan célèbre et respecté de la Remembrance — qui destinait sa petite fille à l'ombrageux Gonaïbo.

Un autre aspect propre au monde des temples vodou dont les officiants constituent souvent un peuple de névrosés : la débauche.

Si les Loas reprochent à Accélon de «souiller leur maison avec des femmes», les clientes confiées à son expérience et à sa conscience professionnelle, Sintil, lui :

«vòlè fanm abitan» (Sintil fornique avec les femmes des paysans).
et leur donne rendez-vous hors du temple :

«Sintil bay fanm dizon anba mapou gra lannuit» (p. 298)

SILTANA. — Elle a vingt ans et s'occupe des zombis depuis cinq ans. Unique enfant de Sintil qui l'aime jusqu'à l'inceste (p.100). L'amour de Siltana pour Klodonis, le nouveau zombi du péristyle, bouleverse la vie de la jeune femme. Désormais elle souffrira dans sa chair toutes les tortures faites à Klodonis par Zofer. Incapable de concrétiser, pour le zombi cet amour impossible, elle réagit d'abord par le désespoir (p.135-136), le refus de l'inceste (p.138), sa colère éclate devant l'indifférence de Klodonis (p.141-165-187). Elle persiste à vouloir convaincre Klodonis (p. 174-181) ce qui éveille les soupçons de Zofer qui la surveil-

le (p. 198). Elle propose à Klodonis de fuir avec elle (p. 283). Zofer maître chanteur et amoureux survenant à ce moment précis essaie de la violer, elle le bouscule et ouvre à Klodonis les chemins de la vie. Eve salvatrice, elle reste quand-même victime de sa condition féminine, puisque Klodonis la rejettera :

«Li koupé Siltana youn patasouèl krazébrizé démantibiléblayividé» (p.295.

En libérant Klodonis, Siltana recherchait sa propre libération. Mais dans sa vigueur retrouvée, Klodonis refuse de l'intégrer dans le processus de libération. Siltana sera donc obligée de s'enfuir.

A aucun moment du récit, et même dans le monologue Siltana n'est évoquée par les autres personnages. Seul Alibée à la fin du roman nous annonce la fuite de la fille du houngan. Ce n'est que dans le péristyle — qu'elle ne quitte d'ailleurs jamais — que Siltana revêt une existence bien sensible. Aux yeux de la population, Siltana équivaut à un non-être. Sa fuite finale n'est rendue possible que par le fait que Siltana n'a jamais été perçue par la population de Bois-Neuf, comme un élément actif de l'appareil répressif. Ainsi a-t-elle pu passer inaperçue. En fait, Siltana n'a d'importance dans le roman que pour accomplir le geste de donner le sel à Klodonis; après quoi elle disparaît. Elle n'a plus sa raison d'être. Tout comme Rita disparaît après la mort de Gédéon. Pour justifier l'épisode Rita-Gédéon, l'auteur a utilisé un stratagème : il a forgé un lien de parenté entre Rita et Alibée. Sitôt l'épisode terminée, Rita rend dans l'ombre. On nous souligne seulement qu'elle était retournée à Bois-Neuf, chez son cousin Alibée.

Le roman aurait une toute autre allure si le visage de Siltana et celui de Rita n'avaient été si pâles, si on ne s'était empressé d'éliminer trop vite ces deux personnages. Qui sait, Dézafi aurait pu être le grand roman féministe de la littérature haïtienne. Ne pourrait-on pas dire au contraire que la femme y est terrassée; qu'elle est perçue comme élément négatif. Nous reviendrons plus loin sur cet aspect.

GASTON.— C'est le personnage sur lequel nous avons le plus de détails. Nous suivons son évolution jusqu'à son option finale.

L'indécision petite-bourgeoise imprègne fortement sa personnalité. Quand, lassé de chercher la poule aux œufs d'or, Gaston prendra le chemin de Bois-Neuf (p. 308) il s'arrêtera aux portes du village; voyant s'anéantir toute possibilité de domination et s'établir l'ère de l'égalité, du travail, il préférera prendre la fuite (p. 308-309) plutôt que de s'intégrer à la communauté des Bois-Nouveaux. Car, au fond, Gaston se plait dans le parasitisme : vivre aux crochets de Pi-nn Kris (p. 148); ou partir à l'aventure à la recherche d'une jarre d'or à la Gonâve (p. 150-160-194-236).

Le visage de Gaston domine celui des autres personnages du roman. Nous avons beaucoup d'informations sur sa vie et surtout sur sa vision du monde. S'il est à proprement parler un déclassé, s'il est devenu un élément du lumpen prolétariat, il présente aussi un aspect symbolique : la petite bourgeoisie aux positions ambiguës qui tantôt voudrait se mettre aux côtés du peuple (retour à Bois-Neuf), tantôt succombe à l'attraction des classes dominantes (résolution de retourner à Port-au-Prince), et qui finalement recule devant la construction par les masses d'une société plus juste et plus humaine où le parasitisme constitue un fléau à terrasser.

D'une certaine manière, il y a rapprochement entre Gaston et Siltana. Tous deux prennent la fuite. Ils n'ont pas leur place dans la nouvelle société : Gaston parce qu'il refuse de s'y intégrer; et Siltana parce qu'on la rejette (Klodonis).

KLODONIS.— Il est un zombi du péristyle de Sintil . Bien avant la capture de Klodonis, Sintil expliquait ainsi à ses premières victimes les raisons de leur supplice :

«Nous antré isit pou radiyès pèmèt» (p. 15)

(Vous êtes ici à cause de votre insolence).

De même , en conduisant Klodonis du cimetière au hounfort, Sintil, passant devant la maison des parents de la victime, lui dira :

«... Rélé manman-ou. Rélé papa-ou. Di yo ou ap pasé. Zonbi radiyès pèmèt».
(p. 122).

(Appelez votre mère. Appelez votre père. Dites-leur que vous passez. Zombi impertinent).

Et voilà comment Sintil présente Klodonis à Siltana : «*Sété youn poulin grinnin frékan, lè li té vanyan. Youn jinnonm granchiré, grandizè ki té konnin palé fransé pasé rat*». (p. 100)

(De son vivant, c'était un jeune arrogant. Un jeune pédant, un vantard qui maniait bien son français).

L'expression «*palé fransé pasé rat*» place Klodonis dans une couche privilégiée : celle des intellectuels. Rien dans le roman ne nous permet d'affirmer que les autres zombis sont comme Klodonis des intellectuels. Cependant, ce que nous savons, c'est que tous les zombis du péristyle avaient en commun leur insolence à vouloir contester le pouvoir de Sintil :

Avant sa zombification, Klodonis se détachant des masses dont il est issu, bravait seul la puissance de Sintil. Les habitants de Bois-Neuf applaudissaient en spectateurs. De même, ils assisteront en spectateurs à sa zombification. Ce n'est qu'après cette expérience, au moment de la résurrection des zombis que Klodonis pensera à s'unir aux habitants de Bois-Neuf :

«*Nou-minm, bouanouvo, nou doué meté tèt ansanm ak abitan*» (p. 303)
(Nous les Bois Nouveaux, nous devons nous unir aux habitants).

«*Latou, anpil abitan rékonèt Klodonis*» (p. 303).

(Aussitôt, beaucoup d'habitants acceptèrent de suivre Klodonis).

ALIBEE et JEROME.— Rude travailleur, Alibée accepte de cacher Jérôme que recherche Sintil. Il n'entrevoit pas encore la possibilité de se rebeller contre les injustices du houngan. Le houngan lui semble une citadelle inattaquable :

«Sintil est un voleur de terre, de bêtes, d'eau et de femmes. Il fait la loi à Bois-Neuf. Tous les paysans tremblent quand il parle. Son jardin est rempli de

morts; aux quatre coins de sa cour sont enterrés des morts; sous le péristyle, il a enterré des enfants vivants; les têtes de morts constituent la décoration de son hounfort; les chambres de sa maison sont remplies de zombis; des entrailles humaines sont suspendues sur les murs de sa cloture. Alors, que peut-on faire ?»

Attendre que la balance penche du bon côté. Jérôme reproche à Alibée son attentisme :

«Personne n'a protesté ? Personne n'a osé affronter Sintil ? Nul n'est entré dans le péristyle pour demander des règlements de compte ?»

Mais, ce que conteste Jérôme (l'attentisme), lui-même n'en est pas exempt. Ce n'est en effet qu'après la révolte des zombis qu'il se décidera à aller «boire une tasse de café amer avec Sintil».

LA SEXUALITE DANS «DEZAFI»

Il semblerait que la réalité sexuelle que vivent des personnages de «Dézafi» soit dans les normes courantes. Pourtant, en approfondissant le texte on se rend compte de la carence de ces situations ou de la sanction morale qui les entourent lorsqu'elles existent.

Nombreux sont les personnages qui par leur abstinence font office d'a-sexués. Gaston par l'absence totale d'aventure sexuelles dans sa vie, tant à Ravine Sèche qu'à Port-au-Prince. C'est d'autant plus frappant que Gaston constitue le personnage qui a été le plus approfondi par l'auteur. Gaston s'intéresse à tout sauf à la sexualité. Il fait le tour des bidonvilles de Port-au-Prince, tâte de tous les métiers, s'aventure jusqu'à La Gonâve à la recherche d'un trésor, se fait le chien de garde de Pi-nn Kris, mais à aucun moment ne s'est manifesté en tant qu'être sexué. Toute son énergie se mobilise vers un seul but : la recherche des pièces sonnantes :

«Gaston sèmanté l-ap déchouké youn ja lajan-doublon bò Lagonave. Ak youn

boul bolèt prémié lo» . (p.150)

(Gaston a juré de trouver une jarre de doublons près de la Gonave. Ainsi que le numéro qui gagnera le premier lot à la borlette).

L'exemple de Klodonis s'inscrit dans le même cadre. Durant sa période de zombification, que Klodonis ait été dans l'impossibilité absolue de s'adonner à une vie sexuelle, cela se comprend aisément. Que l'action se soit précipitée à un tel rythme que, après sa dézombification Klodonis se soit consacré corps et âme à la libération de ses frères de souffrance, cela se comprend encore. Mais rien ne nous permet d'affirmer que ce personnage ait eu une vie sexuelle antérieure à sa période de zombification. Aucune allusion à cet aspect de la vie de Klodonis. Et ce n'est pas une exception dans le cadre du roman.

Le paysan Alibée, lui aussi, observe une continence outrée. Sa vie se résume à travailler aux champs de l'aube au crépuscule puis à s'enfermer dans sa cabane, le soir, pour causer avec son ami Jérôme. Dans un cadre où règne la polygamie, cela paraît pour le moins surprenant.

Jérôme n'a lui non plus rien à voir avec la sexualité. A aucun moment du récit il n'évoque l'image d'une femme. Nous ne pouvons même pas parler de frustration sexuelle chez lui. Tout laisse à deviner que les choses de l'amour le laisse indifférent; qu'il n'a eu et ne pense ébaucher des relations sentimentales avec aucune femme.

Le teneur du jeu de dés, Fabi, échappe aussi à l'emprise d'Eros. Habite-t-il tout seul la maison attenante à la tonnelle de jeu? Tout le laisse à penser. Quand la situation se détériore à Bois-Neuf il s'enfuira à Nassau, aucun détail ne nous prouve qu'il avait de la famille.

Louisina, la tante de Gaston n'entretient aucune relation avec aucun homme du voisinage. Aussi est-elle seule au boulot :

«Séklé, planté, rouzé, sé mouin» . (p. 44)

(Sarcler, planter, arroser, c'est mon sort)

Kamélo auquel Filogène propose des aventures intéressées avec la marchande de fritures s'écriera outragé :

«Pa loté mouin ditou. Mouin pa lan konplotay ak piès mounn» (p.30)

(Ne me mêle pas à cette histoire. Je ne veux m'acoquiner à personne)

L'Inappétence sexuelle de ces différents personnages est frappante.

A côté de ces ascètes de facto, évoluent d'autres personnages de tendance tout à fait opposée : qui par la débauche et l'inceste; qui, par les tentatives de viol; qui, enfin par une séduction motivée par des intérêts mesquins. A ces derniers personnages, un trait commun : Ils cultivent des amours interdites, pour des raisons bien différentes d'ailleurs.

Chez Sintil, par exemple, nous retrouvons la débauche et l'inceste. En effet, il usurpe sur les droits des habitants et leur «vole» leur femme. Ces amours lui attireront donc malheur :

«Sintil bay fanm dizon anba mapou, gro lannuit, frizé kriyé malhè».

(Sintil prend rendez-vous avec des femmes sous le mapou en pleine nuit, les oiseaux du mauvaise augure crient au malheur).

D'autre part, le même Sintil entretient avec sa fille Siltana un amour incestueux.

Siltana elle, s'acharne à vouloir sensibiliser un impuissant; Klodonis. Son amour pour le nouveau zombi du péristyle est né du jour où la nudité du jeune homme lui a été révélée :

«Klodonis rété kanpé, toutouni, tèt bésé, dé bra pandjé. Siltana gadé grosè potorik gason-an; kè-li pran ponpé : li plédé gadé san rété. Tèt-li tonbé viré. Min li pa dékolé jé-li sou Klodonis.» (p. 132-133)

(Klodonis était debout, tout nu, la tête baissée et les deux bras pendants. Siltana examine la corpulence de ce gros garçon. Son coeur se mit à palpiter. Elle regardait Klodonis avec insistance. Elle eut le vertige mais elle continuait à le regarder).

Dès lors, elle n'aura de cesse qu'au jour où Klodonis prendra possession d'elle:

«Pran-mouin ! Pran mouin, Klodonis ! Kouché sou mouin. Déchalboré mouin ! Patinin mouin ! Prijé mouin !» (p. 140)

(Possèdes-moi ! Possède-moi, Klodonis! Couche toi sur moi ! Ecrases-moi ! Essores-moi !) (p. 140)

Et comme :

«Anyin pa maché. Klodonis rété délala, molian». (p. 141)

(Rien ne change. Klodonis reste inerte, sans réaction)

Elle n'hésitera pas à lui donner ce qu'il faut (le sel) pour le mettre en forme. Surtout après que Zofer l'aura menacée de tout révéler à Sintil.

La débauche du Pasteur Pi-nn Kris n'est pas moins odieuse que celle de Sintil.

«Pastè Pi-nn Kris gin gé sou tout sè protestan. Li pa janm sispann fougonnin fanm tokay-li. Tout lannuit, l-ap janbé lantouray».

(Le Pasteur Pin-Kris convoite toutes les soeurs protestantes, ses ouailles. Il ne peut s'empêcher de forniquer avec les femmes de son prochain. Toute les nuits, il traverse les clôtures !)

Ainsi n'échappera-t-il pas à son chatiment :

«Lan maché chat pint janbé lantouray tribò-babò, Pastè Pi-nn Kris monté sou youn résif. Abitid fougonnin fanm tokay-li pa janm dérasinin lan vinn-li. Gro-minui , youn frè protestan baré kinbé Pi-nn Kris ap grinpé mòn Sinayi. Kòlè fiel pété. Kabann anfalé. Manman poul krazé rak. Manchèt ralé. Tèt vol-

tijé. *Res-kadav Pi-nn Kris apiyé sou youn poto lantouray, bib kokonm-zonbi chiffonnin plaké lan fant janm-li*. (p. 278)

(Parce qu'il s'adonne à des amours clandestines en traversant les clôtures par-ci, par là, le Pasteur Pin-Kris confronte aujourd'hui de grandes difficultés. Il n'a pu se défaire de l'habitude de forniquer avec les femmes de son prochain. A minuit, un frère protestant surprit Pin-Kris en flagrant délit et se mit en colère. La femme arriva à s'enfuir. Le frère protestant tira sa machette et sauta la tête de Pin-Kris. Le corps du Pasteur resta sur un poto de la clôture, la bible mystificatrice chiffonnée entre ses jambes).

Concernant Zofer, on peut relever une tentative de viol faite sur Siltana :

«Zofè bité sou youn chouk boua, manké blayi sou fas. Li maché bouété, vansé tou pré potomitan-an, varé kilbité sou Siltana, fè rimay manyin tété. Siltana ralé kò-li ak répiyans; li tchoulé jouk lan papòt ounfò-a» (p. 285)

(Zofer trébucha sur une racine et faillit se casser la figure. Clopina tout près du potomitan et s'apprêtait à palper les seins de Siltana. Mais elle recula avec dégoût jusqu'au seuil du houmfort).

Toutes les aventures sexuelles sus-mentionnées, celle de Sintil, de Zofer, de Pin Kris, de Siltana se soldent soit par un échec, soit par l'anéantissement du personnage. Pour Siltana, l'attitude de Klodonis après sa résurrection constitue un échec retentissant :

«Li coupé Siltana youn patasouèl krazébrizédémantibiléblayividé». (p. 295)

En effet, Klodonis a rompu le seul fil qui attachait Siltana à la vie : l'espoir qu'elle plaçait en lui.

Tous les personnages qui dans le roman se sont adonnés à la fornification ont tous récolté la mort. Tout compte fait, Louizina est le seul mort qui n'ait eu rien à voir avec la sexualité.

Gaston, Klodonis, Jérôme, Alibée, Rita, Fabi, les survivants de cette hétacombe doivent leur salvation au fait qu'ils ne se sont pas lancés dans des aventures amoureuses. Cela ne saurait nous surprendre puisque :

«lanmou kolé kolé ak lanmò (p. 114)
(L'amour vit côte à côte avec la mort).

«Lanmou ak lanmò kouché sou minm kabann» (p. 114)
(L'amour et la mort partagent le même lit).

Si la fatalité frappe inexorablement l'AMOUR et ceux qui s'y réfugient, c'est seulement au niveau de l'acte et des acteurs humains que se circonscrit le tabou. Le baroque de la langue vient essentiellement de la profusion de termes qui renvoient à la sexualité avec toujours une idée de violence ou de douleur, toutes les fois qu'il s'agit de références humaines :

«Kilès ki dépatcha youn bò jadin-nou ?» (p. 25)
(Qui a-t-on eu près de notre jardin)

«Nap liyin machann fritay-la ansanm. Nap déchèpiyé ansanm. Nap dépatcha-l ansanm».

(Nous courtiŕerons ensemble la marchande de fritures. Nous la ruinerons ensemble. Ensemble nous l'aurons!).

Le verbe «dépatcha» renvoie à l'idée d'abuser sexuellement en employant des méthodes «fortes», plutôt que la douceur et la persuasion. (Surtout dans le premier exemple cité)

Même lorsque les relations concernent le couple Homme-Nature , les conséquences s'avèrent douloureuses :

«Nou fouré douètjoudanou nan fantzèklè, nou blésé» (p. 17)
(Introduisant notre index dans les interstices des éclairs, nous nous sommes blessés).

Toutes les fois, au contraire, qu'elle touche les relations Nature-Nature, l'Amour à l'abri de tout interdit peut librement s'épanouir :

«Branch boua makònin lan fon youn vié lakou koté vivan dé pié pasé raman»
p. 1)

(Les branches s'entrelacent au fond d'une vieille cour et il passe rarement des gens).

On remarquera que la race humaine jugée sans doute indigne, impure, est tenue à l'écart presque de ce cadre érotique.

Reportée sur les éléments de la nature, l'amour s'exprime dans une langue plus tendre

«Youn limiè fèb-fèb maré ak youn van lanmè pran KARESE branch boua, MIYONNIN fèy mango, CHATOUYET rido dèyè jalouzi » (p. 32)

(Une très faible lumière associée à une brise venant de la mer se met à caresser les branches, «mignoner» les feuilles des mangues, chatouiller les rideaux des persiennes).

Les rares fois où s'agissant d'Humains, la fonction sexuelle se présente sans agressivité, c'est lorsque les hommes se cachent derrière des ombres :

«Bò gran chemin, dé lonbray plòtonnin» (p. 45)

(Près du chemin, deux ombres s'entrelacent)

«Anba youn pié tamarin, dé lonbray makonin an chat-pint lan fènoua».
(p. 62)

(Sous un tamarinier deux ombres se blotissent en tapinois dans le noir)

La métaphore animale sur laquelle se ferme le roman, dénote bien la hantise de la pureté originelle, celle de la pré-adolescence :

«Youn ti-gason, youn ti fi, min lan min, pòtré dé toutrel, pral binyin ansanm lan tèt sous» (p. 312)

(Un garçonnet et une fillette main dans la main, semblables à deux tourterelles, vont se baigner à la tête de la source)

L'expression «comme deux tourterelles» symbolise ici : l'entente, l'harmonie, l'Amour parfait, qui ne peuvent fleurir, semble-t-il, que dans la pureté de l'enfance où sévit l'ignorance du sexe et de ses angoisses.

APPROCHE IDEOLOGIQUE

Le processus de libération de Bois-Neuf, les forces mobilisées pour accomplir cette geste, traduisent une ligne idéologique qui préside à l'équilibre du roman. Essayons à travers les trames du récit, à travers aussi les personnages, de dégager cette ligne.

L'atmosphère de terreur planant sur Bois-Neuf et l'imprégnant toute, engendre un sentiment d'impuissance qui paralyse tous. «Dézafi» ne se veut pas le roman de l'inaction, puisque Bois-Neuf arrivera à triompher de Sintil Mais, comment ?

Face aux injustices et aux cruautés du père de Siltana, les habitants de Ravine-Sèche demeurent impassibles. Personnes n'ose affronter le colosse et, encore moins son refuge, le péristyle. Non qu'on ne pâtisse de cette situation déplorable, mais par peur. Sintil est contesté, très fortement contesté, mais seulement au fond des coeurs, ou bien à l'abri de ses coups, dans le galata d'Alibée.

Une autre forme de réprobation passive : la fuite. Celle de Gaston à Port-au-Prince, celle de Fabi à Nassau. Aveu d'impuissance ! Les forces dévastatrices de la vie seraient-elles toutes puissantes ? Sintil n'aura pas seulement anéanti ceux qui travaillent dans ses marécages, mais toute la population de Bois-Neuf :

«Bouanèf desounin nèt». (p. 177)
(Bois-neuf est tout à fait maté)

Cette population ne se différencie pas essentiellement des «*Oui-Ouan*». Ces derniers ont été réduits en cet état, à cause de leur insolence, de leur refus d'accepter le mythe Sintil de leur vivant. Mais, les habitants de Bois-Neuf, subissent le mythe apparemment mais ils le contestent en leur for intérieur :

«Radiyahs-pèmèt pa gin pèsonn krintif, nou mèt pèdi nou fèk tanmin topé kok lan gagè, batisman sou karian pas fasil anfalé». (p 160)

(L'insolence, la contestation ne craignent personne. Quand bien même nous sommes vaincus, nous ne cesserons pas de présenter les coqs à la gaguère, pour lutter. Les constructions assises sur la pierre ne s'effondrent pas facilement).

A partir de cette déduction, ne pourrait-on pas affirmer que dans «*Dezafi*», Il y a superposition de deux types de zombification : celle effective de Klodonis, Mako etc ... d'une part; celle symbolique de la population de Ravine-Sèche.

La solution à tous les maux de Bois-Neuf, d'où vient-elle ?

Ces deux mondes de Zombis évoluent dans deux contextes différents. Les zombis réels évoluent dans le péristyle et dans les marécages; tandis que les habitants sont hors du circuit. Sintil n'étant pas seulement Grand-Prêtre du Vodou, mais aussi Grand Propriétaire, utilise les zombis pour cultiver ses marécages qui doivent être immenses :

«Katafal travay pou zonbi lan marékaj» (p.161).

«Klodonis ak tout lòt zonbi-yo lèvé travay, planté diri lan jadin marékaj, san palé, san bri, san kont, san nanm». (p. 135)

(Gros travail pour les zombis dans les marécages)

(Klodonis et tous les autres zombis se mettent au travail dès le jour dans les rizières, sans un mot, docilement)

Au sein du péristyle, les zombis constituent donc un monde à part, celui des exploités, qui reçoivent de Sintil ne serait-ce que de quoi survivre pour continuer

à faire fructifier les rizières du Gran-don (1).

La solution à la zombification de Bois-Neuf et de Ravine-Sèche (Zombification réelle et zombification symbolique) viendra-t-elle de ceux du dehors ou de ceux du dedans ?

Quelle soit l'optique sous lequel on l'envisage, cette solution, dans «Dezafi» viendra toujours du dehors.

Les Habitants de Bois-Neuf et de Ravine-Sèche sortiront de leur «Zombification seulement quand Klodonis et les autres zombis du marécage (ceux du dehors) dévaleront monts et ravins pour semer la pagaille dans le canton. Ils n'auront donc pas trouvé eux-mêmes le remède à leurs maux, mais on la leur aura donnée. Et, ils reçoivent ce don avec stupeur et éfaction :

«Abitan Bouanèf ak Ravin-Sèch sézi, zorey an tronpèt jé kalé, lévé, gadé suiv eskonbrit ak kè soté». (p. 303)

(Les habitants de Bois-Nèf et de Ravine-Sèche étonnés, l'oreille en trompette suivent l'évènement avec crainte).

Unis, ils s'en vont, engaillardis, de l'autre coté des rails :

«Min lan min, kolé-kolé yo dérapé djougan pou lòt bò ray». (p. 303).

Nul des habitants de Bois-Neuf et de Ravine-Sèche n'a su, n'a pu trouver la voie menant à la victoire. Ce n'est pourtant pas l'envie qui leur manquait. En témoignent leur assiduité aux dézafis, leur ténacité en dépit de leurs constants échecs. La solution (elle existait), il était en définitive impossible pour eux de la trouver. Ils auraient eu beau faire, toujours, c'est autrui qui la leur trouverait. Il y a comme une fatalité, dans «Dézafi», qui veut qu'il y ait toujours un

intermédiaire généreux chargé de présenter sur un plateau, les clés de toutes les énigmes, la délivrance pour qui la nécessite.

Ceci dit, la Libération de Klodonis et de ses frères n'échappe pas à cette fatalité.

Au sein du péristyle, fief de Sintil, les zombis ne subissent pas toujours sans réactions l'état d'asservissement où on les a réduits. Sintil en investissant Zofer d'autorité, reconnaît par là même la possibilité de révoltes

«Dépi youn zonbi manké fè rèklò, filangé po-li; moulin viann-li, krabinin zo-li, krazé tèt-li, jouk li tounin farin. Lèfini, bouè san-li». (p. 15)

(Au moindre signe d'insoumission d'un zombi, il faut taillarder sa peau, broyer sa chair, écrabouiller sa tête jusqu'à ce qu'elle se réduise en poudre. Puis, boire son sang).

Malgré les brimades de Zofer, les zombis se rebellent puisque :

«Sintil koupé lang youn zonbi ròklò»

«Youn jinn zonbi fè rimay sové youn jou, Zofè siyé tou dé janm-li ak youn goyinn rouyé/san kayé sou ròch galèt...» (p. 166)

«Dévan Sintil, youn zonbi fè radiyès palé, Zofè raché...» (p. 167)

(Sintil arracha la langue d'un zombi récalcitrant)

(Un jeune zombi tenta de s'évader, Zofer lui coupa les deux jambes avec une scie rouillée. Le sang se coagula sur les rochers).

(Devant Sintil, si un zombi ose parler, Zofer lui arrache les...)

Même privés de sel, les zombis manifestent le désir de s'exprimer comme des êtres normaux. Et cela suffit amplement à justifier les cruautés de Sintil et de Zofer.

Toute velléité de révolte étant systématiquement matée, on se demande comment les zombis du péristyle sortiraient jamais de leur «prison». La solution à

leur dilemme existe, mais, c'est du dehors qu'elle partira. Aucun des zombis du péristyle ne découvrira le sel, ne s'en emparera; aucun n'arrivera à la lucidité (Mako y arrive seulement quand tous les moyens lui manquent pour qu'elle devienne effective). Il faudra attendre la défection d'un membre de l'appareil répressif (Siltana) pour que la possibilité d'une rébellion se fasse jour. Klodonis n'est pas arrivé à trouver lui-même le sel rédempteur, il a fallu qu'il soit apporté par Siltana qui ne peut pas résister à sa folie d'amour. Le martyr de Klodonis et celui des autres zombis du péristyle, celui de tout Bois-Neuf, se serait perpétué aussi longtemps que durerait l'hésitation de Siltana à accomplir son geste Libérateur !

Faut-il donc se réjouir qu'il ait existé, faut-il souhaiter qu'il existe toujours à l'intérieur d'un péristyle «des zombis» pour qu'au moment voulu par le sort, ils puissent bénéficier de la sotte générosité de leurs bourreaux et aillent, chevaliers intrépides répandre la Libération aux quatre coins de leur canton ?

Les masses seraient-elles impuissantes à façonner, elles-mêmes, leur propre salvation ? Seraient-elles condamnées à se réfugier dans l'attente d'un hypothétique flanchement dans l'unité et l'équilibre des forces subjugantes, ce qui apporterait spontanément et forcément un changement dans les rapports de forces ? Ou, au contraire, nous suggère-t-on plutôt d'attendre le moment décisif de la défection d'une fraction des classes dirigeantes en faveur des masses, pour entreprendre avec succès toute tentative de Libération ?

Toujours est-il que Klodonis reste le leader de la Geste de Bois-Neuf. Il n'est arrivé à libérer ses frères que parce qu'il a su se faire aimer par l'un des éléments de la Trinité répressive (Siltana) !

LES THEMES

De l'ensemble du roman, se dégagent par leur fréquence dans les monologues, le triplet : L'Amour — La Mort; La Vie — La Mort; La Femme.

La Dualité : AMOUR — MORT

NUMERO 140

La perception première dénote un rapport d'équivalence, de commutativité :
«*Lanmou kolé, kolé ak lánmò*» (p. 114)
(L'amour et la Mort sont inséparables).

Ils gisent sous le même toit : aujourd'hui la douceur, demain les coups de griffes :

«*Lanmou ak lanmò kouché sou minm kabann : bel kozé dévan, grafouyin dè-yè*».

Cependant, comme les deux entités ne sont tout de même pas identiques, Il s'établit un rapport de complicité, une ligue infernale contre l'homme, ses souffrances, sa misère :

«*Lanmou blésé-nou fon; lanmò fè-nou grimas*» (p. 18)
(Victimes de l'amour, ironisés par la Mort).

Pourtant, la méfiance s'installe au sein de cette union. C'est qu'en réalité, l'alliance Amour-Mort n'est pas phénomène naturel, mais chose imposée. L'amour cherche à se libérer de la mort :

«*Lanmou chita an krapodinn ap véyé lanmò*» (p. 19)
(En tapinois, l'amour épie la mort).

Et l'homme est solidaire de cette lutte fratricide

«*Nou-minn, nou kinbé lonbray lanmò nan kòlèt, pou lanmou manyè pran souf*». (p. 255)

(Nous prenons l'ombre de la mort au collet pour permettre à l'amour de souffler).

L'amour refuse de sombrer dans la Mort :

«*Lanmou redong pou mouri*» (p. 256)
(L'amour a la vie dure).

La mort, puissance dévastatrice, épouse de la mer la fureur impétueuse :

«Lanmou ap levé lank; kinbé souf-nou pou lanmò pa rulé-nou désann»
(p. 217)

(L'amour est en partance, retenons notre souffle, pour que la mort ne nous attire dans son gouffre !)

LA VIE — LA MORT

L'association Vie-Mort exprime ici non la rencontre des contraires mais traduit plutôt un aspect de la culture Afro-Haitienne qui ne dissocie pas la mort de la vie. Le mythe du zombi, mort-vivant s'en trouve ainsi renforcé. La mort et la vie pouvant cohabiter, l'une n'excluant pas l'autre :

«Lavi ak lanmò marasa» (p. 216)

«Lavi ak lanmò maré lalo lan minm ounfò» (p. 218)

(La vie et la mort, deux soeurs jumelles.)

(La vie et la mort vont prêcher la chance au même hounfort).

Mais, la vie ne s'arrête pas de lutter contre la mort et l'homme ne reste pas indifférent à cette lutte :

«Chak jou, nou voyé bras dèyè rasi-n lanmò pou lavi pa néyé» (p. 263)

(Chaque jour, nous essayons de déraciner les lianes de la mort pour que la vie ne se noie pas)

Le mythe du zombi perpétue l'idée que la vie peut toujours triompher de la mort, que l'homme s'ouvre ainsi une fenêtre sur l'éternité.

LA FEMME

Les personnages féminins du roman, numériquement et fonctionnellement se trouvent de loin dépassés par leurs homologues masculins. Tante Louizina, Rita et Siltana se trouvent noyées dans la cohorte d'homme qui peuplent «Dézafi». De plus, deux de ces personnages : Louizina et Rita remplissent un rôle très secondaire dans le Roman. Au point qu'on pourrait les supprimer, sans dan-

ger de nuire à l'intrigue. En réalité, elles disparaissent sans que le lecteur s'en aperçoive. Siltana, tout en ayant une importance beaucoup plus grande ne représente pas un pion indispensable dans l'échafaudage. Si l'on supprimait ce personnage, une grande partie du roman demeurerait inchangée. Sintil et Zofer continueraient d'exister pour abrutir les zombis. Seule la conclusion du roman aurait pris une allure toute différente : Klodonis et ses frères verraient-ils jamais poindre l'aube de leur Libération ?

Chacun des personnages masculins remplit, au contraire, une fonction capitale.

Gaston et Fabi : la Preuve que la situation économique se dégrade à Bois-Neuf.

Jérôme et Alibée : symbole de la solidarité des habitants .

Pin-n Kris : l'hypocrisie religieuse des disciples de Calvin.

Filogène et Kamélo : le parasitisme du lumpen prolétariat.

Sintil : la force brutale qui anéantit les vies humaines.

Zofer : l'instrument aveugle au service de la force brutale. Sans ces deux derniers personnages, le roman s'effondre, privé de ses colonnes de résistance.

Le thème Amour-Mort perçu comme une alliance macabre, on conçoit que la femme objet et source d'amour soit présentée comme un être destructeur.

Si l'attirance est indéniable entre les deux sexes

«*Limiè fanm lémanté-nou*» (p. 26)

les mâles restent pourtant sur leur garde :

«*Fanm-nan tanté valè gason Bouanèf. Kras amatè pa proché*». (p. 31)

(Tous les hommes de Bois-Neuf convoitent cette femme. Mais nul n'ose l'approcher).

Leur réticence est bien fondée, puisque :

«*Métrès fanm mandé chatré makou chat*». (p. 103)

(La maîtresse-femme prétend nous émasculer).

Quoi d'étonnant qu'on affirme par la suite :

«*Fanm pa dra*» (p. 259)

«*Fanm kouto famasi*» (p. 127)

«Instrument de malheur, la femme en tant que partenaire est vouée à l'anathème. On ne lui accorde aucune miséricorde aucune considération (du moins dans le contexte du présent, car la possibilité d'une nouvelle équation humaine n'est pas rejetée, mais renvoyée à un passé plus que lointain :

«Nou rinmin d'avans pou vin sièk» (p. 48)

(Nous nous aimons d'avance pour vingt siècles).

On rencontre cependant à profusion dans le texte des allusions bienveillantes à la femme-mère, comme pour opposer ce statut à celui de la femme-épouse-concubine - partenaire. L'enfantement sacralisé symbolise la fertilité, le renouveau, l'espoir, l'orgueil male.

Tantôt les allusions à la maternité ressortent à travers les descriptions des éléments de la nature :

«Lalin plinn gro-vant» (p. 52)

«Siel kasélézo. Pitit-nou nan pasay» (p. 36)

«Nou vlé ralé rèv tou vivan lan trip Soleil (p. 52)

(C'est la pleine lune. Le ciel jette ses eaux. Et notre enfant va naître. Nous aimerions tirer des rêves tout vivants des entrailles du Soleil).

IL y a toujours acceptation de la naissance :

«Latè louvri jig-li bannou. Nannan lavi griyin tou rouj. Vant tonbé rondi, akouchman pou démin. Pititfi oubiyin pititgason, nou tandé voua-li déjà. Nou paré poud, savon, losion, kasak, dlo kristal».

(La terre nous ouvre ses cuisses. Son sexe s'étale dans toute sa rougeur. Son ventre s'arrondit, l'accouchement est pour demain. Qu'importe que ce soit une fille ou un garçon. Nous avons déjà entendu sa voix. Nous préparons la poudre, le savon, la lotion, la casaque et l'eau pure).

L'image de la maternité sert de critère de comparaison. Tout comme l'enfant dans le ventre de sa mère, l'espoir palpite dans nos coeurs :

« *Youn filang mémoua palé zétoual pandjé lan fontain tèt-nou.*
(Un fil de mémoire aussi pâle que les étoiles est suspendu au milieu de notre tête).

Et le renouveau, le progrès pour vaincre les ténèbres doit s'enfanter dans la douleur :

« *Youn rèl anmoué pou débaré pasay lumiè* » (. 109)

Pour l'enfant, source d'orgueil, aucun sacrifice n'est trop grand :

« *Nou fè youn kout baka pou pitit-nou ka souvé* » (p. 224)

(Nous nous sommes faits sorcier, pour sauver nos enfants).

«DEZAFI», LE ROMAN DE L'IMPUISSANCE

Nous débouchons sur un trait fondamental du roman : l'impuissance. En regardant de très près, nous verrons que la plupart des personnages sont des impuissants par rapport à une situation donnée.

Impuissance de Siltana à ramener Klodonis à la réalité, par ses propres moyens, à le sensibiliser sur les questions de l'amour :

« *Li envi pran lalin-n ak minn, anvi dégrinnin zétoual ak dan* » (p. 250)

(Il avait envie de prendre la lune dans ses mains, envie d'égrener les étoiles avec ses dents).

Zofer : son incapacité à se faire aimer de Siltana (p. 283)

Filogène et Kamélo : leur impuissance à déjouer les ruses des coquins aux combats de coqs.

Louizina : son impuissance à retenir Gaston.

Jérôme : il ne peut gagner la rue tant que Sintil demeure vivant. Il tourne en rond dans la pièce, s'énerve : « *Jerôme ap manger gro pous-li nan galata-a* »

(Jérôme se ronge de remords dans le grenier)

Rita ne peut prendre l'initiative d'abandonner le vieillard tyrannique qu'est Gédéon.

Mako est incapable de communiquer avec ses frères les zombis et cela juste

au moment où il aurait tant à leur dire.

Gédéon : Il languit après l'affection de ses enfants et de sa femme. Il ne peut rien pour y remédier. Cette insatisfaction fait de lui un être chimérique.

Alibée, est sans réaction devant les férocités de Sintil.

Klodonis : Il reste et demeure un impuissant. Dans ses yeux aucune lueur d'une tentative de résistance. En cela, il s'oppose à Mako. Providentiellement, le sel lui sera infusé par Siltana.

L'impuissance, débordant le cadre des personnages caractérise même le monologue qui sillonne toute l'oeuvre :

«Au loin, l'écho d'une voix de femme. Nous nous avançons un peu. Nous essayons de toucher cette femme, elle nous échappe et glisse comme une anguille entre nos doigts. Et nous l'avons encore entendue au loin. Nous nous aventurons dans les chemins broussailleux». (Trad. pp. 68-69).

Comment sortir du dilemme, quand tous hésitent, certains de leur impuissance ?

LE SYMBOLE

Le roman a pour toile de fond et pour symbole principal, les combats de coqs, jeu très en vogue dans les campagnes haïtiennes et dans les bidonvilles.

La valeur hautement philosophique du symbole est indéniable : La vie constitue un éternel combat :

«Dézafi pa gin bout. Amatè fèk karé souin kòk. Lavi sé youn kokinchinn dézafi».

(La lutte est éternelle. Les amateurs commencent à peine à soigner les coqs. La vie est une immense Dézafi).

Combat incéssant. Est-ce à dire que toujours on sera en présence des mêmes coordonnées, des mêmes forces ? Loin de là. La pérennité de la lutte n'excluant

pas les transformations profondes.

A Bois-Neuf et à Ravine-Sèche, ce n'est pas la réalité du combat qui rendait la situation infernale. C'était plutôt la présence de forces subjugantes. En d'autres termes, le combat était inégal. Les coquinerie de Sintil, ses maléfices faisaient pencher la balance toujours du même côté.

Après l'insurrection des zombis et des habitants, l'élimination de Sintil et de sa clique, vont disparaître toutes les manoeuvres malhonnêtes; le dézafi continuera mais cette fois, on luttera à forces égales. Et les résultats couronneront les combattants les plus gaillards, les plus habiles. Les formes et les conditions de lutte changeront au fil du temps mais la lutte elle-même persistera aussi longtemps qu'il existera des Hommes.

Le deuxième symbole du texte, la Zombification, révèle une réalité appelée à disparaître. Sintil une fois éliminé, disparaissent non seulement les tricheries au Dézafi, mais aussi le monde esclavagiste qu'il dirigeait. A Ravine-Sèche et à Bois-Neuf, plus de zombis ! Ceux qui hier encore subissaient toutes les avanies d'un système inhumain, naitront à la liberté pour initier une société nouvelle.

Dans le roman, il y a enchevêtrement de ces symboles qui s'échelonnent sur trois niveaux.

D'abord le «Dézafi» symbole des luttes quotidiennes à Bois-Neuf et à Ravine Sèche. Mais les jeux étant truqués, les triomphateurs ne sont jamais les plus méritants.

A un second niveau, les zombis des marécages symbolisent ceux qui ont été privés de tout, souffre-douleur du système. Leur révolte entrainera la délivrance pour tous.

Au troisième niveau, les habitants de Bois-Neuf et de Ravine-Sèche sont aussi «des zombis» privés de tout moyens de réaction.

Les deux symboles s'orchestrent admirablement pour traduire les péripéties

CONJUNCTION, Revue Franco-Haïtienne

d'une communauté muselée, sans défense, qui finira par faire éclater les portes de son enfer.

ASPECTS LINGUISTIQUES

Premier Roman créole de la littérature haitienne, *Dézafi* ouvre une voie nouvelle et un champ d'exploration immense. Une étude linguistique approfondie de l'oeuvre constituerait un travail intéressant à faire. Dans le cadre de notre étude générale nous nous contenterons d'attirer l'attention du lecteur sur les différents niveaux de la langue utilisée et sur certaines petites particularités au niveau de la morphologie de certains mots créole utilisés dans le texte.

Notons d'abord l'emploi d'une langue poétique qui donne à certaines phrases l'allure de proverbe :

*«Kléré pasé zéklè, lang sé kouto dé bô. Filé pasé ponya, lang travèsé zantray.
Kalé pasé loray, lan janbé lantouray.
Pi pay pasé plim poul, lang viré toupatou».*

Suggestifs, elliptiques, imagées, ces passages allègent le texte, arrondissent les angles trop corsés d'une langue virile, brutale.

La violence et la crudité avec laquelle sont exprimées les réalités et les choses nous mettent en plein coeur d'une langue baroque qui d'ailleurs est maniée avec tant d'adresse que le roman se laisse lire et nous captive. Si certaines fois le vocabulaire peut paraître trop recherché, la drôlerie, l'audace des expressions attachent le lecteur au texte :

*«Map minnin-ou lan grinn-krasé. Zofè pral filangé-ou. Zofè pral moulin zo-ou
Devan »*

Il est à souligner que la langue baroque est en parfaite conformité avec la brutalité de la réalité décrite tant en considération des zombis que des habitants de Bois-Neuf. Le baroque touche à son paroxysme dans les monologues intérieurs et

les passages où le narrateur nous proportionne les informations nous permettant de suivre l'évolution des situations et du récit lui-même.

Il y a donc, dans «Dézafi», un mélange de langue poétique et de baroque. Ce dernier caractère ne conférant pas automatiquement à l'oeuvre un caractère populaire. Tout comme le caractère révolutionnaire d'une oeuvre ne vient pas de la langue (français ou créole) utilisée comme moyen d'expression, une oeuvre n'est populaire qu'en fonction de son accessibilité à un large public (accessibilité de l'écriture) et dans la mesure où elle exploite divers éléments du patrimoine culturel.

Au niveau de la morphologie du créole, «Dézafi», présente quelques innovations intéressantes à souligner :

D'abord, L'alliance de plusieurs verbes :

«*Krasébrisédémantibiléblayividé*» (p. 295)

Alliance de verbes et de noms :

«*Razoua filangékoupé*» (p. 300)

Alliance de plusieurs noms :

«*Limonlaboukakabèf* » (p 187)

Alliance Adjectif-nom :

«*Gromidi* » (p 111)

Alliance Pronom-verbe-complément :

«*Makoupélang*» (p. 219)

Si nous recherchions une logique à de telles associations ? Dans le mot «*Krasébrisédémantibiléblayividé*», nous remarquons que chacune des composantes indique une idée de destruction et pourrait passer pour des synonymes. Dans d'autres mots c'est l'idée de privation qui prévaut :

«*Grangourazémaladimizè*»

(Privation de nourriture, d'argent, de santé. Le dernier mot du quartel résume les trois premiers et pourrait être considéré comme leur cause directe:«*La mizè*».

Dans d'autres associations, ressort une véritable anarchie. Cette fantaisie de l'orthographe caractérise d'ailleurs une certaine littérature occidentale moderne et traduit la contestation sur le plan du langage. La jeune littérature Québécoise peut nous fournir un exemple frappant avec l'oeuvre de Raoul Dugay : «Lapokalipsô», publiée aux Editions du Jour en 1974.

Déjà par le titre nous pouvons nous faire une idée de l'audace sur le plan de l'orthographe. Les lecteurs conventionnels se consoleront de voir qu'au moins dans «Dézafi» il y a des barres qui séparent les membres de phrases :

«Lobèy pété arébò gagè/ yo ba-nou bouch/yo mété bouch sou nou/ ala salmanaza / (p. 156)

au lieu des interminables majuscules de Dugay :

«Une fois C'était un gars :Il Etait deux : Le Troisième Dit Au Quatrième : De Kosque T'Aimes Mieux» (89)

Ou encore :

«Que Faites-Vous Ce Soir ? Beaucoup d'Hommes Rêvent De Vous Comme D'U Ne Déesse De l'Amour Car Vous Avez L'Art D'Ensolleiller Chaque Sec Onde De Leur Existence».

Quand il ne pousse pas plus loin son audace :

«egyor chalb uelb liadnalc ud (e) nneivuos em ej euq li-taut» (p. 257)

Faut-il que je me souviene du chandail bleu blanc rouge ?

Jusqu'à s'attaquer aux tabous :

«eeknay routauv liv ue (e) nneivuos em ej euq litauf» (p. 281)

Faut-il que je me souviene du vil vautour Yankee ?»

L'artiste est maître de sa production et peut la modeler au gré de sa fantaisie et de ses convictions, à nous de décoder son message et de faire de l'oeuvre qu'il nous offre notre délectation ou de passer indifférents à son invite. Le critique pour sa part ne saurait épouser ce dédain trop simpliste face à l'oeuvre d'art.

Michaëlle Lafontant MEDARD

DANS L'IMPRIMERIE LE COÛT FAIT PERDRE LE GOÛT;
NOUS LES AVONS RECONCILIÉS...

183, Rue du Centre
2-4994



Ave. Haïlé Sélassié
6-2547, 6-2548

Vous Offre En Conséquence :
en Monochromie, en Dichromie, en Trichromie, en Quadrichromie

Posters
Affiches
Papillons
Brochures
Catalogues
Listes de Prix
Circulaires
Livres
Formes Autocarbonées

Supports Publicitaires
Cartes Commerciales
Papiers à Lettre
Cartes de Visite
Cartes de Correspondance
Magazines
Etiquettes
Formes de Banque
Calendriers

Formes Commerciales
Polices d'Assurance
Prospectus
Annuaire, Index
Courrier Direct, Actions
Cartes de Mariage
Prescriptions
Dépliants
Divers.....

L'art avant les arrhes

Versailles Bigio Frères

Montres Suisses : Oris, Mocado, Girard Perregaux
Consul
Parfums Français
Bijoux or 18 carats.

LA SOCIETE HAITIENNE D' AUTOMOBILE S.A.
est fière de présenter au public haitien

GOOD YEAR

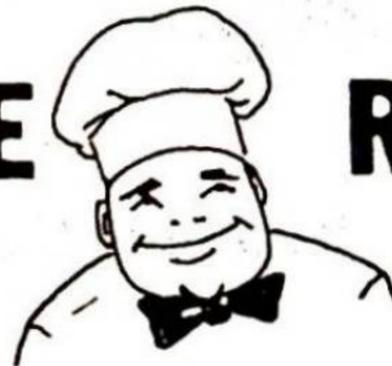
GOOD YEAR Une conception complètement nouvelle en matière de pneu.

GOOD YEAR, le pneu dont la carcasse est en cordes de Polyester, ceinturé de fibre de verre.

EXIGEZ GOOD YEAR, le pneu de durée imbattable !

EXIGEZ GOOD YEAR, à la Société Haitienne d'Automobile.

EPICERIE RIGAUD



28, Angle des Rues Grégoire et Darguin

vous offre les articles suivants :
VINS, CONSERVES, PROVISIONS ALIMENTAIRES
TOUTES SORTES DE PRODUITS DE BEAUTE.

PRIX AVANTAGEUX

la galerie d'art

« THE RED CARPET »

Pétion-Ville - Rue Américaine Tel. 7-2048

PRESENTE EN PERMANENCE

Les oeuvres des peintres et sculpteurs les plus célèbres d'Haiti

Toute la culture haitienne y est exprimée avec une intensité rare, des coloris magiques, par des artistes de toutes les provinces, appartenant aux écoles typiques du terroir.



CLAUDE DUVAL

RUE DES CASERNES

«Active member

of Automotive Engine Rebuilders Association»

Reconditionnement de moteurs à essence et Diesel

Cônes d'embrayage et de débrayage – Freins

et tous les travaux de mécanique automobile

Vente de pièces détachées

pour voitures et camions européens et américains.

FULÔ : UNE CELEBRE JEUNE NEGRESSE BRESILIENNE

LECTURE ET TRADUCTION

Par Lilian Pestre de Almeida.

A Sammy et Celina Scheinowitz

«Bizarre déité, brune comme les nuits»...
(Baudelaire, Sed non satiata)

Le poème de Jorge de Lima Essa Negra Fulô a été souvent traduit. Nous en proposons une nouvelle version française qui pourra être comparée à l'original brésilien (1).

Essa negra Fulô

- Ora, se deu que chegou
(isso jà faz muito tempo)
no banguê dum meu avô
uma negra bonitinha
chamada negra Fulô*

Cette négresse Fulô

- Or, il arriva un jour
(il y a longtemps de cela)
à la ferme de grand-père
une jolie petite négresse
appelée Fulô-la-négresse*

1. Publié pour la première fois en édition restreinte par Casa Triguêiros de Maceiô en 1928, repris, l'année suivante, dans le volume intitulé Novos poemas. Nous citons le texte d'après l'édition Jorge de Lima, Poesia I, Rio de Janeiro, J. Aguilar; Brasília, INL, 1974.

2. *Essa negra Fulô*
Essa negra Fulô

Ah la négresse Fulô !
Ah la négresse Fulô !

3. *O Fulô ! O Fulô !*
(Era a fala da Sinhà)
— Vai forrar a minha cama
pentear os meus cabelos
vem ajudar a tirar
a minha roupa, Fulô !

Fulô ! Viens ici Fulô !
(C'était la voix de la Maitresse)
— Viens faire mon lit
peigner mes cheveux,
viens m'aider à me
déshabiller, Fulô !

4. *Essa negra Fulô !*

Ah la négresse Fulô !

5. *Essa negrinha Fulô*
Ficou logo para mucama,
para vigiar a Sinhà
pra engomar pro Sinhô !

Cette petite Fulô
devint aussitôt fille de chambre
pour s'occuper de la Maitresse
et repasser pour le Maitre !

6. *Essa negra Fulô !*
Essa negra Fulô !

Ah la négresse Fulô !
Ah la négresse Fulô !

7. *O Fulô ! O Fulô !*
(Era a fala da Sinhà)
vem me ajudar, ò Fulô,
vem abanar o meu corpo
que eu estou suada, Fulô !

Fulô ! Viens ici Fulô !
(C'était la voix de la Maitresse)
viens m'aider, Fulô,
viens éventer mon corps
car je suis toute en sueur, Fulô !

8. *vem coçar minha coceira*
vem me catar cafuné
vem balançar minha rede,
vem me contar uma história,
que eu estou com sono Fulô !

viens me gratter le corps,
viens me chercher des poux,
viens balancer mon hamac,
viens me raconter une histoire,
car j'ai sommeil, Fulô !

9. *Essa negra Fulô !*

Ah la négresse Fulô !

10. «Era um dia uma princesa
que vivia num castelo
que possuía um vestido
com os peixinhos do mar.
Entrou na perna dum pato
saiu na perna dum pinto
o Rei-Sinhô me mandou
que vos contasse mais coínco».

11. Essa negra Fulô !
Essa negra Fulô !

12. O Fulô ! O Fulô !
Vai botar para dormir
esses meninos, Fulô !
«Minha mae me penteou
minha madrasta me enterrou
pelos figos da figueira
que o Sabia beliscou».

13. Essa negra Fulô !
Essa negra Fulô !

14. Fulô ? O Fulô ?
(Era a fala da Sinhà
chamando a negra Fulô)
Cadê meu frasco de cheiro
que teu Sinhô me mandou ?

15. — Ah ! foi você que roubou !
— Ah ! foi você que roubou !

«Cric ? Crac ! Maitre conteur,
chauffe le conte et récite-le
S'il n'y avait pas de recéleurs,
il n'y aurait pas de voleurs.
Il était une fois une princesse
qui vivait dans un château
qui avait une robe
avec les petits poissons de la mer.
Cric, crac. Mon conte est fini».

Ah la négresse Fulô !
Ah la négresse Fulô !

Fulô ! Viens ici Fulô !
Fais dormir
ces enfants, Fulô !
«Ma mère me peigna
ma marâtre m'enterra
pour les figues du figuier
que l'oiseau becqueta».

Ah la négresse Fulô !
Ah la négresse Fulô !

Fulô ? Viens ici Fulô !
(C'était la voix de la Maitresse
appelant la négresse Fulô)
Où est mon flacon de parfum
que ton Maitre me donna ?

— Ah c'est toi que l'as volé !
— Ah ! c'est toi que l'as volé !

16. O sinhô foi ver a negra
levar couro do feitor.
A negra tirou a roupa.

17. O Sinhô disse : Fulô !
(A vista se escureceu
que nem a negra Fulô)

18. Essa negra Fulô !
Essa negra Fulô !

19. O Fulô ? O Fulô ?
Cadê meu lenço de rendas

cadê meu cinto, meu broche,
cadê meu terço de ouro
que teu Sinhô me mandou ?
Ah ! foi você que roubou.
Ah ! foi você que roubou.

20. Essa negra Fulô !
Essa negra Fulô !

21. O Sinhô foi açoitar
sozinho a negra Fulô.
A negra tirou a saia
e tirou o cabeçaço,
de dentro dele pulou
nuinha a negra Fulô.

22. Essa negra Fulô !
Essa negra Fulô !

Le maitre alla voir la négresse
que l'intendant fouettait.
La négresse était nue.

Le Maitre dit : Fulô !
(Ses yeux noircirent
comme la noire Fulô) :

Ah la négresse Fulô !
Ah la négresse Fulô !

O Fulô ? Fulô ?
Où est mon mouchoir de dentel-
les
où ma ceinture, ma broche,
où mon chapelet en or
que ton Maitre m'envoya ?
Ah ! c'est toi qui les as volés.
Ah ! c'est toi qui les a volés.

A la négresse Fulô !
Ah la négresse Fulô !

Le maitre alla tout seul
fouetter la négresse Fulô.
La négresse retira sa jupe
et sa chemise retira
et dehors sauta
toute nue la négresse Fulô.

Ah la négresse Fulô !
Ah la négresse Fulô !

23. *O Fulô ? O Fulô ?*
Cadê cadê teu Sinhô
que nosso Senhor me mandou ?
Ah ! foi você que roubou,
foi você, negra Fulô ?

Fulô ? Fulô ?
où, où est ton Maître
que Notre-Seigneur m'envoya ?
Ah ! c'est toi qui l'as volé,
c'est toi, négresse Fulô ?

24. *Essa negra Fulô !*

Ah la négresse Fulô !

Ce poème, apparemment très simple, pose des problèmes assez complexes de traduction dûs aux innombrables connotations (senties d'emblée par un lecteur natif) d'un langage à la fois familier et savant, ingénu et secret, aux subtiles correspondances avec la sensualité et l'érotisme brésiliens. A commencer par la trouvaille magnifique du nom : Fulô est à la fois Flor (Flô, Fulô, c'est-à-dire, «fleur»), Fuligem («suie», , «cendre»), Fuleira («menteuse», «vulgaire», «voleuse») (2), Fleur-noire, Fleur-de-suie-et-de-cendre, Fleur menteuse-et-voleuse, la jeune négresse est une Fleur du Mal. En plus l'expression Fulo (sans accent sur la dernière syllabe) a plusieurs acceptations : comme substantif, c'est le mulâtre au teint doré ou un type d'esclave noir venu de la Guinée à la couleur bronzée, comme adjectif, dans l'expression figuei fulo de raiva par exemple, signifie «furieux», «plein de rage», ce qui renvoie à la vengeance de la jeune négresse envers sa Maitresse qu'elle aura deux fois trahie (nous verrons plus tard pourquoi deux fois). Pour terminer avec le titre, essa negra est péjoratif, mais aussi petit mot de tendresse, surtout quand il est précédé d'un possessif : minha negra ou minha nega (3), littéralement «ma négresse», est un mot d'amour, indépendant de la couleur des amants. Negra et Fulô couvrent donc une riche polysémie où des connotations ambiguës se juxtaposent, suggérant un mélange de mépris et d'amour, d'envie et de haine, d'attirance profonde et honteuse.

Les traductions en français du texte de Jorge de Lima pèchent souvent (surtout quand il s'agit de traducteurs français comme Henri Lanteuil, Michel Si

2. Cf. espagnol *fullero*, *fulleria*.

3. La prononciation populaire élimine souvent les r. Un autre exemple *flô* (d'où *Fulô*) pour *flor*.

mon) par l'escamotage ou la non-compréhension du côté équivoque des rapports entre les deux femmes (Maitresse/esclave). Dans la seule version que nous connaissons faite par un brésilien, celle de Tavares-Bastos (4), le traducteur n'évite guère certains pièges de la syntaxe française pour un lusitanisant (5). Et tous dissolvent par une périphrase affaiblie et polie le «scandale» du cafune («vem me catar cafune»), de la strophe (8). Nous avons voulu garder les nombreuses répétitions et un certain ton familier (ce qui nous fait préférer par exemple enterrer à ensevelir à la strophe 12, nous refusant à «polir» le texte d'une apparence de civilité bien élevée selon le code européen. Nous n'avons pas cru devoir traduire Sinhô et Sinhà (doublets de Senhor et Senhora) par «Monsieur» et «Madame». Ces mots-ci renvoient à des rapports «normaux» entre patrons et domestiques, tandis que la jeune Fulô n'est pas une servante, mais une esclave. Il fallait donc choisir des mots en français capables de rendre non pas un rapport de domesticité plus ou moins régi par des formules polies, mais un rapport d'esclavage. Fulô est gardienne de la chasteté de la Femme blanche, fille de chambre et nounou, bonne à toute faire, objet de plaisir pour la Maitresse et le Maître.

Le texte brésilien de 24 strophes de tailles diverses, a l'allure d'un poème populaire avec l'emploi des vers de 7 et 6 syllabes (6) sans schéma strict de rimes, le goût pour l'assonance et la présence de refrains. Cependant, derrière cette apparente simplicité, si l'on regarde de plus près, dans ces vers, il y a un art très conscient de l'ellipse et de l'incantation, et les strophes suggèrent une évolution de la fillette jusqu'à la séductrice noire, et un changement du groupe Maître-Maitresse-esclave dans le temps.

La voix de la Maitresse résonne sans cesse dans le poème faisant de Fulô son

4. Tavares-Bastos, A.D. Anthologie de la poésie brésilienne contemporaine. Paris, Ed. Pierre Tisné, 1954, p. 89-92.
5. Il écrit en particulier : «Marâtre m'ensevelit par les figes du figuier» (*ibid.*, p. 90-91, à la place de «pour les figes du figuier».
6. Seul le refrain *Essa negra Fulô !* a 6 syllabes, mais la dernière voyelle est longue et accentuée.

ombre toujours présente. De l'esclave nous n'écoutons que deux complaintes populaires (strophes 10 et 12) tandis que le Maître, silencieux ou absent jusqu'à la strophe 15, ne prononce que l'exclamation émerveillée : «Fulô !» La séduction, les rapports de force entre le Maître-blanc et l'esclave-noire, tout est suggéré par de brefs et elliptiques flashes. Le narrateur, à la fois distant et connivent, raconte l'histoire et le refrain (qui est d'ailleurs le titre du poème), prend des nuances différentes à chaque nouvelle strophe : il est un écho de la voix de la Maîtresse et aussi un contrepoint ironique-amer-admiratif. Petit drame conjugal au temps de l'esclavage, triangle amoureux plus ou moins pervers, aperçu suggestif d'une certaine sensualité brésilienne et des rapports blancs-nègres dans une société multiraciale; le poème jouit d'une grande popularité au Brésil, popularité qu'il faudrait essayer de comprendre et d'expliquer à la fin.

Procédons cependant méthodiquement. Les premières strophes racontent l'arrivée jadis d'une petite négresse et rejettent l'histoire dans un passé reculé et familial (la ferme d'un aïeul du temps de l'esclavage) (7). La fillette («essanegrinha», strophe no. 5) n'a encore aucune connotation érotique et elle sert la Maîtresse, jeune mariée dont elle s'occupe, et qu'elle garde (le brésilien dit textuellement : para vigiar a Sinhà, «pour surveiller la Maîtresse»), tout en repassant pour le Maître.

Les strophes 7 et 8 nous suggèrent une plus grande intimité entre les deux figures féminines : Fulô entretient avec sa Maîtresse des relations intimes assez choquantes pour un européen. Elle prend soin du corps de la Maîtresse qu'elle évente, caresse et berce, ce qui indique une tranche de temps postérieure à celle des 5 premières strophes où un mari jaloux faisait surveiller sa jeune femme par la fillette : tout ici est indice d'un éloignement entre les deux époux (provoqué peut-être par une grossesse ou par la routine conjugale). Les plaisirs charnels et ludiques de la Maîtresse passent maintenant (inconsciemment sans doute) par la jeune esclave.

Les travaux de Roger Bastide, de nombreux documents ethnographiques sur le feint épouillage comme jeu amoureux sont très connus. Le texte brésilien est

7. *L'esclavage ne fut aboli au Brésil qu'en 1888.*

très clair : vem coçar minha coceira/ vem me catar cafuné (littéralement «viens gratter ma démangeaison, /viens me chercher des poux», strophe 8) (8). Un article de Bastide (9) nous aidera à percevoir l'érotisme sous d'apparents soins d'hygiène. Nul besoin pour un brésilien d'expliquer à un autre brésilien que la Maitresse n'a pas de poux ni de dermatoses : tout un chacun sait percer le jeu du grattage doux et répété d'une démangeaison qui n'existe que pour le plaisir de se faire caresser. Bastide a montré magistralement comment cet érotisme diffus entre femmes ou femmes et enfants s'explique historiquement par la claustration forcée des femmes blanches qui vivaient auprès des esclaves, protégées des regards masculins. Le plaisir du cafuné, c'est-à-dire de l'épouillage amoureux que les français ont certes connu au Moyen Age et qui réapparaît dans un poème de Rimbaud (10), survit au Brésil encore de nos jours et la quête des poux — le plus

8. *Consultant n'importe quel dictionnaire brésilien, on trouverait : Cafuné, s.m. Fazer ou catar cafuné. Action de gratter légèrement la tête d'une autre personne, en faisant de petits bruits avec les ongles pour tuer des poux imaginaires, dans le but de faire dormir.*

9. *Bastide, Roger. «Psicanalise do cafuné» in Sociologia do folclore brasileiro. Sao Paulo, Ed. Anhembi, 1959, pp. 305 - 321.*

10. *Voir Les chercheuses de poux analysé d'ailleurs par Bastide. Nous citons en particulier les strophes 2, 3, 4, et 5.*

*Elles assoient l'enfant devant une croisée
Grande ouverte où l'air bleu baigne un fouillis de fleurs
Et dans ses lourds cheveux où tombe la rosée
Promènent leurs doigts fins, terribles et charmeurs.*

*Il écoute chanter leurs haleines craintives
Qui fleurent de longs miels végétaux et rosés,
Et qu'interrompt parfois un sifflement, salives
Reprises sur la lèvre où désirs de baisers.*

*Il entend leurs cils noirs battant sous les silences
Parfumés; et leurs doigts électriques et doux
Font crépiter parmi ses grises indolences
Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux*

*Voilà que monte en lui le vin de la Paresse,
Soupir d'harmonica qui pourrait délirer;
L'enfant se sent, selon la lenteur des caresses,
Sourdre et mourir sans cesse un désir de pleurer.*

souvent imaginaires — est un souvenir d'enfance assez répandu surtout chez ceux qui sont nés en province. Dans ce sens, la « trahison » de Fulô envers sa maîtresse est double (11) : elle lui vole le mari et la frustré encore dans la mesure où l'esclave ne joue plus affectueusement avec la Maîtresse. En réalité, le cafuné est un jeu sensuel prédisposant au sommeil (12). Dans le texte de Jorge de Lima cet aspect apparaît clairement et la réitération langoureuse de « viens » (6 fois en deux strophes) est une sorte de litanie sensuelle qui, liée au jeu du feint épouillage, provoque un état de douce torpeur, homologue dans un registre d'euphémisme de l'orgasme (13). Tout s'enchaîne : éventer le corps qui a trop chaud, le gratter doucement, faire semblant d'épouiller de lourds cheveux, balancer le hamac, raconter une histoire pour faire dormir.

A la strophe No. 12, le temps a encore passé, car l'esclave fait dormir « ces enfants » (au pluriel) obéissant à l'ordre de la mère énervée. Elle leur dit la vieille complainte (14) d'une pauvre orpheline poursuivie par sa Marâtre qui l'enterre vivante. A l'épouse-enfant bercée sensuellement par une autre enfant succèdent de vrais enfants qu'une jeune nounou doit faire dormir. La petite négresse de naguère est pubère et adolescente maintenant.

D'ailleurs les deux contes se complètent : l'un (strophe 10) métaphorisait la situation de la femme mariée-claustree dans une ferme-chateau, (15) l'autre (strophe 12) reprend en contrepoint celle de la pauvre esclave-orpheline-malheureuse dans une maison étrangère et bientôt punie d'un vol, préfigurant le proche avenir de

11. *Le cafuné ne se pratique pas avec n'importe qui, il est toujours signe d'amitié et de confiance : on abandonne affectueusement sa tête à un autre.*

12. *Qu'on relise la dernière strophe du poème de Rimbaud.*

13. *Il paraît évident que le cafuné, dans un milieu terriblement sévère pour les fautes des femmes blanches, devient un substitut inconscient aux jeux et plaisirs lesbiens, donc une manifestation de la libido refoulée*

14. *Observons le côté terrifiant de la complainte de Fulô qui confirme l'analyse faite par Marc Soriano sur les contes de Perrault.*

15. *La traduction littérale de la strophe 10 serait la suivante :
« Il était une fois une princesse*

Fulô. Les deux plaintes de la jeune négresse font dormir la Femme-blanche et les Enfants-priviliégiés-des-Maitres.

La strophe 14 marque le premier larcin (réel ou fictif, n'importe) et le probable éveil de la coquetterie féminine chez l'esclave adolescente : la négresse Fuligem (nouvelle Cendrillon) apparaît comme Fuleira (voleuse) se voulant Flor (fleur). Un nouveau refrain s'ajoute au premier : celui de la voix criarde d'une Maitresse aigrie (jalouse déjà de la jeunesse de l'autre ?) qui compte désormais les vols et exige le châtement.

Le Maitre (strophes 16 et 17) surveille la punition exécutée par la main de l'intendant et tombe sous le charme de la nudité noire : sa vision noircit, il en perd la raison et à la place de la Maitresse blanche met la Vénus noire. La strophe suivante marque l'accélération du temps et l'accumulation des vols. Fulô a déjà compris, elle connaît son pouvoir et sait que le prochain châtement sera l'occasion du vol suprême, celui du Maitre. Observons d'ailleurs que dans la strophe 19, la liste des objets dérobés est significative : à la suite des colifichets féminins (parfum, mouchoir, ceinture, broche), le chapelet en tant qu'objet précieux («en or»), sacré (pour prier), lié au mari («que ton Maitre m'envoya») préfigure le vol du Maitre. D'autre part, la place du Maitre dans une série d'objets volés le détruit en tant que sujet affirmant du coup la seule liberté et le seul pouvoir, ceux de Fulô. Il n'est plus l'individu souverain qui domine, juge et

*qui vivait dans un château
qui avait une robe
avec les petits poissons de la mer.
Il prit par la patte d'une oie
sortit par celle d'un poussin
le Roi-Notre-Seigneur m'ordonna
de vous en dire encore cinq».*

Il est évident que les 4 derniers vers de cette strophe sont, en fait, une formulette finale de conte populaire. Dans notre traduction nous avons préféré d'utiliser une formulette d'entrée très courante en Haiti selon le témoignage de Suzanne Comhaire-Sylvain (Les contes haïtiens. Maman d'l'eau. Wetteren - Port-au-Prince, 1937, p. xv). Comme formulette finale, nous avons repris la paire cric, crac qu'on retrouve aussi dans le Midi de la France (cf. id., p. 76)

châtie : son pouvoir n'est qu'une apparence, car c'est par son exercice (fouetter une esclave coupable) que le Maître le perd, devenant, sans le savoir, objet de Fulô. Les derniers mots de la Maitresse (strophe 23) confirment notre lecture : Fulô a vaincu et les Maîtres et Dieu. Trop certaine du renversement accompli, désormais impuissante, la dame blanche ne fait qu'interroger et n'ose plus accuser (15). Le don que Dieu lui fit jadis, un mari, est perdu dans les mains d'une fille satanique. Celle-ci, prenant la revanche de l'histoire de la fille-enterrée-vivante-par-sa-Marâtre et répétant l'aventure de Cendrillon, est devenue la Fleur (noire) du mal. Notons aussi que sa victoire ne s'achève pas par un mariage légitime avec un prince qui l'aurait fait accéder à la lumière, mais par la possession charnelle et adultère d'un homme-blanc-et-marié. De façon significative, celui-ci perd la vision quand il découvre Fulô nue (strophe 17). La victoire de Fulô sur la Femme-blanche est donc « perverse » et « maléfique », sabotant l'ordre Blanc (mariage-esclavage-religion), bien que d'une façon provisoire (elle ne le réussit que parce que jeune et jolie).

Essayons cependant de répondre à la dernière question que nous nous sommes posée devant Fulô. En dehors de la valeur intrinsèque de ce poème, on peut se demander si son succès prodigieux dans tout le Brésil (c'est le poème le plus connu de Jorge de Lima, nationalement connu, pièce obligatoire naguère dans tout récital de poésie) n'est pas ambigu recelant une vieille peur de la Beauté noire. Faisant écho à certaines fantaisies sensuelles brésiliennes (le goût pour la femme noire), lié à des souvenirs d'enfance chez beaucoup (complaintes enfantines, douces nounous noires, premiers plaisirs charnels), tout justifie son succès. Mais, d'autre part, sa vogue auprès de l'élite blanche (ou se voyant blanche), liée au peu de notoriété des autres poèmes de Jorge de Lima sur le martyr nègre, s'expliquerait par le type de victoire de Fulô : victoire érotique, donc méchante et immorale, et en plus provisoire. Dans ce sens, Essa negra Fulô est une sorte d'alibi tandis que d'autres poèmes nègres de Jorge de Lima seraient sentis comme une accusation, ou pire encore, comme un remords collectif.

Lilian Pestre de Almeida

Universidade Federal Fluminense

Rio de Janeiro

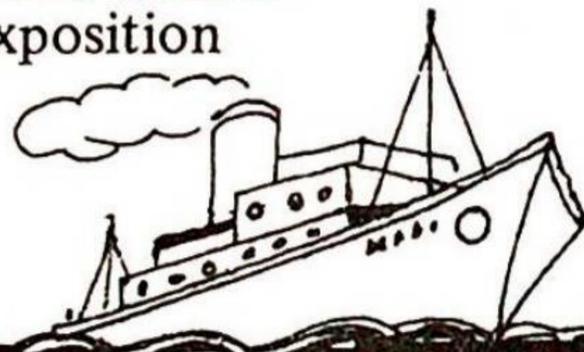
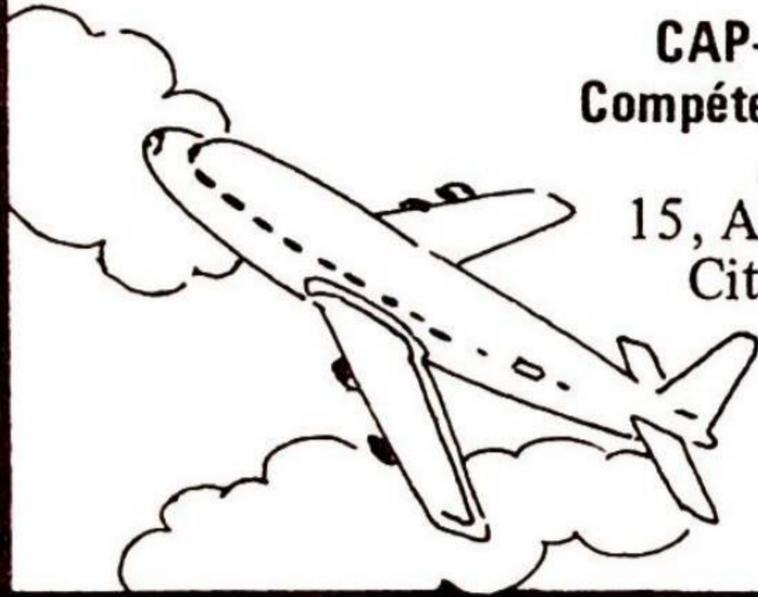
16. Notons que, pour la première fois, le deuxième refrain (*Foi você que roubou*) est suivi d'un point d'interrogation. La Maitresse, humiliée, n'ose plus rien affirmer.

CAP TRAVEL SERVICE

Commerçants étudiants, résidents, touristes, pour vos
voyages, achetez vos tickets à
CAP-TRAVEL SERVICE
Un personnel courtois et entraîné y est à votre entière
disposition.

CAP-TRAVEL SERVICE
Compétence, Sérieux, Rapidité.

Agence de voyage
15, Avenue Marie-Jeanne
Cité de l'Exposition



la pharmacie de LA SANTE

Vend ses produits à bon marché
Très disposée
A vous aider
Toujours avec célérité
Au 113 de la Rue Pavée

Port-au-Prince, Haiti
Tel : 2- 2086

POUR FAIRE

Bonne Impression

Rien

ne

Vaut

L'IMPRESSION

Henri Deschamps

GLISSEZ—VOUS DANS LA
FRAICHEUR BIENFAISANTE
D' UN CONDITIONNEUR D' AIR

Westinghouse®

Phone : 2-2092 BOUCARD & CO, Distributeur

Ford est un nom connu dans le monde entier
Depuis de nombreuses décennies FORD est synonyme
de solidité et de rapidité.

Vous avez besoin d'un véhicule automobile,
adressez-vous à FORD

Remettez-vous à une maison qui a l'expérience des véhicules
automobiles, qui vous assure un service stable et qui met à
votre disposition un stock de pièces de rechange constamment
renouvelé.

VOYEZ LA «BEHRMAN MOTORS»
Distributrice pour Haiti des produits
FORD MOTOR CORPORATION



NOUVELLES PARUTIONS

- ALEXANDRE, ROMEUS,** Guy et Wilhem — *Initiation à la Dissertation historique, Guide à l'usage des élèves de seconde et de première. Fort de France, Edition Desormeaux. 1978. 159p.*
- BARIDON, PHILOCTETE,** Silvio F. et Raymond — *Poésie Vivante d'Haiti. Paris, Editions Maurice Nadeau, Les Lettres Nouvelles. 1978. 298 p.*
- CAMILLE,** Roussan — *La Multiple Présence. Derniers poèmes. Sherbrooke, Québec. Editions Naaman. Port-au-Prince, Éditions Caraïbes. 1978. 99 p.*
- CHARLES,** Christophe — *L'Ardent Sanglot. L'Aventure Humaine. Tome I. Poèmes. Port-au-Prince, Editions Choucouné, 1978. 165 p.*
- DORIMAIN** Martin Guiton— *Jérémie d'Antan 1673-1789. Port-au-Prince Imprimerie Gérard Guillaume. 1978. 92 p.*
- JEAN,** Eddy Arnold— *La dernière Révolte. Roman. Paris, Editions Jacques Soleil. Collection «Les Arbres Musiciens». 1978 124 P.*
- JOASSAINT** Jean Eric — *L'Ecole en Haiti. Port-au-Prince. Les Ateliers Fardin, 1978. 78 p.*
- LAFORREST,** Jean Richard— *Le Divan des Alternances. Poèmes. Montréal. Editions Nouvelle Optique. 1978. 89 p.*
- LAROCHE,** Maximilien, — *L'Image comme Echo Montréal, Editions Nouvelle Optique. 1978.*
- LEGAGNEUR,** Serge — *Textes en Croix. Poèmes. Montréal, Editions Nouvelles Optique. 1978. 148 p.*

- | | | |
|-----------|--------------|--|
| MARS, | Jean Price — | Anténor Firmin. Port-au-Prince. Imprimerie Seminaire Adventiste. 1978. 423 p. |
| MIRVILLE, | Ernst — | Considérations Ethno-Psychanalytiques sur le Carnaval Haitien. Port-au-Prince. Editions Coucouille. 1978. 91 p. |
| PAILLERE, | Madeleine — | Inselbadio. Conte créole. Port-au-Prince. Imprimerie: La Phalange. 1978. |
| REY, | Ghislaine — | Anthologie du Roman Haitien de 1859 à 1946. Sherbrooke. Québec, Editions Naaman. 1978. 197 p. |
| ROMEUS, | Wilhem — | Calbindage. Extraits des oeuvres des Romanciers réalistes : Marcelin, Hibbert, Lhérisson et Innocent. Port-au-Prince, Imprimerie Rodriguez. 50p. |

REVUES

La Société Haitienne d'Histoire, de Géographie et de Géologie recommence à éditer sa Revue sur une base trimestrielle. Au sommaire du numéro d'Octobre, un texte de Jean Fouchard : «La traite Négrière et le peuplement de St-Domingue. Le siège social de la revue de la Société est au Musée National Haut Trugeau Port-au-Prince. Le tarif d'abonnement de 5 dollars pour l'année (4 numéros). La société recrute aussi des membres adhérents (10 dollars par an) des sociétaires (20 dollars) et des membres bienfaiteurs (10 dollars).

Une toute jeune revue à signaler - jeune par son nombre limité de parutions - nous n'en sommes qu'au 3e numéro - jeune aussi par le petit monde dont elle fait son sujet d'étude . «Au jardin de l'Enfance», revue haitienne des parents et éducateurs publiée par Pot Pouri, sous les presses de «Le Natal» parait chaque trois mois et est présentée par le Club des Jardinières d'Enfants d'Haiti. Au sommaire de courts articles sur l'éducation, des chroniques et des travaux pratiques (coloriage, chansons et jeux)

CONJUNCTION, Revue Franco-Haitienne

BANQUE NATIONALE DE LA REPUBLIQUE D'HAITI



(DEPARTEMENT COMMERCIAL)

a inauguré le 26 novembre 1951 son service de :

LOCATION DE COFFRES — FORTS

Amélioré, modernisé, ce service vous offre à l'intérieur de sa voûte blindée un coffret du dernier modèle en usage aux Etats-Unis, dans le quel vous pourrez déposer .

**VOS BIJOUX, VOS PAPIERS PERSONNELS, VOS TITRES
EN TOUTE INDEPENDANCE ET EN TOUTE SECURITE**

Nous avons l'honneur de solliciter votre VISITE et
votre PATRONAGE.

COMPAGNIE DES TABACS COMME IL FAUT

*A votre Service depuis près
de 50 ans .
Fabriquant des cigarettes
"Splendid", "Splendid Filtré"
"Comme il faut Filtré", "Comme
il faut Mentholée Filtrée"
"Marlboro", TABAC POUR PIPES !
Kentucky Club, Flanders, Brush Greek.*



Pharmacie Séjourné

Fondée en 1864
Etienne SEJOURNE
(1889-1964)

Fremy SEJOURNE
(1889-1937)
Raoul et Max-SEJOURNE
(1937)

LABORATOIRE
D'ANALYSES
Laboratoire de prépa-
ration d'ampoules stéri-
lisées --- Port-au-Prince

Rhum Barbancourt



Apprécié depuis 1862
57, Rue des Césars, 57

Tel : 2-0710
Port-au-Prince

**LES SOURCES DE L'HISTOIRE DE LA PARTIE FRANCAISE
DE L'ILE DE SAINT DOMINGUE AUX ARCHIVES NATIONALES
DE FRANCE.**

par Marie Antoinette Ménier.

Essayer de dresser brièvement un tableau des sources de l'histoire d'Haiti dans les archives françaises serait tenter un tour de force, tant les relations entre la «Côte française de Saint Domingue» et son ancienne métropole ont laissé de témoignages multiformes : lettres officielles, correspondances commerciales ou privées, cartes, actes notariés, aussi bien à Paris que dans les grandes villes des provinces tournées vers l'Océan.

D'entrée de jeu, nous restreindrons donc notre propos aux sources de l'histoire d'Haiti dans les archives publiques françaises et même aux seules archives nationales (1), laissant de côté les archives privées auxquelles M. DEBIEN a consacré une vie de patiente érudition, et les archives départementales dont l'apport est cependant loin d'être négligeable si l'on songe aux travaux menés par Melle BOURRACHOT et M. POUSSON tant à Bordeaux que dans l'Agenais. Nous négligerons également tout ce qui s'est imprimé en France et en Haiti, maintenant et jadis, et dont la bibliographie est familière aux Haitiens.

1— En France, en effet, on peut distinguer dans les archives publiques, quatre sortes de Dépôt : les Archives nationales, situées à Paris qui conservent les archives de l'Administration centrale depuis l'Ancien régime jusqu'à nos jours (archives de la maison du Roi, des Conseils royaux, des secré-

Disons tout de suite que la majorité des documents concernant les Antilles est conservée aux Archives nationales, sous la garde de la section ancienne d'une part, sous celle de la section Outre-Mer, de l'autre. Il s'agit des archives anciennes du ministère de la Marine et des Colonies vieux ministère s'il en fut, au sein duquel se différencièrent au cours des ans, archives maritimes et archives coloniales.

Le premier acte de caractère colonial par le gouvernement français avait été en 1540, la nomination du sire de Roberval, comme vice-roi du Canada et de tous les pays explorés par Jacques Cartier. On peut dire cependant que l'acte de naissance du ministère de la Marine et des Colonies date de 1626, par la création, en faveur de Richelieu, de la charge de Grand Maître chef et surintendant général de la Navigation et du Commerce de la France. Dès lors Richelieu tentera d'organiser l'administration, répartissant les affaires de la Marine entre deux secrétaires d'Etat, d'ailleurs chargés d'autres départements, l'un s'occupera du Ponant (L'atlantique) et l'autre du Levant. Colbert donnera aux affaires de la Marine, une nouvelle impulsion en réunissant en une seule Secrétaire d'Etat, dont il sera le premier titulaire, marine de Levant et marine du Ponant (7 mars 1669). Au sein de ce secrétariat d'Etat se développeront au cours des siècles, les bureaux d'une administration coloniale spécialisée, rapidement pourvue de ses archives propres, mais qui gardera toujours, il faut s'en souvenir, les liens les plus étroits, pour ne pas dire les plus enchevêtrés,

tariats d'Etat, des ministères soumis au Dépôt); archives ministérielles (Affaires étrangères, Armée, Marine) qui, en raison de leur caractère confidentiel, sont, depuis 1789, conservées dans leur Ministère d'origine par des services spécialisés. C'est dans les archives du Ministère des Affaires étrangères qu'on cherchera, en France, l'histoire d'Haiti depuis l'indépendance; archives départementales ou communales. Il existe généralement un dépôt d'Archives au chef lieu de chaque département et des archives municipales dans les villes d'une certaine importance. Il est évident qu'on pourra trouver dans les archives départementales de la Gironde, de la Loire atlantique, de la Seine maritime, dans les archives communales de Bordeaux Nantes ou Rouen, de nombreux documents sur la traite, le commerce, l'émigration etc.

avec l'administration maritime. Il faudra atteindre la fin du XIX siècle et la création du secrétariat d'Etat puis du ministère des Colonies, pour voir desserrer ces noeuds.

Ce sont les archives émanées des bureaux de cette administration que conserve la section ancienne, jusqu'en 1815, la section Outre-Mer depuis 1815 avec naturellement des exceptions pour confirmer la règle. Nous allons rapidement les passer en revue.

L'essentiel de l'histoire des Antilles, antérieurement à 1815 doit être cherché dans les séries Colonies B, correspondance générale au départ et C, correspondance à l'arrivée, conservées par la section ancienne.

B: ce sont les ordres du Roi, au sens large. La série commence en 1654, elle s'arrête en 1815 avec B 276. Il s'agit d'énormes registres où sont transcrits, à la suite et chronologiquement les lettres envoyées. Si l'expéditeur est en principe le Ministre, les destinataires sont des plus variés. Lorsqu'aura disparu le régime des Compagnies, remplacé par l'Administration royale, c'est au gouverneur d'abord (à tout Seigneur, tout l'honneur,) et à l'intendant qui le seconde pour l'administration que seront adressées les lettres les plus nombreuses et les plus complexes. Métropole et embryon de colonie sont éloignées l'une de l'autre et dans un sens comme dans l'autre, on n'hésite pas à entrer dans les détails : il faut en effet connaître le nombre et la qualité de la population, veiller à son développement, la nourrir au spirituel comme au temporel, la mettre à l'abri des attaques tant des indigènes que des flibustiers et des puissances européennes qui la convoitent, espagnols et anglais, lui donner les moyens d'assurer son économie, la fournir en travailleurs. Il faut mettre à exécution ce que le ministre projette, ce que demande le gouverneur, d'où une infinité de lettres à des correspondants divers, aux autorités métropolitaines qu'elles soient civiles ou religieuses avec lesquelles il est nécessaire de traiter, au secrétaire d'Etat à la Guerre et aux Affaires étrangères, au sujet des incursions anglaises ou espagnoles, aux intendants de commerce et aux intendants de provinces, voir même à des particuliers pour se faire envoyer vivres et hommes.

Le ministre écrira au sieur Beausire de Lagrange au sujet du passage

NUMERO 140

sur le navire le Héros de 40 ouvriers qu'il a recrutés pour Saint Domingue (B 35).

Le 4 février 1671 (B3, 716) on délivre des passeports pour 13 fusils et 10 platines pour M. d'Ogeron.

Le 10 octobre de la même année (B3, Fo 75) on envoie une amnistie générale aux habitants de la Tortue et de Saint Domingue qui se sont révoltés.

Le 20 et le 22 janvier 1674 (B6 Fo 9) Colbert écrit, toujours à Ogeron au sujet des conflits avec les Espagnols et des renforts qui lui seront envoyés.

Le 28 mars 1714 (B 36 Fo 599) le comte de Blénac gouverneur de Saint-Domingue se fait durement admonester pour avoir des nègres de choix d'un navire de la Compagnie du Sénégal arrivé au Cap.

Les exemples peuvent être multipliés.

Si B, ce sont les lettres envoyées, C, ce sont les lettres reçues. Pour des raisons de commodité on a subdivisé cette série C selon un critère géographique.

C1 Extrême Orient – C2 Compagnie des Indes – C6 Sénégal et Côte d'Or – C7 Guadeloupe – C8 Martinique – C9 Saint-Domingue – C13 Louisiane – C14 Guyane.

La série Sénégal qui peut être intéressante pour la traite contient 34 articles.

La série Saint-Domingue, de beaucoup la plus importante : 321 articles, a été subdivisée à son tour en 6 sous séries:

– 3 sous-séries C9A, B et C sont antérieures à 1789. Les trois autres, qui partent des côtes doubles, postérieures (CC9A, CC9B, CC9C).

D'une façon générale la série C est la contrepartie de la série B, elle est constituée par la correspondance à l'arrivée reçue par le Secrétaire d'Etat et com-

porte outre les lettres des gouverneurs, des intendants, gouverneurs particuliers, des officiers, de nombreuses pièces jointes : mémoires sur les sujets les plus variés, instructions, procès-verbaux des séances des consuls, recensements, procédures en justice, concessions de terre, état des dépenses, états de matériel, états de nègres introduits, états du mouvement maritime, etc.

Le tout classé plus ou moins bien chronologiquement et par expéditeur.

— Les sous-séries CC9A, B et C postérieures à 1789 et qui portent sur la période révolutionnaire échappent à ce classement. Elles sont particulièrement riches, difficilement ou mal exploitées. Je citerai comme pouvant être du plus haut intérêt :

CC9 B2 — Toussaint Louverture et Rigaud.

CC 9 B6 — Correspondance Hédouville — Toussaint Louverture.

CC9 B 18 — Correspondance relative à Toussaint Louverture et à sa mort.

CC9 B27 — Historique de l'indépendance d'Haiti.

Ces 321 articles sont certainement une mine encore mal exploitée car il n'en existe pas d'inventaire précis, à l'exception des 10 premiers volumes de C9 A. On a affaire à ce qu'on appelle un répertoire numérique, sans doute plein d'erreurs.

Nous passerons rapidement sur la série D qui concerne la correspondance relative aux troupes et milices, aux recrues des Colonies à leurs Dépôts, mais également au personnel des conseils supérieurs. On y trouve des listes de conseillers appuyées de considération sur leur mérite et leur fortune, et parfois des documents totalement inattendus, par exemple dans D2 D7, pièce 185: Etat de l'imposition répartie sur les juifs établis au Cap — 1748.

La série E est plus intéressante. Sous la fausse nomination de « personnel », individuel, se trouvent des pièces éparses qui n'ont pas trouvé place dans les séries de correspondance et qui ont été classées au nom des principaux intéressés.

La consultation de cette série et de celle qui la suit, EE; postérieure à 1789 doit être complétée par la série homologue de la Marine, Marine C7 — En effet les cadres militaires et administratifs des Colonies de l'Ancien Régime étaient constitués presque exclusivement par le Personnel de la Marine.

Il existe donc souvent deux dossiers. un dans E, l'autre dans C7.

Ajoutons qu'on trouvera également dans E des dossiers de colons, d'habitants, voir même-de négociants de Colonies.

De la série F, ensemble hybrides et artificiel, l'historien de Saint-Domingue retiendra :

F1 B – Police des noirs, 4 articles, qui concernent la police en France des noirs et gens de couleur et a été exploitée par un américain M. Curtin. F5 A – Missions religieuses dont il existe un inventaire assez développé par A. Mirot. Plusieurs volumes y intéressent Saint-Domingue et les Antilles mais leur seule consultation ne suffit pas et il faut compléter l'enquête dans les séries B et C9.

Du plus haut intérêt est la série F3, collection Moreau de St-Méry. Celle-ci, normalement, aurait du être considérée comme « Archives privées ».

Il s'agit de la collection d'érudit constituée par un personnage bien connu des historiens haitiens. L'auteur de la description de la partie française de l'île de Saint-Domingue, des Lois et Coutumes de l'Amérique sous le Vent, entre autres. Il est né en 1750 à la Martinique, mort en 1719 à Paris et a été conseiller supérieur du Cap.

C'est un collectionneur enragé, qui n'hésite pas à se pourvoir des archives officielles (on trouve de nombreux originaux dans sa collection qui fut achetée pour l'Etat par Louis XVIII) Saint-Domingue y tient naturellement une place importante.

L'exploitation de la collection est facilitée par un inventaire analytique. Toutefois celui-ci a laissé de côté les articles 80 à 95-132 à 156, 158 à 204 - 212 à 240 et 244 à 287, consacrés à St-Domingue. En effet Louis Philippe May était plutôt tourné vers les Antilles.

Que trouvera le chercheur dans la collection Moreau de St-Méry. Et bien, de tout un peu - des instructions aux administrateurs, des annales des conseils supérieurs, des espèces de codes qui sont en réalité des recueils de pièces

très diverses; arrêts des conseils supérieurs, actes notariés, etc. des études élaborées sur telle ou telle colonie. Telles sont, très résumées, les richesses de la section ancienne. On trouvera plus de détails dans l'excellent article d'E. Taillemite paru en 1964, dans la Gazette des Archives, n° 46, P. 93-116 sous le titre «Les Archives anciennes des Colonies françaises aux Archives Nationales»

** ** *

Nous passons maintenant, à un domaine particulièrement familier à l'auteur : la section Outre-Mer. Bien que née en 1960, elle abrite sous ce nom un long passé puisqu'elle est l'héritière du service des archives de l'ancien ministre des Colonies. Elle conserve en principe les archives de la colonisation postérieure à 1815 et Haiti n'y devrait pas figurer. Mais elle garde pour des raisons matérielles et bien qu'ils soient antérieurs à 1815 deux des plus beaux fonds concernant Saint Domingue : Dépôt des Papiers publics des Colonies et le Dépôt des Fortification des Colonies auxquels sont venus s'ajouter des collections de cartes et plans, réunies, semble-t-il, par l'infatigable Moreau De Saint Méry. Leur richesse est inépuisable en ce qui concerne Saint Domingue.

Le Dépôt des papiers publics a été créé par un édit royal de juin 1776. Un double dessein présida à sa création. Pour les bureaux versaillais, il s'agissait de permettre aux familles d'établir plus rapidement l'existence ou la mort de ceux de leurs membres qui s'étaient expatriés, de constater leur état, celui de leur fortune, de conserver ou de défendre leurs droits, de régler plus facilement les successions, d'attaquer les jugements rendus Outre-Mer; pour l'administration locale, il s'agissait d'assurer la conservation de ces titres exposés aux rigueurs du climat et à d'éventuels revers militaires. L'historien y cherche des matériaux irremplaçables pour l'histoire économique et sociale, pour la démographie d'Haiti.

En vertu de cet édit, devait être déposés à Versailles un relevé des enregistrements de lois et des expéditions des réglemens faits par les Gouverneurs généraux intendants et Conseils supérieurs, les doubles des registres d'état civil de la population libre, des doubles des greffes des tribunaux, des minutes notariales, des rôles d'embarquement et de débarquement pour ou en provenance des Colonies (cette dernière série est restée aux Archives nationales, rue

des Francs Bourgeois sous la côte F5 B). L'édit avait un caractère rétroactif qui fut différemment appliqué selon les territoires.

Disons tout de suite qu'en ce qui concerne Saint-Domingue il est difficile de discerner sans une étude approfondie ce qui a été envoyé en France en vertu de l'édit (a priori tout ce qui est postérieur à 1776) et ce qui a été rapatrié dans le feu des événements. Car certaines archives, bien peu, je dois le dire, ont été rapatriées, entassées dans des tonneaux, prises par les Anglais qui s'en servirent pour jouer au foot ball. On se demande finalement par quel miracle elles ont atterri dans un dépôt d'archives.

La collection des registres d'Etat civil de la patrie française compte 236 registres. Les centres, au nombre de 50 étaient répartis entre deux juridictions, le Cap, et Port-au-Prince

Je ne vous rappellerai pas le nom des paroisses (Bombarde, le Borgne, le Cap, le Dondon, le Fort-dauphin, Sainte Rose de la Grande Rivière, le Gros Morne, Jean Rabel, l'accul, la Fossette, le Limbé, Sainte Anne et Sainte Suzanne de Limonade, la Marmelade, le Môle Saint Nicolas, le quartier Morin, Ouananinthe, la Petite Anse, le Petit Saint-Louis, la Plaine du Nord, Plaisance, le Port-de-Paix, Port Margot, le Terrier Rouge, le Trou et Santo Domingo dans la juridiction du Cap, Acquin, Beynet, le Cap Dame Marie et le Cap Tiburon, Cavaillon, les Cayes Jacmel et les Cayes du Fonds, les Côteaux, la Croix des Bouquets, le Fonds des Nègres, les Gonaïves, le Grand Goâve, Jacmel, Jérémie l'Anse à Veau ou Nippes; l'Arcahaye, Léogâne, la Petite Rivière de l'Artibonite, le Petit Goave, le Mirebalais, le Petit Trou de Nippes, le Port-au-Prince, St Louis, Saint Marc et Torbeck dans la juridiction du Port-au-Prince. Voici quelques petits travaux de statistiques sur les terminus a quo et ad quem. Si l'on considère les vingt cinq paroisses composant la juridiction du Nord, quatre ont des registres commençant avant 1735 : Fort Dauphin (1705), Port-de-Paix (1706), Ouanaminthe (1731) et Gros Morne (1732) Trois des registres débuent en 1775 : Le Môle Saint Nicolas, Ouanaminthe et Terrier Rouge. 17 commencent entre 1776-1777, un en 1801 (Santo Domingo).

Dans cette même juridiction, 17 paroisses se terminent entre 1788 et 1789, 4 s'achèvent de fin 1790 (Accul et Terrier Rouge) à 1791 (Ouanaminthe) et 1792 (Le Trou). Les collections de registres de Fort Dauphin et Grande Rivière

re s'achèvent en 1802, celles de Port de Paix en 1803. Celle de Santo Domingo en 1809.

Sur les vingt cinq centres d'Etat civil conservés pour la juridiction de Port au Prince, les collections de registres commencent pour trois d'entre eux antérieurement à 1700. C'est le cas de Léogâne, la Croix des Bouquets (1693) et les Cayes du Fonds (1698). Elles s'étagent de 1708 à 1743 pour 14 d'entre eux : Petite Rivière de l'Artibonite (1708), Jacmel (1709), Port-au-Prince (1711) Cayes Jacmel (1714), Fonds des nègres (1716), Saint Marc (1716), Arcahaye (1717) Cavaillon (1719), Mirbalais (1723), Torbeck (1727), les Gonaïves (1728) Baynet (1732) Petit Trou (1742) et Saint Louis (1743), entre 1752 et 1758 pour les Cotteaux et le Cap Tiburon; enfin elles débutent postérieurement à 1776 pour Acquin, Cap Dame Marie, le Grand et le Petit Goâve, Jérémie et l'Anse à Veaux.

Les dates extrêmes des registres sont beaucoup plus tardives : Seules les collections du Cap Dame Marie, des Gonaïves et du Mirebalais finissent avant 1790, respectivement en 1788, 1742, 1788. Elles s'achèvent entre 1790 et 1800 pour 18 centres : Cap Tiburon, Fonds des Nègres, Jérémie, Petite Rivière de l'Artibonite, Saint Marc en 1790, Saint Louis en 1793, Aquin, l'Anse à Veau et le Petit Goâve en 1795, ainsi que le Petit Trou de Nippes; Baint, Cavaillon, Léogâne en 1795, le Grand Goâve en 1796, les Cotteaux en 1797, L'Arcahaye, les Cayes du Fonds et la Croix des Bouquets en 1798. Enfin les derniers registres de Port-au-Prince sont de 1802, ceux de Jacmel, des Cayes Jacmel et de Torbeck de 1803.

La simple comparaison de ces deux tableaux montre que l'avantage reste au Sud et à l'Ouest, sans doute parce que ces collections ont été rapatriées in extrémis. C'est, nous le savons de source sûre, le cas pour les registres de Jacmel qui arrivèrent à Versailles de 29 juin 1810 «dans un tel désordre qu'il est évident que c'est dans des moments de troubles et de confusion qu'elles ont été encaissées et embarquées à la hâte».

Presque la totalité des actes contenus dans ces registres interressent des européens. C'est en partie vrai. Cependant très vite apparaissent les traces de la cohabitation. Prenons les registres de l'Arcahaye : en 1714, le 18 février, baptême d'une petite fille mulatresse, nommée Anne, fille de Jean Galichon et de Jeanne Méon, son épouse, le 25 février, même année, baptême d'un petit

garçon carteron, fils de Jean Ducal ou Ducla dit Lafon, blanc et de Marie Thérèse Baconnet; le 12 Mai 1716, c'est l'enterrement de Nicolas Drouillard, mulatre, agé de soixante ans, ce qui place sa naissance vers 1656. La femme de celui-ci également mulatresse, meurt à 60 ans en 1717 le 15 janvier. Le même jour, meurt à 80 ans, Louis dit le Mulatre. En 1726 mariage de Jean Ester fils Etienne, mulatre libre, et de Catherine, négresse libre avec Rose Rodrigue, fille de Joseph Rodrigue et de Marguerite, nègre et négresse libres. Ces actes se multiplient avec le temps. Ils apportent parfois des témoignages intéressants sur la mobilité des populations. En 1764, le 7 juin, mariage du nommé La Fleur Richet, nègre libre, natif de la Martinique, fils naturel de Eugène Richet et de Madeleine, avec Anne négresse libre, native de Nippes, fille de Pierre et Marie. Le 30 Juin, même année, mariage de Pierre Domingue, nègre libre, natif de la Vera Cruz, fils de Pierre et de Marie, avec Marie, négresse libre, née anglaise. On multiplierait ces exemples. De ses actes on tirera bien d'autres renseignements, sur le paysage de la condition servile à la liberté, par exemple. Le 21 décembre 1744, baptême de Marie Angélique, fille naturelle de Pierre Jumeau, mulatre libre et de Marion, négresse esclave, à Monsieur Boursette. Celui-ci donne à l'enfant la liberté. Le 17 janvier 1745, baptême de Pierre Louis, fils naturel de Pierre Frenion, mulatre et de Marie Suzanne, négresse esclave de Monsieur Leroux, lui-même quarteron. Il affranchit l'enfant, Le 25 juin 1732, mariage de deux nègres libres, Pierro et Marie. Ils reconnaissent deux enfants, Jeannot le Crochu, nègre libre et Antoine, nègre libre également mais hypothéqué à monsieur Lafontaine Mérot jusqu'à ce que Jeannot ait satisfait le sieur Lafontaine pour la liberté de son frère. Pour certaines familles mulatres libres ou pourrait établir des généalogies. Le 15 juillet 1732, enterrement d'une indienne libre; le fait mérite d'être noté.

Le dépouillement systématique apporterait bien d'autres choses : Origine métropolitaine de certaines familles: Nantes et la Bretagne y brillent avec Saint Nicolas de Nantes, Ploermel, et Guemené Penfao. Les îles et la terre ferme, plus ou moins proche : Saint Christophe et Sainte Croix, la Tortue, Campêche, la Vera Cruz. Mais parfois également l'origine africaine : le 12 septembre 1746, mariage de Pierre Loyalle, nègre libre de nation Adias natif de la Guinée, habitant de la Grande Rivière, avec Anne Bon Martin, négresse libre de nation adias, native de la Guinée, habitante de cette paroisse. Le 23 juin 1731 on enterre, toujours à l'Arcahaye, le corps d'une négresse libre, nommée Toinette agée de 95 ans, «elle est venue toute jeune de Guinée à Saint Christophe et était la grand-mère d'André et Julien Bail.» Ce dernier devait avoir un triste destin.

Il se noie le 12 janvier 1733. Il était atteint du mal caduc et il s'est noyé en revenant de la pêche, étant atteint de son mal ordinaire, sans qu'on put lui porter aucun secours. Son frère reconnaît le corps.

Parfois un détail humain s'ouvre sur la vie quotidienne : le 4 septembre 1728, le sieur Picolet vient de déclarer que le premier septembre, il a eu le malheur de perdre sa nièce Louise Molineau. «Il la croyait occupée à son petit ménage tandis que lui même travaillait avec ses nègres. Hélas, la veille, la rivière avait débordé et elle a dû se noyer en allant puiser de l'eau pour laver ses hardes.» Quelques jours plus tard, le corps de la malheureuse est retrouvé. Les suppositions de son oncle étaient justes :

«Le vingt deux septembre mil sept cent vingt huit, j'ai enterré au cimetière de cette paroisse le corps d'une fille nommée Louise Molineau, âgée d'environ treize ans, de la paroisse de Saint Similien de Nantes, nièce du sieur Picolet, habitant de cette paroisse, laquelle fille avait été emportée au courant de la grande rivière, en y puisant de l'eau dans une petite callebasse sans avoir pu lui donner secours, le dit Picolet faisant travailler ses nègres d'un autre bord de la dite rivière qui s'étoit extrêmement gonflé et fort rapide en conséquence d'une grande avalasse qui arriva le premier du courant, auquel jour la dite fille fut emportée des eaux et ne fut trouvée que ce jourd'huy en ma présence et des sieurs Picolet, Douet et Baudin qui avons tous aidé à retrouver son corps que nous trouvâmes embarassé dans plusieurs carabinages qui avait retenu jusqu'à ce jour le dit corps que nous avons aussitôt fait porter au cimetière. En foi de quoi avons signé au registre». Frère A. Michaut dominicain et curé.

Je pourrais multiplier ces exemples. Les registres de Port-au-Prince sont sur le sujet particulièrement intéressants. A côté de la population de souche européenne, y apparaissent les actes de la population libre. Dans ce cas, la date de l'acte de liberté ou l'origine de cette liberté sont généralement indiqués. Il y aurait là bien des études à faire,

Sans doute faudrait-il également parler des recensements et des registres des hopitaux. Les premiers sont peu nombreux, classés dans le carton G1 509 qui contient 30 numéros. Le plus ancien document, réellement daté, est de 1681. Dans les premiers de ces documents, on peut trouver quelques noms d'officiers de milices, mais également des noms d'habitants et d'esclaves : C'est ainsi qu'un recensement fait par Luc DAUZE des habitants du quar-

tier du Port-de-Paix en 1695 donne la liste des hommes, femmes et enfants, du bourg de Port-de-Paix, des trois Rivières, des Crêtes, de l'Orterie, de la Pointe Palmiste, de la Caye aux nègres et de la Caye Saint Louis ainsi qu'un état des femmes, enfants, nègres, négresses, enlevés et tués. Le total est édifiant : Il reste dans le quartier 245 blancs, 96 femmes blanches et 199 enfants ainsi que 614 nègres mais les Anglais et les Espagnols ont emmené 25 hommes de la Caye, 34 femmes et 72 enfants, blancs ou libres, 55 hommes ont été tués, soit dans le fort soit en tentant une sortie et 191 nègres ont été pris ou tués.

Très rapidement n'apparaissent plus dans les recensements que les résultats numériques globaux.

Quant à l'importance collection de registres des hopitaux, conservés surtout pour la période 1802-1803, les désastres de la fièvre jaune s'y inscrivent en longues colonnes.

Mais quittons les registres de l'Etat civil pour passer à ceux du greffe. Là aussi, origine double : dossiers qui ont certainement été rapatriés, notamment par un certain Vendryès, chargé de l'administration des biens des absents de la dépendance du Port au Prince, d'autres envoyés en vertu de l'édit de 1776. Le fonds mériterait une étude approfondie car on y trouve de tout : Un registre de l'amirauté de Jacmel de 1787 à 1792. Son dépouillement serait intéressant : il oppose généralement des armateurs de navires à des habitants défailant dans le paiement de leur cargaison, d'innombrables dossiers concernant l'administration des biens des mineurs, classés tantôt chronologiquement, tantôt alphabétiquement. Il y a au fil des dossiers d'innombrables inventaires d'habitation avec la description du mobilier « lit, paillasse, matelat et garniture d'indienne de Provence, table d'acajou avec deux mains de cuivre servant de toilette, petit miroir commun, gravures au mur, cartes de géographie », celle des vêtements : culottes de velours, veste de bazin, habit de ratine blanche avec parements d'écarlate, chapeau avec un bord d'or à feston. On y voit des bijoux : agrafes d'argent pour cols, boucles de jarretières et de souliers, linge de corps, caleçons, nappes et serviettes, des armes, fusils ou pistolets, de la vaisselle et de l'argenterie : huit douzaines d'assiettes, dix huit plats grands et petits, 6 soupières, un huilier et six salières en cristal. Une lunette d'approche (est-ce pour surveiller les noirs sur la plantation ?) mais aussi la description de l'habitation

elle-même : «l'habitation des anglais, au bord de la mer, acquise du sieur Namuroy, contenant au plus quarante huit carreaux de terre de superficie, la rivière en ayant emporté partie, la dite habitation, pays plat, la majeure partie en indigo en mauvais état à cause des insectes qui ont détruit les plantations dans une terre entièrement usée» (19 Octobre 1756, succession du sieur Bousquet), un aperçu sur les bâtiments: «sur laquelle habitation il y a une maison principale de soixante pieds de long sur vingt de large, une galerie de dix pieds bastie de bois équarris sur saule, couverte d'essente, garnie de ses portes et fenestres»

Dans ces dossiers se rencontrent toutes les conditions sociales, blancs, noirs et métis, riches et pauvres, jeunes et vieux; les couverts d'argent sont vieux, les draps mauvais, les paillasses crevées (ou tout le contraire) la maison est rarement en pierre, l'héritage comprend quatre esclaves ou plus de deux centaines. Le dépouillement de ces volumes augmenterait grandement le nombre des ateliers connus.

Et puis déposés en vertu de l'édit de 1776, des volumes d'enregistrements d'arrêts; ceux rendus par le Conseil supérieur de Port-au-Prince notamment; arrêts du conseil supérieur contre des personnes non domiciliées, arrêts ordinaires. Ces derniers sont parfois savoureux et on y saisit au vol la vie quotidienne : le 8 novembre 1783, Charles Angebault, mulâtre libre demeurant à la Rivière froide, armé d'une barre de bois oté de sa barrière s'avance comme une furie vers Marguerite Gollon, dite Laurent Gascaret, négresse libre, lui applique plusieurs coups de la barre et la blesse cruellement à la tête, au bras et dans d'autres parties du corps. Il lui donne plusieurs coups de pieds au ventre en sorte qu'elle se trouve dans un état de dérangement déplorable; le 29 novembre 1785, les sieurs Seguineau Frères, armateurs de la goëlette Le Rotterdam et le sieur Masse capitaine du bateau sont condamnés pour avoir inscrit à leur rôle d'équipage, sans s'être assuré de sa liberté, un mulâtre nommé Charles Porte qui appartenait à la succession de la mulâtresse Françoise Dauga. Le 17 janvier 1784, Louis et Paul Dauge, mulâtres libres demeurant au Cul de Sac sont condamnés à retirer d'une habitation qui ne leur appartient pas, leurs moutons, cochons et cabris qui y pacagent. Le 24 janvier 1784, nouvelle affaire de coups et blessures entre Louis Augustin Degue, mulâtre libre et le sieur Boutet auquel il devait cent livres. Il vient les rembourser. Au lieu d'être bien reçu, le pauvre Degue reçoit injures, coup de baton sur la tête qui le jette par terre, plusieurs sur les bras et il doit se mettre au lit. Cepen-

dant la majorité des affaires plaidées concerne l'argent : Créanciers non payés, gages retenus contre des économes, successions détournées. Les entrepreneurs, que ce soit en bâtiment ou en menuiserie ont parfois aussi affaire à la justice pour des moulins mal construits, ou livrés hors délais. Là, aussi, nous l'avons vu, apparaît l'ensemble de la population libre. Pour conclure sur cet ensemble des registres intitulées «Greffes», disons que le Cap n'y figure pas, qu'ils sont mal exploités et promettent une ample moisson. Du notariat, je dirai l'essentiel. Vous connaissez sans doute le bel article de Monsieur Richard sur le sujet. (Revue d'Histoire des Colonies, n° 135, 3^{ème} trimestre 1951, p.281)

Le nombre des registres des notaires de Saint Domingue conservés par la section Outre-Mer est de 1700. Les actes les plus anciens passés devant Cousseau, notaire aux Cayes du fonds de l'Isle à Vaches datent de 1701 et 1702. On compte 785 actes antérieurs à 1726, 4274 pour la période 1726-1751 et 14206 actes entre 1751 et 1776, soit un total de près de 20.000 actes depuis le début du siècle, c'est dire la masse considérable de documents accumulés. Cependant pour la partie du Nord, très peu de documents sont antérieurs à 1776. Dans l'article cité plus haut, monsieur Richard donnait les fils d'Ariane pour une utilisation de ce notariat, que l'on procédât par sondage, par dépouillement systématique, par nom de famille. Il envisageait les problèmes à traiter, l'économie agricole, le commerce, la société qu'il s'agisse des esclaves, des affranchis ou des européens. Il concluait par cet appel «il faut venir puiser». Il n'a guère été systématiquement écouté, regrettons le.

Nous en dirions volontiers de même pour quelques sources étudiées par l'auteur dans un article paru dans cette même revue : « Saint Domingue, abornements, domaines, recensements des biens domaniaux et urbains ». Il s'agit ici, n'en doutons pas, des papiers rapportés par Vendryes et touchant son administration. Les abornements comprennent 21 cartons contenant des procès verbaux d'arpentage, quelques titres de concessions de terrains ou d'emplacements. Ils intéressent, comme toujours, l'Ouest et le Sud. De nombreux plans de propriété y sont joints, parfois assez détaillés, tracés à la plume ou rehaussés de couleur, ils donnent les tenants, les aboutissants, les lieux dits et peuvent fournir d'utiles indications sur le relief, l'hydrographie, la toponymie. Quelques documents aberrants figurent dans le carton 20 : liste de concessions

accordées entre 1696 et 1701, liste de soldats «habitues entre 1699 et 1701 au Cap-Tableau des concessions du haut du Cap en 1765.»

Les séries «Domaines, administration anglaise» comprennent respectivement 78 cartons et 14 volumes. Leur origine est double. Ils viennent les uns, «Domaines», de la direction des Domaines nationaux, «biens séquestrés et vacans de l'Ile de Saint Domingue», les autres de la «Régie royale des biens des absents», organe de l'administration anglaise pendant l'occupation de certaines localités de la partie de l'Ouest. Les dossiers y sont classés dans un ordre approximativement alphabétique sous le nom soit des propriétaires d'immeubles, soit des habitations elles-mêmes. On y trouve des procès verbaux d'adjudication de fermages, des beaux, des inventaires de propriété, des prises de possession.

J'ai pris un dossier au hasard et j'y trouve la description d'un ilet de la ville du Cap, situé Place Nationale, borné par la Place, les rues Nationales, des Boucheries et de la Paix. Il comporte quatre maisons, deux à étages, les deux autres en rez de chaussé batis en maçonnerie, couvertes en tuiles, le tout divisé en 32 chambres, 28 cabinets et six petites cours avec cuisine, un puits à chaque cour, trois escaliers en fer pour monter aux étages qui donnent sur la Place Nationale avec balcons en fer, quelques portes en mauvais état et quelques carreaux cassés au sol, le tout sert à loger des officiers et des fonctionnaires civils. On est en 1799.

Le même dossier contient la description d'une habitation caféière sise à la Grande Rivière connue sous le nom d'habitation Ducasse Gambade. L'habitation comptait environ 66 carreaux de terre, cinq seulement plantés d'environ 16 à 18 mille pieds de café rapportant, 6 autres sont plantés de vieux caféiers couverts de lianes, mais peuvent être relevés, le reste soit 55 carreaux est en bois debout, savannes et places à vivres : Sur l'habitation 5 hommes, 6 femmes et 1 enfant.

Il va de soi que le dépouillement systématique de ces dossiers, recoupé par des recherches dans les minutiers et dans les cartes encore existantes, ouvrirait des aperçus du plus haut intérêt.

La série des «Recensements des biens domaniaux urbains», de même

NUMERO 140

origine administrative permet également d'étudier l'économie agricole de l'île pendant la période révolutionnaire. Il s'agit des états dressés par l'Administration des domaines nationaux et biens sequestrés à Saint Domingue pour contrôler la gestion des biens dont elle avait la charge. Certains de ces états recouvrent le département ou le quartier dans son ensemble, d'autres plus nombreux, une seule paroisse. Ils ont été groupés par quartier ou paroisse. Le classement, en rassemblant des documents de dates différentes, permet d'intéressantes comparaisons. Notons que la partie Nord, exceptionnellement, est très bien représentée.

A titre d'exemple de la minutie administrative, je vous citerai un état de la commune des Cayes, l'an IV, 10 vendémiaire : Etat nominatif des habitations séquestrées, les noms des gérants d'icelles, le genre des cultures, le nombre et le sexe des cultivateurs portionnaires, celui des enfants et des vieillards infirmes, la quantité de carreaux de terre en culture, celle de ceux plantés en vivres, l'état actuel des bâtiments et machines, les ustensiles, le nombre des mulets, boeufs et moutons, dressé d'après la réquisition de Pavanon, ordonnateur civil

L'appréciation finale mérite d'être retenue : « Il est facile de voir, par l'immense quantité de cannes à rouler à la primeure très prochaine (malgré qu'elles soient toutes en vieux rejets) qu'il y a au moins un million à faire dans janvier, février, mars et avril, jusqu'aux avalaisons de may si les cultivateurs travaillent comme ils doivent. Les caffeteries promettent peu cette année parce qu'en général les caffeiens sont encore sous les lianes, que si le travail est lent en plaine, il l'est beaucoup plus dans le morne où on ne fait rien absolument. Les habitations en sucrerie manquent de mulets, notamment celles qui n'ont que des moulins à bêtes, de manière que les manufactures languissent » En annotation, à côté de l'habitation Quenille : « point de cultivateurs ; Trop proche de l'ennemi. »

Il est impossible d'être complet. Nous citerons encore quelques volumes connus sous le nom générique de « Consuls ». On peut y distinguer deux séries. Dans un certain nombre de ces volumes, ont été reliés des pièces anciennes ou nouvellement dressées, déposées par des colons réfugiés aux Etats Unis devant les Consuls de Baltimore, Charleston, New York, Norfolk, la Nouvelle Orléans et Philadelphie. Les pièces les plus anciennes datent de

1730 (G5 34 bis à 35). Les colons réfugiés à Cuba considèrent les agents particuliers de Saint Domingue et de la Guadeloupe en cette Ile comme des consuls et déposèrent entre leurs mains divers actes notariés. Dans les deux séries de registres se relèvent des testaments, des ventes d'esclaves, des affranchissements.

Nous clôturons cette longue énumération de documents écrits par la série dite de l'Indemnité. Pour obtenir des indemnités d'entretien journalières, pour décrocher l'indemnisation définitive de leurs biens, les colons écrivirent au Ministre de la Marine et des Colonies en justifiant de leur malheureux sort, des conditions plus ou moins tragiques de leur retour en métropole, ils déposèrent des pièces, en demandèrent d'autres. Ces dossiers qui renvoient souvent au notariat contiennent maintes lettres émouvantes racontant les tribulations des familles, les péripéties de leur départ de l'Ile, la misère en France. On y trouve également des passeports, des certificats de résidence en France qui, dépouillés systématiquement permettraient de préciser les grandes vagues de retour, des demandes de passages pour tenter de reprendre possession des biens abandonnés, des demandes d'actes extraites du notariat afin de prouver la qualité de propriétaire des demandeurs. Là aussi la vie peut être saisie sur le vif.

N.B. Mademoiselle Ménier, Conservateur en Chef des Archives Nationales de France et chargée de la Direction de la Bibliothèque et des Archives de la France d'Outre mer a collaboré avec Messieurs Gabriel Debien et Jean Fouchard a un article sur Toussaint Louverture avant 1789, paru dans notre no 134 (juin 1977).

A L'INSTITUT FRANCAIS D'HAITI

JUILLET/SEPTEMBRE/OCTOBRE 1978

QUELQUES MANIFESTATIONS CULTURELLES

- 12 juillet RECITAL DE piano, ————— Liliane QUESTEL,
au profit du Centre de réhabilitation des sourds de l'Institut
Montfort.
- 13,14,15,16
juillet
- 14,15,16,et
30 septembre THEATRE : «J'y suis, j'y reste» de Raymond Vincy et René
Valmy, par le Jeune Théâtre.
- 18 juillet CONFERENCE de M. Leslie VOLTAIRE, architecte-urba-
niste, «Crise de logement à Port-au-Prince»
- 6 septembre CONFERENCE—DEBAT: par M. Marcel MAZOYER, pro-
fesseur à l'Institut national agronomique de Paris :

«Crise alimentaire mondiale et stratégies de développement
agricole»
- 7,8,9septembre THEATRE : «Ti Sainte Anize» de Maurice Sixto, Adaptation
de Fayolle Jean. Interprétation : Jeunes Talents de l'Art
Haitien.
- 5,6,7,13,14,
et 31 octobre THEATRE : Ti Crab et Grenadine» par le Centre d'Essai
Dramatique Franco-haitien sous la direction de Jean-Paul
Micouleau.

CONJUNCTION, Revue Franco-Haitienne

18,19,20, et
21 octobre

THEATRE : «Bichon» par le Jeune Théâtre

LA BIBLIOTHÈQUE reçoit 71.659 visites d'Octobre 1977 à juillet 1978

Avec 2.603 abonnés pour l'année académique 1977-1978. Les prêts de la Bibliothèque de l'Institut Français d'Haiti ont totalisé 64.714 ouvrages pour la période allant d'octobre 1977 à juillet 1978. La bibliothèque a reçu en moyenne 250 personnes par jour, avec un maximum de fréquentation en mars, avril et mai (entre huit et neuf mille visiteurs par mois).

FREQUENTATIONS

PRETS

OCTOBRE 1977 — JUILLET 1978

OCTOBRE 1977 — JUILLET 1978

Octobre	4.686
Novembre	6.366
Décembre	6.567
Janvier	7.054
Février	6.739
Mars	8.500
Avril	8.084
Mai	9.034
Juin	7.511
Juillet	7.118

TOTAL : 71.659

Octobre	4.619
Novembre	6.519
Décembre	5.172
Janvier	7.829
Février	7.056
Mars	7.976
Avril	7.040
Mai	7.560
Juin	6.118
Juillet	4.825

TOTAL : 64.714



PORTRAIT DU ROI HENRI CHRISTOPHE

Circa 1816 par Richard Evans

Photo: Paryski

CONJUNCTION, Revue Franco-Haitienne

LE RETOUR DU ROI

L'un des portraits du Roi Henri Christophe peints par l'artiste anglais Richard Evans vers 1816 est de nouveau en Haiti. La toile de 85 cm par 64 cm 80 a été achetée par l'architecte Albert Mangonès lors d'une vente aux enchères à la Galerie Christies de Londres, pour la somme de 7.700 livres sterling. L'achat du tableau a été financé par la Banque de l'Union Haitienne. Le tableau présenté d'abord au public au Musée d'Art Haitien, sera exposé ensuite de façon permanente dans un Musée du Cap.

Le tableau existe en trois exemplaires qui furent confiés au célèbre abolitionniste Clarkson, ami et agent diplomatique du Roi d'Haiti en Europe. L'un fut offert au Tsar de Russie avec la décoration de la grande Croix de l'ordre militaire de St Henri. Le second fait actuellement partie de la collection de l'Université de Puerto Rico après être demeuré dans la famille de Clarkson puis dans celle du Colonel Lemours Auguste. Le troisième, que vient d'acheter le Conservateur des sites et Monuments Historiques, M. Albert Mangonès, est resté en permanence la propriété de la famille de Sir Bruce Ingram.

L'artiste Richard Evans, mort en 1871 fut le directeur de l'Ecole des Beaux Arts à la cour de Sans Souci

Il peignit outre ce portrait du Roi de dimensions moyennes (85 cm X 64 cm 80) des grands portraits en pieds de Christophe, de la Reine et du prince héritier. Tous ces portraits semblent bien avoir disparu avec le pillage des divers palais et résidences royales christophiens.

○ **SOCIETE ANONYME DARBOUCO** ○

185, Rue du Quai, Telephone : 2-2132 – Port-au-Prince

Equipement et Fournitures agricoles

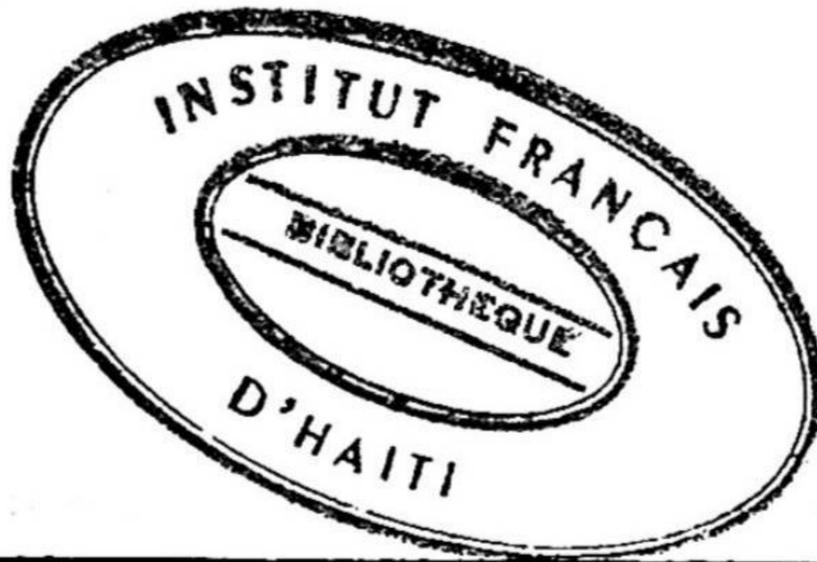
Tracteur Diesel «COCKSHUTT»

Charrues RANSOMES

Séchoirs à Café ADS

Concentrés pour animaux de ferme PILLSBURY

Plaques fibro-Ciment ETERNIT pour toiture, plafond
et cloisons.



CHAUSSURES

HAITI, S. A.

Bata

LA CHAUSSURE DE QUALITE A VOTRE PRIX

ISSN 0304-5757

Dessin de couverture: Vêve des marassa dieux jumeaux du vaudou.



**imprimé aux Ateliers Fardin
17, Fontamara
Port-au-Prince, Haiti.**